NOV 1 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

23me Année | No 20 | 15 Octobre 1916

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Si la Guerre est bienfaisante?*	669
Abel Hermant	*Le Caravansérail* (1re partie)	677
Marc Henry	*Vienne*	716
Charles Géniaux	*Le grand Patern* (fin)	757
Joseph Chailley	*Le Maroc depuis la Guerre*	782
Francis de Miomandre	*Robert d'Humières*	816
Robert d'Humières	*Poèmes*	823
Pierre La Mazière	*A Bord de l'Hôpital flottant* — I.	830
Ernest Lémonon	*La Fin de la Triplice et le Commerce italien*	855

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

L'EMBUSQUÉ
par **Paul Margueritte.**

Il nous est particulièrement agréable, dans cette Revue à laquelle l'auteur des *Pins tranquilles* a souvent apporté une collaboration si appréciée, de constater l'impression vive et profonde que son dernier livre a produite dans le public. Il n'en pouvait être autrement, si l'on considère que le sujet a de quoi passionner tous les lecteurs français et que le romancier l'a traité avec cette éloquence sincère, ce sens aigu de la vie, cette force d'émotion communicative qui ont fait la légitime renommée de son talent.

LES ÉTATS-UNIS ET LA GUERRE,
par **W. Morton-Fullerton.**

Des passages caractéristiques de ce livre ont récemment paru dans la *Revue de Paris*. Sur la doctrine de Monroe, la Convention de la Haye, le caractère actuel de la neutralité américaine et l'action du gouvernement des États-Unis, l'ouvrage de M. Morton-Fullerton abonde en vues originales, parfois audacieuses, mais toujours guidées par une logique rigoureuse et une ardente sympathie pour la cause des Alliés.

TROIS MOIS DE CAMPAGNE EN GALICIE,
par **Octavina C. Taslauanu.**

Comment un empire aussi disparate que l'empire des Habsbourg a pu tenir jusqu'à présent, comment les minorités allemande et magyare ont pu forcer Slaves et Roumains à lutter contre leurs frères de race, c'est ce que permet de comprendre ce passionnant carnet de route d'un Roumain de Transylvanie, officier dans l'armée austro-hongroise. La mobilisation morne, « à l'appel du maître », les soldats faisant des vœux pour leur propre défaite, les terribles épreuves des contingents transylvains en Galicie, tout ce crescendo de tortures physiques et morales est scrupuleusement noté, — jusqu'à la désertion de l'auteur en terre roumaine, dans l'attente, bientôt satisfaite, des jours meilleurs qui créeront la grande Roumanie.

LORETTE,
par **Henri René.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié le récit de cette « Bataille de douze mois » dont ils ont suivi les émouvantes péripéties, accompagnant tour à tour un officier d'infanterie aux combats d'octobre 1914, un sapeur dans les longs travaux de l'hiver 1914-15, un artilleur aux grandes attaques du 9 mai et du 16 juin, un officier d'état-major enfin, aux journées décisives de juillet, août et septembre 1915. Ces divers récits, habilement coordonnés par un homme qui a vu de près les diverses phases du combat, retrouveront sous cette forme nouvelle, où quelques photographies précisent les aspects du terrain, le grand succès qu'ils avaient rencontré déjà ici-même.

LA RÉFUGIÉE,
par **Pierre Gourdon.**

Comment une jeune réfugiée belge amenée en France par les malheurs de sa patrie apprend à connaître et aimer ce pays dont on lui avait fait une peinture mensongère ; de quelle façon intime et profonde elle subit le charme de la France en même temps qu'elle en découvre les richesses morales et les magnifiques ressources d'énergie, d'héroïsme et de charme : voilà le sujet que M. Pierre Gourdon a traité dans ce roman. Il l'a fait d'une façon très agréable et très attachante, et son livre, dont la portée morale ressort de la brève analyse que nous venons d'en faire, est aussi un récit romanesque d'un intérêt soutenu.

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE,
par **Georges Clemenceau.**

C'est un recueil de discours et d'articles composés par M. Clemenceau de 1908 à 1916 ; ils embrassent donc, en même temps que la guerre, la période, si importante pour les historiens futurs, qui prépare et annonce le conflit. Ce livre permet de juger en pleine connaissance de cause le rôle d'un des hommes politiques qui ont eu en ces dernières années la plus grande influence sur l'opinion française.

SI LA GUERRE EST BIENFAISANTE?

Des Allemands, — historiens, philosophes, soldats, — enseignent que la guerre est bienfaisante, nécessaire aux hommes et voulue par la Providence. Est-ce vrai? Voilà une question terrible. Si tant d'horreurs et de souffrances, les flots de sang et les flots de larmes, tout ce martyrologe inouï de l'heure présente sont bienfaisants et providentiels, que devons-nous penser de l'humanité qui ne peut se soutenir que par de tels remèdes, et de la Providence qui ne sait nous conduire que par des voies pareilles?

***

Sans doute, mais réfléchissons, et, d'abord observons en nous les effets de la guerre.

Aux heures de grande émotion, on descend au fond de soi, ce lieu si obscur, rarement visité. On s'interroge : « Qu'as-tu fait de ta vie? » A mesure que l'on s'habitue à l'obscurité du lieu, apparaissent en foule des sujets de regrets, et l'on est heureux s'il ne s'y ajoute pas des sujets de remords. Combien de vanités on a recherchées! On s'est trompé sur la valeur des choses grossièrement ; on a marché dans la vie, dupe d'apparences. On s'est trompé soi-même sur les mobiles de sa conduite ; on a marché dans la vie, dupe de sa propre apparence. A peine si, de loin en loin, on donna quelque attention aux grands problèmes de la vie humaine.

On remettait au lendemain les affaires sérieuses. Mais ce lendemain est arrivé; les affaires sérieuses se sont imposées décidément. Alors, dans nos méditations, nous découvrons la vérité profonde des banalités sacro-saintes, à savoir que le bonheur, comme l'honneur, est dans le contentement de la conscience obtenu par l'obéissance aux grands devoirs éternels, parmi lesquels domine à cette heure le devoir envers la patrie.

Les heures de grande émotion passent, il est vrai, et le vieil homme reparaît; mais, bien qu'il soit très reconnaissable, il est changé. Il a pris conscience de sa dignité humaine et civique; il vaut mieux, le vieil homme... Ces heures sont donc bienfaisantes.

Mais vous souvenez-vous de ce qu'était la France, ou, du moins, de ce qu'elle paraissait être avant la guerre : l'uniforme médiocrité; point d'hommes, semblait-il; point d'idées directrices ni de sentiments unanimes ; nulle fraternité ; une vie publique déplorable ; . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . le régime de la clientèle, tout le monde client ou patron, ou client et patron à la fois ; une hiérarchie de dépendances enchevêtrées ; les compétitions ministérielles ; des personnes, plus encore que des programmes, luttant les unes contre les autres ; des antipathies, des haines même entre des gens d'un même parti, et cela devenant une affaire d'État ; . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . les gouvernants guettés par les « remplaçants » et toujours sur la défensive ; la perpétuelle préoccupation du traquenard ;
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . un marasme agité ; . . . . . .
. . . . . .

. . . . . des sources de la richesse nationale négligées ou captées par l'étranger ; la vigueur, la santé, la vie même de la France, largement entamées par des fléaux connus, repérés, copieusement décrits, l'ignoble scandale de la puissance politique des cabaretiers et des bouilleurs de crû ;

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . une accoutumance à cet état misérable ; aucune vue d'avenir; chez nombre de braves gens, la désespérance. Et, pour l'étranger, nous étions un peuple dégénéré, souriant à sa dégénérescence, frivole, s'amusant, amuseur des autres, créé pour leurs « menus plaisirs », comme Frédéric II disait insolemment de la France louisquinzienne.

***

Tout à coup, la guerre ; un moment de stupeur ; puis le recueillement, et la résolution prise.

Le Parlement tout de suite est transformé. La séance du 4 août 1914 s'inscrit dans l'histoire des grandes journées de France. Il n'était pas facile d'organiser la collaboration du Gouvernement et du Parlement, deux puissances qui jamais ne s'aimèrent d'un amour sans nuages. Il y eut des tiraillements et des heurts. Il fallut en venir à une explication complète. Le Parlement voulait tout savoir et le Gouvernement ne pouvait tout dire publiquement. Un expédient fut trouvé. Les longues séances de Comité secret dans les deux Chambres ont dissipé les nuages ; le Gouvernement a prouvé qu'il méritait la confiance, et confiance lui a été faite. Il est vrai, de fâcheux incidents se produisent encore ; tantôt ils sont le fait d'égarés ; tantôt ce sont des « entreprises politiques », menées par des haines recuites ou par des nostalgies de portefeuilles. On peut regretter la longueur des sessions, les questions inutiles, une permanence d'agitation, certaines réminiscences archaïques des temps révolutionnaires, l'empressement de quelques-uns à se « faire de fête », comme on disait jadis. Et puis les vices du régime parlementaire, comme il était pratiqué avant la guerre, subsistent en puissance ; et il y faudra pourvoir, si l'on veut assurer la vie des libertés publiques, c'est-à-dire

de la nation française ; mais ce serait une grande injustice de ne pas reconnaître que le Parlement avait le devoir d'user de son droit de contrôle, qu'il en a utilement usé, qu'il a efficacement contribué aux œuvres de la défense nationale.

Quant à la France, qui semblait divisée en tant de partis dont aucun n'était capable de créer un ordre, piétinante, rétrogradante, calomniée par elle-même, dédaignée ou même méprisée par l'étranger, elle a, jetant son masque, révélé son vrai visage. Un même amour lui ordonna le même devoir, et elle obéit ; ou plutôt, il n'y eut ni commandement, ni obéissance; point de réflexion ; point de délibération : un mouvement naturel, un phénomène d'instinct profond et sûr.

***

Il ne vient pas à notre esprit, bons et fidèles alliés que nous sommes, de nous préférer à nos vaillants alliés, grands et petits ; nous savons la part de chacun d'eux dans l'œuvre commune; tous nous les admirons en pleine sincérité; mais les circonstances nous ont donné dans ce grand drame un rôle d'une grandeur particulière.

« Il faut en finir avec la France », avait dit l'empereur Guillaume au roi des Belges dans une visite qu'il lui fit, deux ans, je crois, avant la guerre. Ce mot impérial, Bernhardi et bien d'autres l'ont répété; toute l'Allemagne l'a pensé. C'est pourquoi le grand effort initial porta contre nous. Si, après l'écrasement de l'admirable Belgique, après notre fléchissement, nous ne nous étions retournés, criant le halte-là, par quoi fut arrêté l'ennemi; si, depuis, nous ne l'avions contenu, malgré la fureur et la puissance de ses attaques, la « misérable petite armée » du maréchal French ne serait pas devenue la splendide armée anglaise d'aujourd'hui ; la Russie eût été réduite à une défensive pénible ; la Serbie ne survivrait pas dans son armée ; c'eût été une folie insigne de la part de l'Italie et de la Roumanie que de risquer leur fortune dans cette guerre. Il avait raison, l'ennemi Guillaume, de vouloir en finir avec la France ; tout ensuite devenait facile. Or, que serait-il advenu après la victoire allemande?

Plus tard, quand la victoire des Alliés aura fini de dissiper les nuages énormes amoncelés par le mensonge allemand, toute la hautaine doctrine de l'hégémonie germanique apparaîtra. On verra qu'après la défaite des Alliés, il ne serait plus resté que les États-Unis à mettre à la raison — et des Allemands ont dit que l'Allemagne n'y manquerait pas —, pour que le monde entier fût soumis humblement : personne, rien n'aurait remué nulle part — Guillaume II l'a dit en propres termes — sans l'agrément de l'Allemagne. Le monde se serait accommodé aux fins et convenances de l'unique empire. Car, voilà bien ce qu'ils voulaient. Ils le nient aujourd'hui ; ils osent, ces effrontés, le nier ; mais on leur resservira leurs propres paroles, non pas des paroles de premiers venus, mais des paroles de grands intellectuels, de chefs d'armée, de ministres, de chancelier, d'empereur. Rassemblées, ces incroyables mais authentiques paroles, témoigneront d'une folie mégalomane, coordonnée en doctrine comme un système de philosophes. On y ajoutera les propos de mépris et de haine à l'adresse de tous les autres peuples, et puis tant d'attentats commis contre le droit et l'humanité, tels qu'on n'en trouve pas de pires dans l'histoire, si riche pourtant en pages sinistres ; et puis encore ces cris de joie saluant, exaltant les noyades ou les massacres de foules sans armes. Ces paroles et ces actes, — invraisemblables, mais authentiques — seront autant de témoignages de la haine et de la férocité allemandes, innées, congénitales, haine et férocité de brutes. Ah ! si l'on pouvait admettre qu'une guerre comme celle-ci ne doit pas être terminée par un traité semblable à tous les traités, qu'elle doit être conclue par un jugement en forme, quelle série de considérants précéderaient la condamnation ! Les peuples y verraient de quels périls les Alliés les ont préservés. Jamais impérialisme ne fut autant odieux que celui que rêvait et rêve encore la folle Allemagne.

Mais déjà les peuples ont commencé à comprendre. Chez tous, le nombre de ceux qu'on appelle les proalliés augmente de jour en jour. Or, nous pouvons bien dire que la France a une part privilégiée dans ce concert de sympathies. On reconnaît la grandeur et l'efficacité de notre action. Des millions de cœurs humains ont battu au nom de Verdun. On salue la

résurrection de la France. Nous recevons des témoignages d'admiration, même des déclarations d'amour qui nous sont très douces.

Allons-nous donc redevenir vains? Certes, nous l'avons été ; mais nous ne le sommes pas redevenus. La gloire de nos armes nous inspire une joie grave, une sorte d'émotion religieuse. Nous admirons nos soldats pieusement. Au vrai, de notre résurrection, nous sommes étonnés nous-mêmes : « Est-ce bien nous? » Oui, c'est bien nous, nous, qui, pendant un demi-siècle, avons rongé le dur frein imposé par le vainqueur, et plusieurs fois senti le vent de sa cravache. Et voilà qu'en un moment décisif, nos épaules ont porté sans faiblir le destin du monde. Nous n'avons que faire de la vanité; nous avons droit à quelque chose de plus et de mieux, l'orgueil ; non pas l'orgueil aveugle, que suggère à l'Allemagne la contemplation hypnotisante de son gros nombril, mais l'orgueil d'être un peuple qui, en une circonstance formidable, combattant pour lui même, a combattu vraiment pour le droit, pour la justice, pour l'humanité vraiment.

En cet orgueil, réside et respire une grande force. La France a retrouvé la foi en elle-même. C'est un événement dans notre histoire, et pas dans notre histoire seulement, dans l'histoire universelle.

***

Alors, la guerre a donc été bienfaisante?

Oui, et, si nous voulions considérer tous les changements que nous espérons qu'elle apportera dans la vie des nations, il faudrait énumérer d'autres bienfaits encore.

Mais, quand je dis « la guerre », j'entends non pas la guerre en général, *in abstracto*, mais la guerre présente. La plupart des guerres furent néfastes, sans compensation. D'une série de guerres sans profit pour l'humanité est née la Prusse malfaisante. D'ailleurs, des bienfaits de la guerre d'aujourd'hui, il n'est pas permis de tirer argument pour appuyer la thèse de la nécessité perpétuelle de la guerre. Ce serait désespérer de l'humanité ; nous n'en avons pas le droit.

Sommes-nous donc incapables de nous représenter que l'humanité a devant elle une carrière indéfinie? Habitués à prendre comme mesure des temps la si courte durée de notre vie, l'humanité nous apparaît, après cinquante siècles d'histoire, très vieille, à bout d'expériences ; et parce que, aujourd'hui encore, nous retrouvons en elle tant d'instincts de la barbarie primitive, au lieu d'y voir la preuve que ses origines ne sont pas si lointaines que nous le pensons, nous jugeons qu'elle n'est pas capable du « mieux ». Le mot « progrès » fait sourire les pessimistes et les gens d'esprit. Pourtant, je suppose qu'il est incontestable que l'homme d'aujourd'hui vaut plus et mieux que le contemporain des rois de Memphis, de Ninive et de Babylone; on ne peut vraiment comparer les peuples d'aujourd'hui aux troupeaux de ces despotes antiques. Voici justement une des grandes nouveautés de l'heure présente : les peuples prenant conscience d'eux-mêmes. Il ne faut pas croire à la légère que leur avènement au gouvernement d'eux-mêmes aura pour effet la totale cessation de la guerre; les peuples sont des personnes différentes les unes des autres, et dont les intérêts, les sentiments et les passions pourront toujours se contredire et se heurter; mais il est permis d'espérer que la guerre deviendra plus rare, quand la direction des affaires nationales sera enlevée aux professionnels de la politique, négociateurs de conventions secrètes et préparateurs de conflits.

Reste le grand argument : la paix pourrirait l'humanité; l'humanité, dans la paix, croupirait. Vraiment, l'humanité n'aura plus rien à faire? Elle n'aura plus à lutter contre les fléaux naturels et contre les fléaux de ses vices? Esprits et bras cesseront de s'employer à la domination et à l'exploitation de la matière pour accroître la puissance de l'homme et alléger la peine du travail humain? D'autre part, dans tous les peuples, l'idée d'une meilleure justice sociale s'affirme ; elle a fort à faire, mais elle travaille; et voilà une très grande tâche, proposée aux intelligences, aux volontés, aux bonnes volontés, occasion superbe offerte à de difficiles victoires sur l'égoïsme et à l'esprit de sacrifice. Enfin, la grande vie intellectuelle ne s'arrêtera pas ; les génies inventeurs d'idées, inventeurs d'arts, philosophes, savants et artistes, au lieu de s'éteindre

dans les démocraties de l'avenir, s'exalteront, le jour où ils auront pour auditeurs et pour spectateurs tout un peuple, et, mieux que cela, l'humanité qui comprendra. Ces jours-là, ceux qui enseignent aujourd'hui que l'humanité sans la guerre ne peut être que croupissement et pourriture, paraîtront d'étranges barbares.

Mais, en attendant?

En attendant, prendre toutes les précautions préventives imaginables contre une récidive, et, en même temps, ne plus jamais perdre la vue du réel; ne pas croire qu'il s'embellisse du jour au lendemain. Certainement nous sommes au printemps d'une ère nouvelle; mais « en avril, ne te découvre pas d'un fil ». Nous garderons donc nos armes. Nous transformerons notre régime militaire, selon les leçons de la guerre, qui sont de grandes leçons très claires. Nous serons plus que jamais, mieux que jamais, la nation française en armes. Notre armée sera la principale sauvegarde de l'union sacrée, car l'esprit en sera créé par les survivants qui pourront dire : « J'étais là, nous étions là »; ils se sont tutoyés dans les tranchées, ils ont vu, comme m'a écrit un officier, « l'échelle sociale dressée sur le sol dans le sens de la longueur pour être barrière contre l'ennemi ».

ERNEST LAVISSE

LE CARAVANSÉRAIL

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

Irène, d'une poussée brusque, ouvrit la porte du salon. Elle semblait hors d'elle et prête de jeter des cris ; mais aucune invective, aucun son ne s'échappa de ses lèvres frémissantes ; elle s'arrêta dès le seuil et considéra sa mère de bas en haut, d'un air découragé.

La princesse était assise en amazone sur une petite plate-forme accrochée au dernier barreau d'une échelle, et n'avait seulement pas détourné ni baissé les yeux pour voir qui entrait : tant elle mettait d'application à sa besogne ! Elle décorait le plafond. Elle y peignait un treillage entrelacé de pampres et de vignes vierges, animé d'hirondelles et autres menus oiseaux.

Pour travailler, elle croyait devoir revêtir un déguisement et s'affubler d'une coiffure *ad hoc*. Elle avait fait copier par sa modiste le bonnet de madame Vigée-Lebrun ; elle enveloppait d'une sorte de cache-poussière toute sa jupe, non toutes ses jambes : c'était, pour le spectateur demeuré à terre, les hasards de l'escarpolette, avec moins de grâce, car son embonpoint était tout oriental.

Réduite par la prodigieuse incohérence de sa comptabilité à tirer des revenus de son hôtel de la rue Saint-Dominique, la princesse de Samos en avait loué le logis principal à une famille américaine et ne s'était réservé qu'un entresol sur les communs. La médiocrité de cette installation l'humiliait : elle essayait d'y remédier en y ajoutant le prestige de son art.

Douée d'une faculté analogue à celle des dormeurs qui suivent une conversation, elle n'avait point regardé Irène, elle savait fort bien qu'Irène venait d'entrer. Elle laissa passer trois minutes, et dit d'une voix chantante :

— Dieu ! ma chère, que vous êtes jolie ce matin ! Vous êtes à peindre.

— Épargne-moi, — répondit Irène, qui avait cette bizarre habitude de tutoyer sa mère qui lui disait vous.

Si la fille était jolie ce matin et tous les jours que Dieu fait, la mère n'était point sotte. Elle trouva la réplique fort drôle, et après avoir félicité l'intruse de sa beauté, la félicita de son esprit. Irène fut flattée : un compliment est toujours bon à prendre ; mais elle ne désarmait point, et repartit d'un ton furieux qu'il ne s'agissait point de cela.

— De quoi s'agit-il donc, ma chère? — fit, en se dressant au sommet de l'échelle, la courte princesse, qui parut soudain transportée d'une fureur égale.

Elles avaient toutes deux le verbe singulièrement haut. Une entrée, dont l'effet de comique eût été, au théâtre, irrésistible, interrompit dès son début une scène qui promettait. Une porte à un seul battant, qui communiquait à un boudoir voisin, s'entre-bâilla, et l'on vit s'insinuer par là lentement un personnage extraordinaire, dont les pas cadencés, élastiques, nus peut-être, ne faisaient à la lettre aucun bruit.

C'était un tout jeune homme, d'à peine vingt ans, qui ressemblait comme un frère à Nijinski, et qui était costumé précisément comme ce danseur dans *l'Après-midi d'un faune*, c'est-à-dire, révérence parler, en jeune veau. Le pelage pie qui le couvrait, insuffisamment d'ailleurs, semblait si bien faire partie intégrante et essentielle de son individu qu'on n'y pouvait à aucun titre attribuer une valeur de vêtement ; mais il témoignait si peu d'embarras de se manifester en cette tenue que la pudeur d'Irène ne s'en effaroucha pas davantage.

Son goût seul fut choqué. La princesse, infiniment plus émue, dégringola de son échelle avec une agilité surprenante, et donna sur-le-champ des explications avec volubilité.

— Figurez-vous, — dit-elle, — ma chère, je suis excédée, je suis écœurée de tout le temps peindre ces tonnelles, ces plantes grimpantes, ces martinets ! Je veux tâter de l'académie. Je crois être à présent de force. Une idée m'est venue. Quel non-sens de peinturlurer les plafonds et de respecter les lambris ! Ce gris Trianon est si morne ! Je commencerai par l'entre-deux des fenêtres. J'y ferai tracer par mon professeur une perspective de grotte en trompe-l'œil. Au fond, je mets le faune, justement dans la même attitude qu'à l'Opéra quand le rideau baissait... Le jour où nous pendrons la crémaillère, — ajouta la princesse (qui n'avait aucune suite dans ses métaphores), — ma chère, vous nous ferez le plaisir de nous jouer quelques mesures de Debussy. Vous avez tant de talent !

Sa politesse était celle des cours. Elle laissa tomber ces derniers mots avec la condescendance d'une souveraine qui daigne remercier un artiste. Elle fit même une de ces brèves révérences que Saint-Simon appelle perpendiculaires. Elle arrondit en corbeille ses petits bras et sut donner à sa physionomie une expression tout ensemble d'enthousiasme et d'attendrissement. Puis, sans aucunement changer de visage, elle se tourna tout d'une pièce du côté où elle pensait que le faune dût être encore, et dit :

— N'ai-je pas mis la main sur un modèle idéal?

Le modèle, accoutumé à ses interminables discours et pensant avoir du temps devant lui, était allé s'étendre tout de son long sur un canapé-gondole, recouvert d'une brocatelle à fleurs immenses, d'un jaune bouton d'or et d'un rose vif. On ne saurait décrire l'effet du pelage pie sur une brocatelle jaune et rose. Irène fit observer à sa mère qu'en introduisant dans le salon ce bétail, elle répétait une vieille plaisanterie d'atelier bien connue. La princesse fut charmée de s'entendre traiter par sa fille de rapin. Elle voulut juger par elle-même et, comme elle était fort myope, s'arma de son face-à-main. Quand elle vit le faune, pour ainsi dire, à la loupe, elle rit de bon cœur, mais eut presque aussitôt une nouvelle crise d'admiration. Elle prétendait faire partager à Irène ce sentiment.

Irène haussa les épaules. Alors, elle eut un nouvel accès de colère et cria :

— Ma chère, vous n'aimez pas le corps humain !

Elle faisait la liaison de « corps humain » avec une véritable passion.

— Le corps *z*'humain ! — riposta Irène en l'imitant. — C'est donc pour l'amour du corps *z*'humain que tu retardes encore notre départ de huit jours? Oui, Rosa vient de me le dire juste comme j'achevais ma dernière malle. Je t'avertis que j'en ai assez. C'est la troisième fois ! Moi, je pars. Pourquoi n'irais-je pas à Deauville toute seule?

— Eh ! vous êtes bien pressée d'y aller, ma chère ! N'avez-vous pas voyagé cette année tout votre saoûl? Je vous ai colportée comme une fausse nouvelle à Biarritz, à Cannes, en Égypte et en Italie. Nous ne tenons pas en place. Il n'y a pas deux semaines que nous sommes rentrées de Londres. Pensez-vous que vous trouverez plus facilement un mari (quelle que soit votre fortune) à courir les casinos, surtout si vous n'avez pas votre mère à vos côtés?

— Dieu non ! Et cette existence de coureuse de casinos, de coureuse d'hôtels, m'est insupportable. Mais il m'est encore plus odieux de subir toutes les fantaisies d'une mère despote qui ne sait pas prendre une décision. Nous ne tenons pas en place : seulement, chaque fois qu'il s'agit de bouger, c'est la même chanson, et nous moisirions toujours au même endroit si je ne finissais pas par me gendarmer. Tu es incapable de vouloir. Ce n'est pas ta faute : c'est de la neurasthénie.

— Croyez-vous? — dit la princesse épouvantée. — Eh bien, — reprit-elle après un bon temps de réflexion, — je pense que vous avez raison. Je suis très malade.

— Toi? Tu as une santé de fer !

— Je suis très malade ! Et c'est le moment que vous choisissez pour abandonner votre mère, fille ingrate ! Il vous plaît d'habiter seule notre villa de Deauville, de vous donner des airs, et d'y recevoir Dieu sait qui, vierge folle ! Eh bien allez, allez, qui vous empêche? N'avez-vous pas maison montée à vous, femme de chambre et, pour la promenade, votre porte-respect, fræulein Anna?

Irène fronça le sourcil.

— Non, — dit-elle, d'une autre voix, — et c'est justement ce que je venais t'apprendre. Je n'ai plus de porte-respect. Fræulein est partie.

— Quand donc?

— Il y a un quart d'heure.

— Sans me présenter ses devoirs !

— Elle a prétendu que tu devais être sortie. D'ailleurs, elle n'a eu que le temps de filer. Elle a reçu un télégramme... qu'elle s'est abstenue de me lire, et elle a aussitôt demandé un taxi. Heureusement que sa malle était faite.

— D'avance! Mais, ma chère, tout cela est très mystérieux !

— Je suis de ton avis, pour une fois.

— Ne devait-elle pas nous quitter le 1er août pour aller faire sa cure annuelle à Carlsbad, et ensuite nous rejoindre à Deauville?

— Oui.

— Et elle part subitement le 25 juillet sans dire pourquoi ni où elle va !... Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que j'en pense?

— Je t'en prie.

Irène instinctivement se rapprocha de sa mère : non qu'elle se méfiât des oreilles dressées du faune ; mais l'entretien semblait devenir pathétique, et elle jugeait convenable de baisser le ton. La princesse, à rebours, poursuivit son discours sur un ton encore plus élevé, et même à tue-tête, après avoir toutefois désigné le faune de son face-à-main et juré qu'il n'entendait pas un mot de français.

— Ce que j'en pense, ma chère? Vous m'accorderez que je suis fine. J'ai mes petits défauts, vous aussi, mais j'ai mon nez. Oui, oui, vous pouvez rire, mon nez. (Elle renifla.) Mon nez ! (Elle le frappa légèrement du bout de l'index.) Et mon nez me dit : c'est la guerre. Depuis beau temps je la sens venir. Votre Anna doit avoir reçu un avis officieux. Peut-être des instructions secrètes. Qui sait si elle n'était pas une espionne? Eh? Moi, je m'en lave les mains : c'était votre institutrice et non la mienne, je ne me soucie pas d'être compromise. Voyez-vous que vous ayez abrité une espionne sous mon toit? Dieu puissant ! Qu'allons-nous devenir? C'est la

guerre ! Mais dites donc quelque chose, répondez-moi ! Pensez-vous que ce soit la guerre?

— Comment veux-tu que je le sache?

— Je me passerai donc de votre approbation. Celle de monsieur Gilet me suffit. Il sent la guerre. Et vous ne nierez pas, j'imagine, que monsieur Gilet ne soit un homme extrêmement judicieux. Monsieur Gilet n'est pas le premier venu.

— Oh ! — fit Irène en levant les yeux vers les pampres du plafond, — si monsieur Gilet croit à la guerre !...

Mais la princesse poussa un cri sauvage et se mit soudain à parler russe, toujours avec la même volubilité ; elle proféra une kyrielle de mots si malsonnants qu'il était en vérité heureux que sa fille n'en pût comprendre le sens, ni, à peine, le deviner. Elle tira du trou de sa palette son bâton de peintre comme on dégaine un sabre, et elle en allongea un grand coup entre les épaules du faune couché, qui pour se divertir agitait ses jambes velues en cadence, faisait les ciseaux, et déchirait de ses sabots postiches la brocatelle jaune et rose du canapé-gondole.

II

M. GILET

M. Gilet n'était pas en effet le premier venu : c'était le prince-consort ; oui, à la lettre, le mari de la princesse. Étrange histoire, que rendait plus invraisemblable encore l'aspect et, si l'on ose dire, la touche du personnage.

Sans doute, les cheveux de M. Gilet n'avaient pas toujours été poivre et sel ; mais il avait toujours manqué de fraîcheur ; il était né vieux et petit employé. C'est uniquement pour sa figure et sans lui demander d'autres certificats, que le prince de Samos, en 1894, avait bombardé ce jeune Français, égaré sur les côtes de l'Asie Mineure, tout à la fois secrétaire particulier, chef du cabinet politique, et surveillant général des vignobles.

Le prince (un homme superbe) était marié de l'année précédente, Irène venait de naître. La princesse, de son prénom Sophie-Daphné, était Phanariote. Selon l'usage et la constitution de 1832, le prince était Grec de race, et prince comme on est chef de bureau ; c'est-à-dire que le gouvernement le dégomma, sitôt qu'il y eut dans l'île des troubles de quelque importance, et des émeutes de plus de vingt-cinq personnes. On n'a pas coutume d'appeler un chef de bureau révoqué « monsieur le chef de bureau » ; mais on continue d'appeler « prince » un ci-devant prince de Samos, et surtout d'appeler sa femme « princesse » : ce sont des titres de courtoisie.

Sophie-Daphné, en ce temps-là aussi fine que Falstaff quand il était page, avait su plaire à son époux : il lui avait plu bien davantage ; car elle était la plus honnête fille du Phanar et de tout Constantinople, mais déjà elle aimait passionnément le *corps-z-humain*. Par malheur, presque aussitôt après la naissance d'Irène, elle prit cet embonpoint oriental que, depuis lors, elle n'était pas arrivée à réduire. Le prince n'avait pas à cet égard les goûts orientaux. Il négligea Sophie-Daphné ; à la première occasion, il la trompa outrageusement. Sophie-Daphné fut avertie par son flair, sinon tout d'abord, du moins dès que le prince eut harem monté. Sophie-Daphné ne pouvait point se passer d'amour, et elle n'avait pas l'embarras du choix : elle tomba en pleurant dans les bras du secrétaire intime, chef du cabinet politique et surveillant des vignobles. M. Gilet ne sut pas lui résister. A Samos, il n'est pas facile de dissimuler une liaison. Le prince exila M. Gilet et la princesse, en restituant à celle-ci sa dot, qui était considérable, et en y ajoutant une pension importante, outre la donation d'un hôtel à Paris, rue Saint-Dominique.

Sophie-Daphné y établit avec plaisir sa résidence. Elle aimait le corps humain, mais elle continuait d'être la plus honnête femme du Phanar et de la Corne d'or. Ayant fait à M. Gilet le don de soi, elle ne concevait pas qu'elle pût se reprendre ni le tromper jamais, et elle ne voyait pas qu'il était fait expressément pour être trompé.

M. Gilet, de son côté, était la délicatesse même. Les exigences de Sophie-Daphné, qui le voulait toujours *in attendance*, ne lui permirent point de chercher une autre profession lucra-

tive ; mais il s'obstina à n'accepter d'elle que les appointements de sa charge, sans espoir d'augmentation ; il tint à en conserver les fonctions apparentes et les divers titres, qui n'étaient aussi plus guère que des titres de courtoisie (notamment la surveillance des vignobles) ; et ce n'est que pour les besoins de ce service fictif, pour installer en quelque sorte une permanence dans l'hôtel, qu'il consentit d'y habiter une chambre de domestique.

Il dirigea l'éducation d'Irène sans avoir l'air de rien, sauva plus de vingt fois la fortune de Sophie-Daphné, et ne mit pas un sou de côté pour lui-même. Il se fit même tirer l'oreille pour l'épouser quand elle divorça. Il faisait avec elle un petit ménage bourgeois : on en citerait peu de si exemplaires, et le monde était bien injuste de tourner en dérision un couple secrètement légitime et parfaitement vertueux.

La princesse, qui avait, entre autres, la maladie du scrupule, voulut franchement avouer cette situation à sa fille dès qu'Irène atteignit l'âge de raison. Elle chercha des circonlocutions pendant près de dix années, et enfin ne trouva rien de mieux que cet euphémisme :

— Ma chère... je voulais vous dire... Monsieur Gilet... Il pourrait être votre père.

Irène répondit simplement :

— Oh ! ma pauvre maman ! Il y a beau temps que je le savais !

D'une jeune fille si bien née, ce style était peu ordinaire ; mais la princesse de Samos n'en aperçut pas d'abord l'étrangeté, et la réponse d'Irène lui procura, au contraire, un immense soulagement.

Cette jeune personne si bien informée n'ignorait pas non plus qui avait tous les torts ; et trop libérale pour tenir rigueur à sa mère excusable ni au complice innocent, trop intelligente pour méconnaître ce qu'elle devait au surveillant des vignobles, elle avait aussi trop de cœur pour ne pas l'aimer beaucoup ; mais elle se croyait obligée par une sorte de bienséance à lui témoigner de la froideur, et même dans les occasions du mépris. Elle lui adressait fort rarement la parole en public : elle ne lui répondait jamais par une fin de non-recevoir lorsqu'il sollicitait la faveur d'un entretien particulier.

M. Gilet usait discrètement de cette condescendance et ne s'entretenait guère avec la fille que pour aviser à réparer les bévues de la mère. Irène ne s'étonna donc point que, le jour où fut affiché le décret de mobilisation générale, M. Gilet lui fît demander, par la femme de chambre Rosa, la permission de lui venir dire deux mots.

Il n'avait pas de figures de circonstance : il n'en avait qu'une pour la semaine et pour le dimanche, pour les journées banales ou tragiques. Il fit son entrée dans la chambre d'Irène comme si l'Europe n'eût pas été à la veille d'une catastrophe sans précédent. Il était en jaquette noire et tenait à la main, malgré la saison, un chapeau de haute forme.

M. Gilet n'était pas l'homme des discours superflus; il ne dit même pas à Irène : « Vous savez ce qui se passe ? » car il ne doutait point qu'elle ne le sût. Il lui dit, se jetant *in medias res* :

— Qu'allons-nous faire de votre pauvre maman?

— Je me le demande ! — répondit Irène, d'un ton plus pathétique.

Ce que premièrement craignait ce modèle des maris et des serviteurs, était que les princesses ne fussent expulsées de France ou mises à l'ombre : une ordonnance visant les étrangers avait paru en même temps que le décret, et l'on parlait déjà des camps de concentration.

Irène, en son genre non moins judicieuse que M. Gilet, lui fit observer que ce n'est pas le tout de n'être pas Français : pour être positivement étranger, encore faut-il savoir à quelle nation étrangère l'on appartient. Or, même en unissant ses efforts à ceux du secrétaire intime, elle ne parvenait point à se définir une patrie. La princesse-mère avait des ancêtres et des alliances un peu partout.

— Notre sang, — disait Irène, — est un horrible mélange.

— C'est peut-être un avantage en l'espèce, — répondait M. Gilet.

Les méchantes langues, à raison de cette complexité d'origine, auraient pu soupçonner les princesses de ressortir à un état composite comme l'Autriche-Hongrie ; mais, selon l'apparence, elles étaient plutôt grecques, ou ottomanes, ce qui, au début de la guerre, ne présentait aucun inconvénient. Irène

cependant tenait pour la plus sûre garantie leur situation mondaine et leurs connaissances en haut lieu.

— Nous ne pouvons pas, — dit-elle, — être bannies de France par des gens avec qui nous sommes en relations de visites!

— C'est juste, — repartit M. Gilet.

Ils demeurèrent d'accord que l'expulsion était peu probable, mais posèrent en revanche sérieusement le cas que la princesse achevât de devenir folle.

La bravoure, qui, d'ailleurs, est une qualité mâle, lui faisait absolument défaut. Elle était sujette à de continuelles terreurs, que, dans son entourage, on appelait par politesse des *phobies*. Elle ne portait pas un verre à ses lèvres, qu'après en avoir dix fois exploré le bord ; elle passait sa vie à lutter contre les microbes comme Don Quichotte contre les moulins à vent ; et elle avait la manie, elle avait, pour ainsi dire, la passion de l'antisepsie. Ses phobies, au surplus, n'étaient point égoïstes, elle tremblait pour l'humanité entière ; elle ne pouvait voir un enfant jouer au cerceau sans dire : « Ah ! mon Dieu ! il va se tuer ! » ni reconduire jusque sur le palier une de ses amies, sans l'adjurer de prendre garde aux coutures du tapis et aux inégalités des marches.

— Elle aura, — dit M. Gilet, — une attaque au premier coup de canon.

— Je m'attends à tout, — dit Irène.

Puis ils songèrent que cette discussion était académique, et qu'il fallait, selon la parole anglaise, *wait and see* : attendre et voir venir.

Ce qu'ils virent, dès les premières heures, les combla d'étonnemntt, mais n'eût pas étonné un médecin. Ainsi que la plupart des faux malades atteints de neurasthénie, Sophie-Daphné n'avait peur que de ce qui ne fait peur à personne, et les choses vraiment effrayantes ne lui causaient pas la plus petite émotion. Elle partagea l'enthousiasme des Parisiens, phénomène de communication d'autant plus extraordinaire que, n'ayant point elle-même de patrie, comment pouvait-elle concevoir le patriotisme, et par sympathie sentir celui des autres? Elle prit, sans l'affecter, un petit air martial. Elle répétait à tout propos :

— Il faut avoir vu ça.

Pour le mieux voir, elle faisait par les rues d'interminables promenades à pied, contrairement à toutes ses habitudes : dans le temps de paix elle ne sort qu'en voiture, où elle tremble et crie depuis la mise en route jusqu'au retour. Elle se mêla au peuple, elle qui a peur de la foule, et durant les huit premiers jours fit des stations chaque après-midi aux grilles de la gare du Nord et de la gare de l'Est.

— Hein ! — disait-elle à sa fille et à M. Gilet, — n'ai-je pas eu raison de différer notre départ pour Deauville? Nous aurions manqué ça et il faut avoir vu ça. Il me semble que je vis les grandes journées de la Révolution.

Elle confondit Irène et M. Gilet lorsque les personnes d'un certain rang social crurent devoir s'en aller faire un petit tour à Bordeaux. Irène, qui n'avait pas froid aux yeux, ne souhaitait nullement de fuir, mais s'y fût résignée pour accompagner la princesse. Sophie-Daphné pria qu'on la laissât tranquille, et envoya proprement coucher le secrétaire intime qui lui donnait des conseils de prudence. Elle déclara que, si les Allemands faisaient irruption dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique, elle les recevrait en grande toilette dans son salon et ils trouveraient à qui parler.

Enfin, le jour que le premier taube vola sur Paris, elle rentra chez elle ravie : elle avait, une demi-heure durant, suivi la même route que l'avion, et l'avait eu continuellement juste au-dessus de la tête.

— Oui, ma chère, sur ma tête, au zénith, et pas une minute je n'ai eu peur. Croiriez-vous qu'une pauvre femme du peuple — fort bien mise, ma foi ! — voulait m'entraîner avec elle sous une porte cochère? Plus souvent ! Cette femme tenait dans ses bras une petite fille qui toussait ! L'enfant paraissait avoir la coqueluche ! J'aurais pu prendre le germe !

— Vous êtes le courage même, chère princesse, — dit M. Gilet attendri.

— Rosa, je vous prie, donnez-moi donc un verre d'eau : Est-elle bouillie? Mais je vous crois folle : ce verre est fêlé !

— Non, princesse.

— Il est fêlé. Je sais ce que je dis... Sous une porte cochère ! On m'y aurait vue entrer. Je suis très connue. Il y a partout

des journalistes. Ils auraient écrit dans leurs journaux que la princesse de Samos s'était mise à l'abri. Sophie-Daphné ne se cache pas sous une porte cochère. Elle n'a pas peur d'un vilain oiseau allemand.

Sophie-Daphné supporta de même avec bonne humeur les plus graves ennuis domestiques. Elle qui prenait le lit dès que ses gens la contrariaient ! Irène lui disait : « Tu es maniaque comme un vieux garçon. » Le départ brusque et fort suspect de fræulein Anna ne la gênait point ; mais tous ses hommes étaient mobilisés et avaient quitté la maison du deuxième au sixième jour. Il ne lui restait plus qu'Eprouhimov — c'était le faune, et un faune n'est pas un laquais. Cette divinité champêtre était d'autant plus inutile que la princesse, absorbée par l'idée fixe de la guerre, ne peignait plus. Il n'avait, en conséquence, plus d'autre occupation que d'essayer l'un après l'autre, toute la journée, ses divers costumes. La princesse lui en avait fait tailler trois ; car elle ne méditait pas seulement de figurer sur l'un des panneaux du salon l'après-midi d'un faune : elle voulait consacrer un deuxième panneau à Daphnis, et à Narcisse un troisième (le quatrième était encombré par le piano à queue).

Eprouhimov errait du matin au soir, dans la tenue bizarre et extrêmement légère de l'un des trois personnages qu'il avait dû représenter ; il affectionnait particulièrement celle du chèvre-pied. Irène, qu'il suivait partout comme un animal familier, mais importun, en était exaspérée.

— Maman, — dit-elle un jour, — est-ce que tu ne vas pas nous débarrasser de ton faune? C'est ridicule d'avoir un faune chez soi quand l'Europe est à feu et à sang !

— Puis-je mettre cet enfant sur le pavé? — dit la princesse avec indignation. — Il ne peut regagner son pays : les communications sont coupées. Qu'y ferait-il d'ailleurs? Il n'a pas l'âge de se battre. A peine dix-huit ans ! Et il est si beau ! Mais vous n'aimez pas le corps humain. C'est une véritable réplique de Nijinsky.

— C'est le sosie de ce célèbre danseur, — dit M. Gilet, — qui préférait le langage classique à celui des ateliers.

Sophie-Daphné préférait celui des ateliers, en qualité de peintre amateur.

— Patience ! — dit la princesse. — La guerre finira bientôt et nous reprendrons nos petites habitudes.

Mais, un soir de la semaine suivante, elle rentra fort grave, et Irène, qui connaissait toutes ses expressions de physionomie, ne put d'abord douter qu'elle ne vînt de prendre une décision. Cela ne laissait point de lui arriver quelquefois, encore que l'on prétendît qu'elle avait une maladie de la volonté. Ses décisions semblaient toujours, à première vue, d'une extravagance inimaginable ; et à la réflexion, chose curieuse, on ne les trouvait plus du tout déraisonnables ni sottes. Cependant, elle savait bien que l'on commencerait par jeter les hauts cris; elle savait aussi que rien ne la ferait démordre de ce qu'elle avait résolu : c'est ce que signifiaient ses lèvres pincées, ses sourcils froncés, ses yeux farouches.

« Mon Dieu ! pensa Irène, que va-t-elle encore nous sortir? » Et elle échangea un regard de tristesse avec M. Gilet.

— J'ai rencontré lady Clappington, — dit Sophie-Daphné. — Nous avons même pris le thé ensemble, au Ritz. Un thé excellent. Il y avait des éclairs au chocolat. Mais le chocolat m'est défendu.

— Que t'a raconté lady Clappington? — dit Irène.

— Elle sait tout ! Elle touche de très près à l'entourage du roi. (La voix de Sophie-Daphné baissa d'un demi-ton et sombra dans le mystère.) Les Clappington ne sont pas grand'-chose, mais lady Clappington est issue d'une grande, très grande famille, avec laquelle même nous nous sommes alliés trois fois au cours du dix-huitième siècle.

— Je le sais, maman, — dit Irène avec impatience. — Que t'a-t-elle raconté?

— Vous dites que vous le savez, ma chère. Vous n'êtes pourtant pas très forte sur les généalogies. Vous affectez de ne pas vous intéresser à ces vétilles. Vous trouvez qu'elles sont assez bonnes pour votre bête de mère. Pauvre princesse ! (Elle soupira.) Mais, — ajouta-t-elle, — je ne veux pas me perdre dans les digressions. Je dis ce que j'ai à dire. Je ne suis pas la nourrice de Juliette. Eh ! cette princesse a lu Shakespeare !

— Que t'a raconté lady Clappington? — répéta Irène, qui avait des démangeaisons de lancer une carafe à l'autre bout de la salle à manger.

— Elle ne m'a pas « raconté », — dit la princesse : — elle m'a officieusement annoncé que la guerre durera trois ans. Je n'ai aucune raison de douter de sa parole. Elle sait à quoi s'en tenir. D'ailleurs, son opinion est absolument conforme à la mienne. J'ai toujours dit que la guerre durerait trois ans.

— Tu as dit qu'elle durerait trois mois.

— J'ai toujours dit qu'elle durerait trois ans. Trois ans ! Nous n'allons pas vivre trois ans dans ce provisoire ! Moi, je n'y tiens plus. Ma santé s'ébranle. Je suis très malade. Trois ans !

— Qu'est-ce que tu veux y faire? Tu ne penses pourtant pas obliger les alliés à signer une paix boiteuse parce que tu en as assez?

— Mais je n'en ai pas assez ! J'irai jusqu'au bout ! Je dis seulement que je ne resterai pas trois années dans ce provisoire, avec des domestiques de fortune...

— Encore une fois, qu'est-ce que tu comptes faire?

— Je vais m'installer à l'hôtel, — dit la princesse d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Seule? — dit Irène.

— Vous vous arrangeriez fort bien de m'abandonner. Fille ingrate ! Pauvre mère ! Je suis bien sûre que monsieur Gilet, lui, ne songe pas à cette trahison. Voilà un ami fidèle, qui ne m'a jamais lâchée aux heures tragiques, et Dieu sait si mon existence a compté des heures tragiques ! Cette vie est un calvaire : monsieur Gilet en a fait toutes les stations avec moi. Voilà le modèle des séides.

Et elle le montrait au doigt, comme si elle l'avait voulu désigner, non pas à l'admiration, mais à la réprobation universelle.

— Princesse !... Je vous en prie !... — murmura M. Gilet, confus, rougissant, mais profondément touché.

— Personne n'a l'intention de te plaquer, maman, — dit Irène ; — pas plus moi que monsieur Gilet. Je vais même bien t'étonner : ton idée d'hôtel ne me paraît pas bête du tout. Elle me séduit. Il y avait longtemps que nous n'étions descendues dans un hôtel ! C'est le seul domicile où je me sente chez moi.

— Et pourquoi, ma chère, vous flattez-vous de m'étonner? Parce qu'une fois vous me rendez justice? C'est vous-même qui n'en revenez pas : cette Sophie-Daphné a une idée par hasard qui ne vous fait pas hausser les épaules ! Fille insolente ! Eh bien, moi, je vais vous dire : Sophie-Daphné a plus de jugement dans toute sa grosse personne que vous dans votre petit doigt. Elle s'entend fort bien aux affaires, quoi que vous en disiez.

— J'ai dit le contraire?

— Vous le pensez, si vous ne le dites !... Elle s'entend fort bien aux affaires, j'en appelle à monsieur Gilet. Elle tient ses comptes, cette mère prodigue, que vous prétendiez pourvoir d'un conseil judiciaire.

— Moi !...

— C'est par économie qu'elle a résolu de s'établir à l'hôtel jusqu'à la fin des hostilités. Vous ne lisez pas les annonces des journaux. Votre haute intelligence ne s'abaisse pas à ces détails. Vous avez tort. Les annonces des journaux sont très intéressantes. Si vous les lisiez, vous sauriez que tous les hôtels ont en ce moment des prix de guerre. Douze francs par jour, tout compris, au *Titanic*. Calculez ce que cela représente de dépense journalière, comparé aux énormes frais de ma maison.

— C'est bien simple, — dit Irène, — je suis encore capable de faire une multiplication : trois fois douze trente-six.

— Vous vous passeriez donc d'une femme de chambre? A mon âge, moi, je m'en passerais. Mais, pour vous, je garde Rosa. Et naturellement vous oubliez Éprouhimov !

— Tu ne comptes pas emmener ton faune à l'hôtel?

— Si, ma chère, je compte l'emmener. Mon faune, comme vous dites ! Irai-je le perdre au Bois de Boulogne? Vous n'avez pas de cœur. Un pauvre être — si beau ! — qui me suit partout comme un chien !

— Mets-lui une muselière et une laisse : la fourrière le guette.

— Irène, — dit M. Gilet, toujours prêt à la conciliation, — il faut reconnaître que, pour un faune, ce garçon se tient très convenablement.

III

LE LIFT

La princesse de Samos, n'ayant point changé d'avis entre le soir et le matin, se rendit à l'hôtel *Titanic* afin de conclure son « arrangement ». Elle obligea sa fille à l'accompagner, ainsi que M. Gilet. Ils n'eussent pas souffert, ni l'un ni l'autre, que Sophie-Daphné traitât seule une affaire de cette importance et qui les intéressait directement. Elle le savait bien, mais elle était en veine de vouloir et d'ordonner. Irène céda avec une feinte nonchalance, affectant de lui faire une grâce, et la lui fit payer par des moqueries tout le long du chemin. Ce procédé avait l'avantage d'entretenir Sophie-Daphné dans sa résolution, et de l'agiter.

— Comme il est possible, — disait Irène toutes les deux minutes, — qu'au *Titanic*, on ait le logement et la pension pour douze francs !

La princesse ne se lassait pas de répliquer :

— Ma chère, je ne l'ai pas rêvé : je l'ai lu. Je l'ai lu *sur* le *Herald* ! — Quand elle avait lu n'importe quoi *sur* le *Herald* elle se trouvait précisément dans le même état de certitude que Rosa sa femme de chambre, après avoir lu n'importe quoi *sur* le *Petit Journal*. — Vous n'allez pourtant pas me dire que c'est l'agence Wolff qui communique à la presse les annonces des grands hôtels !

En dépit de cet argument juste, et de l'autorité du *New-York-Herald*, Sophie-Daphné (qui a du flair) ne laissait pas d'être émue par le scepticisme taquin d'Irène. Quand elle vit de loin, sur l'avenue de l'Alma, le bloc imposant du *Titanic* et la terrasse qui règne devant la principale façade, elle ne douta plus que sa fille n'eût raison et que les douze francs par jour ne fussent une attrape.

Irène, au même instant, voyait sur cette même terrasse de nombreux soldats convalescents étendus au pâle soleil de l'automne, et elle se rappelait qu'une partie du *Titanic*

était transformée en hôpital. Elle ne rougissait pas de sa neutralité : de cœur elle n'était point neutre ; mais, depuis plusieurs semaines déjà que durait la guerre, elle avait honte de n'en être que spectatrice, d'autant plus que le spectacle la passionnait. Elle éprouvait une sorte de timidité, elle se sentait dépaysée au milieu de Paris en guerre, ainsi que, dans un salon, les gens qui n'ont pas l'habitude du monde. Bien qu'elle vécût, depuis le mois d'août, presque en recluse, et ne se permît aucune dissipation ni aucune élégance, elle craignait toujours « de n'être pas dans la note ». C'est par délicatesse, par pudeur de son origine étrangère, qu'elle n'osait point, comme toutes ses amies françaises, soigner les blessés et les malades. Elle songea qu'elle le pourrait faire sans avoir l'air de le faire exprès, dans cet hôtel où elle voisinerait avec eux. « Mon Dieu ! se dit-elle, pourvu que maman n'ait pas la berlue et que le prix de pension soit bien douze francs ! Elle pique une crise d'économie, et si on nous demande seulement quinze francs par jour, elle ne voudra plus rien savoir. »

Ce jugement était téméraire. Sophie-Daphné se fit montrer les chambres au tarif de douze francs. Quoiqu'elles fussent logeables, et meublées même avec un luxe apparent, elle déclara que la guerre n'était pas une raison pour se priver de toutes ses aises, et demanda si l'on n'avait rien de mieux à lui proposer, fût-ce moyennant une légère augmentation. Le manager qui conduisait les princesses et M. Gilet lui répondit qu'au premier étage...

— Où sommes-nous donc? — interrompit la princesse.

— Au troisième, — dit le manager ; — mais, avec les ascenseurs, les étages ne comptent pas.

— Vous ne savez donc pas, — dit la princesse, le foudroyant du regard, — que j'ai une peur terrible en ascenseur?

Ce manager n'en pouvait rien savoir; mais il eut l'imprudence de répliquer en souriant :

— Madame a bien vu qu'elle n'a pas eu peur quand elle a monté ici.

— Nous avons monté en ascenseur? — s'écria la princesse.

Elle ne s'en était pas aperçue ! Elle se laissa choir dans un fauteuil et aussitôt se releva : elle entendait le ronflement d'un moteur. Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande,

chercha l'avion parmi les nuages, et dit à sa fille avec un parfait sang-froid :

— Irène, ma chère, ne croyez-vous pas que ce puisse être un taube? Il y a bien longtemps que nous n'en avons vu !

Dès qu'elle fut lasse de suivre parmi les nuées le vol de l'avion, le manager lui confia sous le sceau du secret qu'il avait un appartement disponible à l'entresol. Elle se récria :

— J'adore les entresols, — dit-elle, — à condition que l'on ait bien le plafond sur la tête.

Il lui assura qu'à cet égard, l'appartement qu'il lui proposait ne laissait rien à désirer.

— Allons le visiter ! — dit la princesse, avec un entrain, et si l'on ose employer cette locution militaire, un *cran* merveilleux.

Une deuxième fois elle foudroya le manager du regard : ne se dirigeait-il point vers l'escalier? Sophie-Daphné, avec juste raison, lui fit observer qu'ayant monté par le *lift*, elle pouvait aussi bien descendre par la même voie. Elle prit une attitude pleine de dignité, et garda même, durant le trajet, un silence stoïque. Elle se rattrapa quand elle vit l'appartement, qui lui parut d'emblée si « désirable » qu'elle ne cessait de répéter à sa fille :

— Irène, ma chère, je veux mourir ici.

— Tu ne feras pas cela, — lui répondait Irène, à chaque fois invariablement.

Cet entresol était une enfilade de huit pièces (sans compter les salles de bain) : une première chambre, rouge ; une seconde, bleue, avec un petit salon de la même couleur ; un salon plus grand, jaune, et une plus grande chambre, également jaune ; ensuite une chambre verte, une paille et mauve, et une rouge, sans doute pour finir dans le même ton qu'on avait commencé. Les meubles étaient en général Louis XVI anglais, sauf dans le petit salon où ils étaient Empire, et dans le grand où ils étaient naturellement Louis XV.

Sophie-Daphné parcourut l'appartement dans un sens, puis dans l'autre, et revint sur ses pas. Elle était au comble de l'exaltation. Elle ne sourcilla point quand on l'instruisit qu'il ne lui en coûterait que deux cent cinquante francs par jour, et dit même :

— C'est pour rien !

Mais, à la quatrième visite, elle se rembrunit.

— Je suis désolée, — murmura-t-elle d'une voix plaintive. — Il n'y faut pas songer. Il y a une chambre de trop.

— Comment? — dit Irène.

— Comptez ! Moi, vous, la femme de chambre, monsieur Gilet, le faune.

— La princesse a un faune? — dit le manager effaré.

— C'est un réfugié, — dit vivement la princesse. — Comme il est danseur, et danseur russe, nous l'appelons entre nous, familièrement, le faune; mais son vrai nom est Eprouhimov.

— Ah ! — soupira le manager, que ce vrai nom ne sembla nullement rassurer.

— Je te demande un peu, — dit Irène, — ce que ça peut te faire d'avoir une chambre de trop. Tu y mettras tes malles. Si cet appartement te plaît, tu aurais tort de t'en priver.

— Non, non, ce serait folie, — répondit Sophie-Daphné. — Ah ! ma chère, on voit bien que ce n'est pas vous qui tenez les cordons de la bourse. Toucherai-je seulement mes termes? Pouvez-vous garantir que je les toucherai?

— Non.

— Je m'installe à l'hôtel pour faire des économies. Huit pièces ! Comme vous y allez ! Quel besoin avez-vous d'un salon? Le mien ne vous suffit-il pas?

— On prend ce qu'on trouve.

— Ou on le laisse. Je veux visiter cet appartement une dernière fois pour m'en dégoûter. Je suis persuadée qu'il est très incommode !

Elle le visita, seule, et dit en revenant, d'un air contrit :

— C'est la commodité même, et il est charmant.

— Alors?...

Elle secoua la tête. Crainte de succomber à la tentation, elle se retira jusque dans une galerie qui précédait l'antichambre privée de l'appartement. Elle s'assit dans une bergère de malade qui bien à propos se trouvait là. Irène, le manager et M. Gilet se tenaient autour d'elle debout, et faisaient tableau.

Cependant, le manager, qui avait peut-être mieux à faire

que d'écouter la princesse quand elle parlait et de la regarder quand elle ne disait rien, donnait malgré lui des signes d'impatience. Une péripétie opportune fit, pour employer l'argot du théâtre, rebondir une scène qui traînait et menaçait de s'éterniser.

Deux nouveaux personnages entrèrent dans la galerie : l'un des principaux employés de l'hôtel, nu-tête, et un jeune homme venu du dehors, puisqu'il portait un chapeau. Il le retira même dès qu'il avisa Irène et Sophie-Daphné. Le lieu était banal, et l'usage ne veut point que l'on salue en tel lieu les femmes à qui l'on n'a pas eu l'honneur d'être présenté ; mais la princesse, qui se piquait de raffinement en matière d'éducation, remarqua que ce jeune homme en avait une excellente. Elle le remarqua, selon sa coutume, fort haut, croyant le faire tout bas.

— Tiens ! — dit-elle. — Voilà un garçon bien élevé.

— Par hasard, — dit Irène.

— *Rara avis*, — dit le classique M. Gilet.

Ce jeune homme bien élevé était, de surcroît, doué d'une beauté physique vraiment extraordinaire. Les gens même qui ont des yeux pour ne point voir n'eussent pas manqué d'y prendre garde ; à plus forte raison la princesse, qui aimait le corps humain. Elle en fit encore la remarque, et encore plus haut : il dut l'entendre.

Il semblait aussi bien bâti qu'Eprouhimov, quoique vêtu de manière que l'on n'en pût juger si aisément ; mais il avait le type romain au lieu du type kalmouk, avec on ne soit quoi d'exotique et, si l'on peut dire, de légèrement créole. Les yeux noirs, splendides, allongés, un peu retroussés vers les tempes, étaient langoureux. Il avait des mouvements trop souples, une élégance irréprochable, et qui semblait douteuse. Pourquoi pressentait-on de loin qu'il dût avoir sur soi de ces parfums qui entêtent, quand de près on était obligé de reconnaître qu'il n'avait aucun parfum?

Irène le trouvait beau et déplaisant : elle évita de répondre à la princesse ; d'autant que l'étranger, qui avait fort bien entendu, remerciait du compliment, par un regard en coulisse, non la mère qui l'avait lancé, mais la fille qui se taisait toujours. Il l'envisageait avec impudence. Il semblait dire :

« Voilà mon affaire », comme il aurait dit si on lui avait montré une chambre à sa convenance.

Il éleva dès lors la voix beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour se faire entendre de l'employé qui le conduisait, afin que ni la princesse ni M. Gilet, ni surtout Irène ne perdissent un mot de son discours ; il reprit du commencement au lieu de poursuivre, et donna d'abord sur lui-même les renseignements les plus circonstanciés, comme dans une exposition de comédie bien faite.

— Ce qui m'a déterminé, — dit-il, — à fermer ma maison et à venir m'installer dans votre hôtel, ce n'est pas tant la difficulté de trouver des domestiques mâles convenables, ni la commodité d'un pareil établissement, ni même la modicité de vos prix : c'est une singulière aventure qui m'est arrivée hier soir. Je rentrais chez moi — oh ! à une heure très raisonnable : onze heures vingt. — Je demeure dans l'une des rues qui coupent l'avenue du Bois. J'ai été, à deux pas de chez moi, arrêté par les agents : ils m'ont emmené au poste, où l'on m'a demandé mes papiers militaires. On me prenait pour un insoumis ! J'ai vingt-cinq ans, je ne parais pas davantage ; mais il me semble qu'on n'a qu'à me regarder pour voir que je ne suis pas Français... Il est vrai que les nuits sont noires, et on juge malaisément d'un type à la faible lueur des réverbères encapuchonnés... Je n'ai eu d'ailleurs qu'à faire connaître mon nom : Démètre Lilienthal. Le commissaire a souri. Il m'a même dit un mot assez drôle. Il m'a dit : « Vous êtes plus qu'un étranger, vous êtes deux étrangers. »

— Quel rapport entre cette nouvelle à la main et l'idée de loger à l'hôtel? — dit Irène à demi voix.

Démètre Lilienthal devina cette remarque, s'il ne l'entendit point distinctement, et il jugea bon de s'expliquer.

— C'est, — dit-il, — une sorte de scrupule que je ne saurais trop définir : il me semble qu'un étranger, qui, pour des raisons personnelles, n'a pu offrir ses services à la France, n'y doit pas avoir en ce moment d'autre domicile que l'auberge.

Il regardait toujours Irène fixement ; elle en était outrée. Il s'écria tout d'un coup :

— Douze francs par jour !... Malheureusement, les chambres que vous m'avez fait voir là-haut ne me conviennent pas.

Et puis, vous l'avouerai-je? depuis un accident qui n'a eu aucune suite, mais qui aurait pu, qui aurait dû me coûter la vie, je ne puis me résoudre à user du *lift*.

— Vous voyez bien, ma chère, — dit à Irène la princesse triomphante, — que je ne suis pas la seule !

— Ah ! — soupira Démètre, — si vous aviez quelque chose à l'entresol pour le même prix !...

La princesse, à la lettre, bondit, et devant qu'Irène ou M. Gilet eussent le temps, l'idée d'intervenir, elle s'écria :

— Mais oui ! puisque mon appartement comporte une pièce de trop ! Séparez une chambre, que vous louerez à monsieur, et je loue moi-même à l'instant ce ravissant pied-à-terre !

L'affaire fut bâclée en cinq minutes. Le manager fit à la princesse une réduction de dix francs par jour, et elle crut avoir sauvé sa fortune. Démètre Lilienthal se confondit en remerciements et lança un regard vainqueur à Irène, comme s'il se fût flatté de l'avoir à sa merci parce qu'il allait demeurer avec elle porte à porte.

— Je suis enchantée de cette transaction, — dit la princesse en se retirant. — Nous emménagerons dès demain.

— Tu emménageras toute seule, — dit Irène, — ou en compagnie de monsieur Gilet. Moi, je reste rue Saint-Dominique.

— Vous me laisseriez, — dit la princesse, — demeurer seule avec monsieur Gilet, dans un hôtel !

— Tu as deux chaperons, — répliqua Irène, — ta femme de chambre et ton faune : je reste rue Saint-Dominique.

IV

LE RUBIS DE FRANÇOIS-JOSEPH

Elle ne resta pas rue Saint-Dominique. Sophie-Daphné n'avait pas pris cette menace au sérieux, et Irène elle-même, en la proférant, ne s'était point fait illusion. Mais le déménagement ne s'opéra pas non plus le lendemain, ni de plusieurs jours.

Comme presque toutes les personnes qui voyagent d'un bout de l'année à l'autre et qui passent neuf mois sur douze dans les grands hôtels, la princesse ne savait pas voyager, et chaque hôtel nouveau était pour elle d'abord, ou même d'avance, un épouvantail. Ensuite, elle s'acclimatait ; elle y mettait bien deux ou trois semaines. (Quand elle ne séjournait que quarante-huit heures, elle était obligée de précipiter le mouvement.)

En outre, elle n'avait point le même scrupule que Démètre Lilienthal, mais justement le scrupule contraire : il lui paraissait à peine convenable d'habiter l'hôtel à Paris qui était son principal port d'attache, où elle avait son domicile le plus certain, le plus officiel ; et bien que son parti fût pris, elle était en proie à une cruelle perplexité.

Rien au monde n'est si aisé que de faire la navette entre la rue Saint-Dominique et l'avenue de l'Alma. Cependant, la princesse ne démordait point de cette baroque idée qu'aussitôt qu'elle aurait pris pension au *Titanic*, elle ne pourrait matériellement plus retourner chez elle ou y dépêcher sa femme de chambre, jusqu'au jour où, la paix étant signée, elle y rentrerait définitivement et en triomphe. Elle craignait, en conséquence, d'oublier la moindre chose, comme si un oubli dût être irréparable. Elle faisait et refaisait des listes ; après quoi elle faisait et refaisait des malles, où elle entassait pêle-mêle tous les accessoires hétéroclites dont une femme de sa qualité peut avoir besoin en toute saison, à toute heure de la nuit et du jour, et dans toutes les circonstances de la vie.

— Nous n'irons pas plus au *Titanic*, — disait Irène, — que nous ne sommes allés à Deauville. L'autre fois, c'est la guerre qui nous a empêchés de partir ; cette fois, ce sera la paix.

Irène se moquait d'aller au *Titanic* ou à Deauville ; mais elle ne pouvait souffrir de ne jamais savoir où l'on coucherait le lendemain.

La princesse, après avoir délibéré longuement si elle devait emporter ou non tel ou tel objet de première nécessité, finissait quelquefois par prendre une décision ; mais, dès qu'il s'agissait d'objets superflus, elle balançait indéfiniment. Elle perdit une semaine entière à trier ses photographies, et à choisir parmi ses bibelots ceux qu'elle souhaitait disposer

sur les tables et sur les étagères, pour donner « un cachet intime » à l'entresol « ravissant » mais de la dernière banalité. Elle termina cet inventaire général par celui de ses bijoux, et tint à ce propos un véritable conseil de famille.

Irène et M. Gilet s'entendirent convoquer un beau matin dans sa chambre. En leur présence, elle fit ouvrir ses divers écrins, et les considéra dans un morne silence, avec l'expression du désespoir.

Ce sentiment, au premier abord, semblait incompréhensible. Bien des reines eussent envié ses joyaux, et certaines parures étaient, en effet, royales, notamment celle des émeraudes et celle des saphirs (pour les réceptions de cour de l'après-midi). Tout cela était admirablement présenté. Sophie-Daphné aimait que ses toilettes, ses lingeries fussent en désordre, et que ses bijoux fussent en ordre. Les perles étaient avec les perles, les brillants avec les brillants, ces derniers en des écrins doublés de velours noir, pour obéir à un vœu de Sully Prudhomme, qui leur trouve, sur un velours plus noir, une plus belle eau. Il y avait jusqu'à des pierreries non montées, dans de petites sébilles, ainsi, toutes proportions gardées, que dans le trésor des sultans au vieux sérail, où elles sont dans des seaux.

Cependant la princesse de Samos considérait avec désespoir toutes ces splendeurs et toutes ces richesses ; et enfin elle s'écria, d'un ton à fendre l'âme :

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de tout ça?

— Comment? — dit Irène suffoquée, — ce que tu vas en faire? J'imagine que tu n'as pas la prétention de les vendre? Tu sais, je compte bien en hériter, maman. Le plus tard possible.

— Vous n'avez pas besoin de me rappeler mes devoirs de mère, — repartit avec dignité la princesse. — D'ailleurs, ma chère, supposé que j'eusse l'intention de vous frustrer, une autre voix que celle du sang me le défendrait. Je n'ai pas le droit d'aliéner ces bijoux. Chacun d'eux a une histoire...

— Oh ! maman chérie, tu nous l'as déjà racontée tant de fois !

— Ce n'est pas pour vous la raconter que je vous ai fait appeler l'un et l'autre, mais pour vous demander conseil.

Je vous le répète : qu'est-ce que je vais faire de tout ça? Je ne puis m'exhiber dans cette auberge parée comme une châsse !

— Maman !... Tu es unique !... Tu n'as pas besoin de les porter sur toi : laisse-les dans leurs boîtes.

— Et les boîtes?

— Laisse-les ici.

— Sans nulle surveillance ! Dans un appartement abandonné ! A la merci des cambrioleurs !

— Emporte-les.

— A l'hôtel ! Mais j'ai peur des rats !

— Est-ce que tu n'as pas un coffre au Crédit Lyonnais?

— Et s'ils pillent les banques?

— Oh !...

— Oui, j'ai un coffre ! Il est même vide. Je n'ai plus le sou, ma chère.

— Alors il me vient une idée... Une idée superbe !... Mets-les au clou.

— Irène, vous êtes folle. Voulez-vous que Sophie-Daphné, princesse de Samos, porte elle-même au Mont-de-Piété des bijoux d'une valeur de plusieurs millions, d'une origine historique, et coudoie là de pauvres femmes qui viennent y engager, m'a-t-on dit, la laine de leurs matelas? Ce serait un manque de tact.

— On ne te dit pas d'y aller toi-même : envoie monsieur Gilet.

— Vous voyez d'ici ce pauvre monsieur Gilet présentant à un employé sordide mon collier de chien de l'impératrice Joséphine, ou le sautoir que votre père m'avait acheté à la vente de Léonide Leblanc ! C'est alors que les commis lui riraient au nez ! Ou bien ils le prendraient pour un rat d'hôtel, et j'aurais moi-même peur de lui quand nous demeurerions ensemble au *Titanic*.

M. Gilet, qui n'avait pas encore placé un mot, crut enfin devoir intervenir, et fit, selon sa coutume, entendre la voix de la sagesse. Il exhorta Sophie-Daphné à serrer dans son coffre du Crédit Lyonnais ses joyaux les plus riches ou les plus incommodes, et à ne prendre avec elle qu'un tout petit écrin, « des bijoux pour tout aller ». Il lui assura que, selon toute

vraisemblance, le Crédit Lyonnais ni aucune banque ne seraient pillés.

— Si vous me le jurez, je vous crois, — dit la princesse.

Il fallut que M. Gillet prêtât serment : M. Gilet ne s'y refusa point ; et en effet, elle le crut. Elle était ravie.

— Vous m'avez donné, — dit-elle, — le meilleur conseil. Je n'attendais pas moins de vous. Irène, voyez comme monsieur Gilet est judicieux !

Elle pêcha, en peu d'instants, parmi ce trésor, les cinq ou six rangs de perles, la douzaine de bracelets et les trois douzaines de bagues dont elle croyait avoir l'emploi au *Titanic* ; puis elle sonna Rosa et lui dit :

— Portez tout le reste dans la chambre du bon monsieur Gilet, il ira cet après-midi les serrer dans mon coffre... Dès cette minute, monsieur Gilet, je vous en fais dépositaire.

Elle ajouta d'une voix stoïque, mais qui chevrotait un peu :

— Je ne les verrai plus d'ici au jour de la victoire !

Soudain, son visage ordinairement bonasse, devint farouche. Elle fut Bellone, un peu courte, mais irritée. Elle arracha des mains de Rosa un petit écrin rouge, frappé d'un écu à quatre partitions que drapait un manteau d'hermine et que sommait une couronne fermée ; elle s'écria :

— Ah ! par exemple, en voici un dont je sais que faire !

— Qu'est-ce donc, chère princesse? — demanda M. Gilet.

— C'est le rubis de François-Joseph ! — répondit Sophie-Daphné, avec une expression implacable, et vraiment excessive, de dégoût.

— Qu'en vas-tu faire? — dit Irène.

— Je vais le renvoyer à Sa Majesté Impériale et Royale, — répondit la princesse de Samos, qui, même dans un transport de haine ou de colère, n'oubliait jamais les formules du protocole.

— Sa Majesté Impériale et Royale a présentement d'autres chiens à fouetter, — hasarda le judicieux Gilet.

Irène déclara sans ménagement à sa mère que cette manifestation était ridicule, et que François-Joseph ne se souvenait certainement point de lui avoir offert, à l'occasion de son mariage avec le prince de Samos, ce rubis. Mais Sophie-Daphné s'obstina.

— Je me fiche, — dit-elle, — que Sa Majesté s'en souvienne ou qu'elle ne s'en souvienne pas. Ce que j'en fais est pour l'acquit de ma conscience et non pour outrager un vieil homme. Tenez ! — ajouta-t-elle, ouvrant l'écrin. — Voyez quelle horreur !

Le rubis n'était pas une horreur. Il était au contraire fort beau et sans doute d'un grand prix. Mais le bracelet lui-même était d'un art viennois.

— Dis donc, maman, — fit Irène, — comment penses-tu t'y prendre pour le renvoyer à François-Joseph? Tu sais que les relations diplomatiques sont rompues?

— C'est juste ! Le pauvre ambassadeur ! Quand je songe que nous dînions encore avec lui le 25 juillet au pavillon d'Armenonville ! Irène, vous souvenez-vous? Il y avait un canard au sang. Je n'en ai pas mangé... Eh bien, je vais tout simplement expédier un colis postal.

Irène et M. Gilet soulevèrent en vain quelques objections de bon sens : la princesse était férue de son idée. Elle ne fit pas elle-même le colis postal, mais le fit faire sous ses yeux. Après quoi, elle écrivit de sa main la suscription :

A Sa Majesté l'Empereur d'Autriche,
Roi apostolique de Hongrie,
à Schœnbrunn.

— Il doit y être encore... Rosa, ma chère, allez mettre cela bien vite à la poste... dans un grand bureau : boulevard Saint-Germain ou rue des Saints-Pères. Vous me rapporterez le reçu.

Rosa ne rapporta point le reçu, mais le colis postal, qu'on avait refusé, naturellement. Elle avait failli même être arrêtée.

— Bon ! — dit la princesse. — Mettez donc cet affreux bijou avec ceux que j'emporte au *Titanic*. Plus souvent que je laisserais traîner dans mon coffre du Crédit Lyonnais un rubis que je tiens de François-Joseph ! Je pourrais être compromise si l'on faisait une perquisition.

Au même instant, elle jeta un petit cri singulier. Elle venait d'aviser un autre écrin, celui-ci tout de velours blanc, auquel d'abord elle n'avait pas pris garde.

— Irène ! — dit-elle. — Mais voici le petit collier de perles que vous portiez quand vous étiez enfant ! Il est charmant. Il est *mignonnet*. Qu'est-ce que je pourrais bien en faire? Parbleu ! je vais le donner à Éprouhimov. Pensez, le pauvre cher garçon n'a pas encore de rang de perles !

— C'est un scandale, — dit Irène avec le plus grand sérieux.

La princesse appela, à tue-tête et à maintes reprises :

— Eprouhimov !

Il vint, sans se presser.

Contre toute attente, il n'était vêtu ni en Narcisse ni en Daphnis, ni en faune : il était en veston, et la tenue bourgeoise convient peu à son genre de beauté. Sophie-Daphné, qui faisait déjà la bouche en cœur, pinça les lèvres et fronça le sourcil. Elle sentit vivement le ridicule de passer un collier de perles au cou d'un jeune homme en complet veston. Elle ferma l'écrin blanc, le jeta sur la table, et se mit à parler russe avec une surprenante volubilité. Irène et M. Gilet, qui ne savaient pas un mot de cette langue, devinèrent, rien qu'à son accent, qu'elle injuriait le faune déchu.

— Bûche ! — lui disait-elle en effet. — Tu ne sais pas ce que tu viens de rater par ta bêtise !

— Pourquoi la princesse m'a-t-elle appelé? — dit Éprouhimov également en russe, et toujours sans s'émouvoir.

— C'est pour te dire de te tenir prêt, — répondit Sophie-Daphné en français (car il l'entendait fort bien). — Nous partons tout à l'heure.

— Quoi? — dit Irène stupéfaite. — Nous partons? Où allons-nous?

— Mais à l'hôtel, ma chère ! Voilà donc deux semaines que je paie cet appartement deux cent quarante francs par jour, pour n'en pas profiter. Moi, je sais calculer : cela fait trois mille trois cent soixante francs que nous avons jetés par la fenêtre. J'arrête les frais. Nous nous installerons au *Titanic* avant ce soir et nous y dînerons. Inutile de discuter : je n'ai pas commandé de dîner ici. La marmite est renversée, ma chère. Nous partons dans trente-cinq minutes. Laissez-moi, je vous prie : je n'ai que le temps de mettre mon chapeau.

V

LE THÉATRE DES OPÉRATIONS

L'embarquement et le trajet (de la rue Saint-Dominique à l'avenue de l'Alma) donnèrent lieu à tous les incidents ridicules qu'Irène avait pressentis et redoutés. Ses espérances même furent passées. La princesse entendait que toute la compagnie arrivât au *Titanic* simultanément. Elle avait loué deux omnibus de gare du plus grand modèle, l'un pour les bagages et la femme de chambre, l'autre pour elle-même, sa fille, le surveillant des vignobles et le faune. Elle avait fixé une heure de mise en route, et ne souffrit pas un retard de plus de cinq minutes. Elle bousculait son monde comme s'il se fût agi de prendre le train, qui n'attend pas. D'ailleurs, à peine assise parmi le tas de ses coussins et de ses châles, elle cria au cocher :

— Ne partez pas ! Sophie-Daphné vous défend de partir, au nom du Tout-Puissant !

Et elle sauta légèrement à bas de la voiture, grimpa l'escalier quatre à quatre pour aller vérifier de ses yeux si toutes les lumières étaient éteintes, les trois compteurs d'électricité, de gaz et d'eau dûment fermés. Elle ne reparut qu'une seconde et monta encore, parce qu'elle n'était pas sûre de n'avoir pas laissé une porte entre-bâillée. Enfin elle reprit place parmi ses châles et ses coussins, fit baisser les vitres parce qu'elle étouffait, les fit relever parce qu'elle craignait les courants d'air, et donna l'ordre du départ en invoquant de nouveau le Tout-Puissant. Au moment que le lourd véhicule s'ébranlait, elle fit le signe de croix qu'elle ne manquait jamais de faire dans les circonstances climatériques, en particulier chaque matin quand elle enjambait sa baignoire.

Elle avait un air d'égarement. Elle ressemblait prodigieusement à ce crayon que prit David de la reine de France sur la charrette. Mais Irène connaissait trop bien sa mère pour se tromper à cette apparence : la princesse était au contraire de

sang-froid, en possession de tous ses moyens, et même d'une espèce de génie qui ne se révélait chez elle qu'aux heures de déplacement, à l'hôtel ou en sleeping-car. Elle se transfigurait alors, à peu près de même qu'un militaire soudain tiré de la morne paix des casernes, soit pour faire campagne, soit tout au moins pour faire les grandes manœuvres. Irène comprenait à merveille cette bizarre affection, à quoi elle-même était sujette, par nature et par entraînement. Aussi ne pouvait-elle souffrir ce qu'elle appelait la physionomie de voyage de Sophie-Daphné ; car il est ordinaire aux filles et aux fils de détester particulièrement chez les auteurs de leurs jours les caractères qu'ils ont avec eux en commun.

Aussitôt que la princesse de Samos arrivait dans un nouveau *palace*, oubliant toutes ses manies du temps de paix, elle ne prêtait nulle attention au cantonnement, c'est-à-dire à sa chambre et à son salon *private*, elle courait d'abord reconnaître le champ de bataille, c'est-à-dire le *dining-room* ou *Speisesaal*. Elle n'avait point de raison de procéder autrement ici qu'à Méran, à Budapest ou au Caire, sous prétexte que le *Titanic* est un hôtel parisien, vu que « être à l'hôtel », c'est essentiellement être à l'hôtel, et ce n'est être précisément ni à Paris, ni au Caire, ni à Méran, ni à Budapest.

Comme elle a, en même temps qu'une incroyable faculté de désordre, une incroyable faculté d'organisation, il se trouva qu'elle avait tout prévu, et put s'en remettre entièrement à Rosa, sa femme de chambre, ou son ordonnance. Une demi-heure à peine après avoir pris pied dans son appartement, elle était en tenue, robe noire, fort simple, ouverte, mais sans indécence, un seul rang de perles, les bagues de perles, et le bracelet de François-Joseph, mais dissimulé sous sa manche. Sept heures et demie sonnaient, heure de dîner selon l'étiquette de guerre : elle appela Irène à très haute voix, d'une chambre à l'autre, et lui reprocha témérairement d'être en retard ; mais Irène était prête, et ce fut, contre toute attente, le ponctuel M. Gilet qui fit perdre à ces dames un quart d'heure.

Non qu'il ne fût prêt aussi. Mais il parut en smoking ! La princesse lui cria que cela était honteux, et qu'il devait savoir qu'on dîne en veston ou en jaquette, quand il y a tant

de braves gens qui se font tuer sur le front. M. Gilet, dont le bon sens est vigoureux, n'aperçut entre ces deux termes aucun rapport d'analogie ou de conséquence. Il n'entreprit point une vaine discussion, et, fort penaud de l'aventure, s'en fut changer de costume.

Quant à Eprouhimov, Sophie-Daphné avait décrété premièrement qu'il dînerait à sa table ; mais elle venait d'éprouver qu'il était impossible en civil, et ne pouvant le produire en faune ou en berger de Longus, elle avait décrété par un avis contraire qu'on le servirait dans l'appartement, tête à tête avec Rosa. Elle se félicita d'avoir pris ce parti, quand elle le vit habillé autrement, non pas mieux. Elle lui signifia ses volontés en russe, comme elle faisait chaque fois qu'elle avait à lui dire quelque chose de désagréable. Et enfin elle put commander le départ.

Bien qu'il soit difficile à trois personnes de former un cortège, ce fut en cortège cependant que la princesse de Samos, Irène et M. Gilet défilèrent, depuis le seuil de leur vestibule jusqu'à la table qui leur était réservée. Sophie-Daphné avait cette faculté, qui semble un privilège des reines, de traverser une longue galerie, une vaste salle où les seigneurs sans importance font la haie. Elle n'avait point (de même que la plupart des reines et impératrices) l'air fort à son aise, quand elle pratiquait cet exercice de haute école. Elle marquait même une étrange timidité, que trahissaient la déplorable rougeur de son teint, une petite toux sèche, des tics, comme de tapoter sa main gauche de son éventail qu'elle tenait de l'autre main, et la perte du sens de la direction : de sorte qu'elle traversait galeries et salles, non pas en ligne droite, mais en S. Le plus prodigieux était qu'elle les traversât, ne fût point arrêtée au beau milieu de sa course par une crise nerveuse, et que l'*agoraphobie*, c'est-à-dire la peur des espaces vides, fût la seule phobie qui manquât à sa collection.

Irène, qui trouvait ces façons ridicules, les imitait dans le couloir exactement. Elle défilait avec la même assurance et le même embarras, toussait, rougissait, tenait son éventail de la main droite, et en tapotait sa main gauche. Elle retardait de deux ou trois pas sur sa mère ; et comme ni l'une ni l'autre ne suivait l'axe des pièces, elle appuyait à droite quand Sophie-

Daphné appuyait à gauche, à gauche quand Sophie-Daphné appuyait à droite.

Enfin, M. Gilet, qui naturellement venait le dernier des trois, marchait très vite tandis que les princesses marchaient très lentement ; il faisait de tout petits pas pour maintenir les distances, et à chaque pas il semblait trébucher. Il avait l'allure bizarre d'un vieux page, toujours en train de se prendre les pieds dans les traînes de leurs manteaux de cour. Irène et Sophie-Daphné ne portaient ni manteaux de cour ni robes à traîne : elles étaient vêtues à la dernière mode, jusqu'à mi-jambe.

Le cortège, après s'être ainsi déroulé du haut en bas de l'unique étage, puis tout le long des corridors, atteignit enfin la salle à manger. Cette pièce, à coupole, était véritablement immense : vu le petit nombre des *résidents*, on avait cru devoir la couper, dans le sens de la largeur, en deux parties inégales, au moyen de paravents. La partie retranchée était noyée dans l'ombre et le mystère ; et malgré l'illumination du reste, l'aspect de l'ensemble avait on ne sait quoi de sinistre qui faisait froid dans le dos. Irène en reçut une impression fort pénible. Sophie-Daphné n'en reçut aucune impression ; elle se sentait chez elle ; et il est vrai que le premier maître d'hôtel lui désigna son couvert, mais elle y fût allée d'elle-même les yeux fermés.

Dès qu'elle fut assise, elle dispersa tout autour d'elle, sans seulement regarder où elle les posait, les mille petits objets inutiles et indispensables qu'elle traînait toujours après soi. Elle se tenait droite, la tête haute, elle promenait sur l'assistance un regard circulaire, d'ailleurs aveugle ; le regard d'une souveraine qui domine ses peuples assemblés, et leur paraît dire sans ouvrir la bouche : « C'est moi, me voilà, vous devez être bien contents. » Comme le général en chef, dès qu'il est grimpé sur l'éminence d'où il suivra les opérations, saisit ses jumelles, Sophie-Daphné s'arma de son face-à-main. Il en faut toujours revenir à ces comparaisons militaires, qui ne sont point par à peu près, mais rigoureuses : pour madame la princesse de Samos, une salle à manger d'hôtel est un terrain stratégique. Elle y déjeune et elle y dîne, mais en même temps elle y lutte pour l'existence. Elle a des « buts de guerre »,

comme l'Allemagne ; mais, à rebours de l'Allemagne qui n'a pas encore défini les siens après plusieurs mois d'hostilité, Sophie-Daphné a de ses « buts de guerre » une idée parfaitement claire et distincte. Ils dépassent en extravagance tout ce qu'on peut rêver.

Son premier objectif était alors en effet, et toujours, de se créer des relations ; et comme elle en avait de toutes sortes, aux divers étages de la société, les plus flatteuses, les plus scabreuses, les plus amusantes, qu'elle connaissait la terre entière, on se demande d'où lui pouvait venir cet étrange et insatiable appétit. Elle avait en outre l'idée fixe de lever un mari pour sa fille. Irène était mieux que jolie, ou pire, nantie d'une dot considérable, si peu calomniée qu'on peut dire approximativement qu'elle jouissait d'une réputation intacte. Dans ces conditions, une jeune personne se marie quand il lui plaît et à son gré ; mais, tout de même que si le mariage d'Irène eût été une entreprise au-dessus des forces humaines et maternelles, la princesse en était préoccupée. Chaque fois qu'elle voyait un homme, de qui elle ne savait à la lettre rien, sauf qu'il semblait nubile, elle ne manquait point de crier à sa fille :

— Eh ! ma chère, que diriez-vous de celui-ci?

Cette fille peu respectueuse lui répondait par des injures, et entrait dans des colères épouvantables, dont la cause, assez plaisante, était que, sur ce point encore, les secrètes pensées de la fille correspondaient à celles de la mère exactement. Irène ne méconnaissait point ses facilités ni ses avantages, et ne pouvait ignorer qu'elle ne serait jamais en peine de prétendants, au cas qu'elle fût en fantaisie de se marier ; mais elle ne manquait guère de se poser, à la première vue du premier venu, et devant que sa mère elle-même ne la lui posât, cette même question :

« Eh ! que dirais-je de celui-ci? »

En dépit de la préoccupation conjugale, Sophie-Daphné, dont la stratégie était méthodique, ne commençait ordinairement point par passer en revue les hommes nubiles : elle étudiait d'abord tout le reste de la figuration, et, immédiatement après le décor — ou le terrain —, les cadres, c'est-à-dire la domesticité.

Celle du *Titanic* était assez hétéroclite au début de la guerre, ainsi que dans tous les hôtels et cabarets. La mobilisation avait supprimé les serviteurs d'âge moyen. Il ne restait que de très vieux maîtres d'hôtel, quelques-uns même depuis longtemps à la retraite et qui avaient repris du service pour tirer de peine leur ancien patron. Les autres étaient de jeunes garçons, de quinze à dix-sept ans, qui n'auraient pu, avant la guerre, aspirer qu'à des emplois de chasseur, et qu'on affublait de l'habit noir s'ils avaient la taille requise. Ils servaient avec la meilleure volonté du monde et une maladresse inimaginable. Les deux ou trois ancêtres qui les commandaient désespéraient de les styler, mais les menaient tambour battant, avec cette autorité rude de sous-officier ou de contremaître que les supérieurs ne font sentir à leurs inférieurs que dans le subalterne.

Ces jeunes garçons avaient du moins un physique assez flatteur. Sophie-Daphné, qui s'y connaissait, en avisa d'abord un qui avait l'air d'un premier communiant ou d'un enfant de chœur. Elle déclara qu'il était « ravissant », lui fit signe d'approcher et lui demanda son nom.

— Jean, — répondit-il en baissant les yeux avec modestie.

— Eh bien, Jean, — dit-elle, — c'est vous, et désormais vous seul qui vous occuperez de nous.

Son secteur était à l'autre bout de la salle ; mais il fut demander l'agrément de M. Adolphe, sexagénaire faisant fonction de majordome. Les désirs de madame la princesse de Samos étaient des ordres, surtout le soir qu'elle dînait au *Titanic* pour la première fois. M. Adolphe n'hésita pas à désorganiser tout le service, et dans l'instant même affecta Jean à la personne de « Son Altesse ». Jean, pour son début, retira sans accident les assiettes à potage, et après les avoir abandonnées sur la table voisine, qui était libre, se dirigea d'un pas nonchalant vers le guichet, où il attendit, sans impatience, que l'on voulût bien lui passer trois turbotins pochés sauce gènevoise, pommes à l'anglaise.

Pendant l'entr'acte, Sophie-Daphné commença d'étudier le public. Elle aperçut d'abord, à deux pas, Démètre Lilienthal ; et comme une de ses phobies était celle de l'impolitesse, elle lui fit la première une inclination fort gracieuse, elle trahit par

un sourire le plaisir infini qu'elle sentait à retrouver une vieille connaissance dans un milieu où elle ne connaissait encore personne. Irène fut outrée. Démètre était le premier des convives qui lui eût tiré l'œil. Il s'était empressé de la saluer, elle s'était abstenue de lui répondre et avait feint de ne point le remettre. Cette rebuffade l'avait peu touché. L'essentiel était pour lui que les princesses eussent emménagé. Depuis quinze jours il se morfondait à les attendre, et commençait de craindre qu'elles ne lui fissent faux-bond. Il eût lâché la partie, si le manager ne lui eût assuré chaque soir et chaque matin que les appartements de Son Altesse étaient toujours engagés.

Il fut si content de voir la fille et la mère, que la froideur de l'une ne diminua point sa joie, et que les avances de l'autre portèrent au comble ses espoirs d'ailleurs mal définis. Il fut encore plus satisfait d'entendre qu'il était l'objet de leur conversation, dont il ne perdit pas une syllabe, grâce au verbe haut des deux princesses.

— Tu salues ce monsieur? — disait Irène.

— Oui, ma chère, — et pourquoi ne le saluerais-je pas? — Vous avez remarqué vous-même, ainsi que monsieur Gilet, qu'il est fort bien élevé. Moi, je le trouve charmant. Je lui sous-loue une de mes chambres : nous sommes donc en relations d'affaires, et c'est peut-être un mari pour vous. Enfin je salue qui me plaît.

Et pour marquer plus indubitablement que tel était son bon plaisir, elle fit une seconde inclination à l'adresse de Démètre, qui, pour y répondre, se plia en deux jusqu'à toucher sa nappe du front. Irène se tut : c'était le seul moyen de mettre un terme à cette pantomime de marionnettes ; et la princesse en effet, n'étant plus contrariée, oublia Démètre subitement. Elle poursuivit son inspection.

D'un coup d'œil d'aigle, elle discerna les gens qui étaient installés ici pour un long séjour, comme elle-même, d'une demi-douzaine de véritables voyageurs, qui sans doute n'y étaient pas hier et n'y devaient plus être demain. Elle fit abstraction des passagers et ne s'intéressa, comme de raison, qu'aux sédentaires, qui étaient, outre Démètre, trois hommes, chacun triste et seul à sa petite table, et une famille entière

composée du père, de la mère, d'un fils et d'une fille. Cette tribu semblait bourgeoise, mais cossue ; les parents étaient d'âge moyen, et assez ternes; la fille, âgée d'environ dix-huit ans, avait le visage ingrat ; le fils n'accusait guère plus de quinze ans ; Sophie-Daphné reçut le coup de foudre et s'écria :

— Mais voyez donc, Irène, ce petit jeune homme est ravissant !

Elle ne savait point diversifier ses épithètes. Ce petit jeune homme avait une tout autre façon d'être ravissant que le petit domestique à qui elle venait d'attribuer le même qualificatif. Il était grand et mince, coiffé à l'anglaise, « en phoque ». Ses paupières, ainsi que celles de Chérubin, étaient longues et hypocrites, mais il accordait fort adroitement l'expression d'une pudeur farouche et de la timidité au plus apparent contentement de soi. Il avait cette bonne habitude du corps que maintient une culture physique quotidienne, et par où les jeunes garçons d'aujourd'hui se distinguent heureusement de leurs aînés. Il dînait en tenue de sport, mais d'une élégance étudiée et d'une netteté méticuleuse. Il avait le verbe un peu haut ; mais la princesse, qui n'était pas à cet égard sans péché, pouvait-elle lui jeter la pierre? Le père et la mère, qui le gâtaient, lui laissaient le dé de la conversation. Il en abusait, et les dissonances de sa voix étaient d'autant plus sensibles qu'il parlait continuellement. Par un effet ordinaire de la mue, elle alternait entre le baryton et le soprano. En dépit de ce léger inconvénient, le petit jeune homme était sympathique, mais on ne pouvait pas le regarder sans sourire.

L'épithète de « ravissant » donna sur les nerfs à Irène, qui, n'ayant point perdu vingt minutes à épier les domestiques, avait bien avant la princesse remarqué le chérubin. Elle craignit de le prendre en grippe, par esprit de contradiction. Elle avait plutôt sujet de craindre l'autre danger. Il lui plaisait si fort qu'elle se demandait, avec une gaîté mêlée d'effroi :

« Vais-je devenir amoureuse de ce gamin? »

Jamais son propre cœur n'avait eu pour elle de secret ; elle entendait pour ainsi dire pousser ses sentiments, comme on raconte que les sauvages entendent pousser l'herbe, et quand elle faisait son examen de conscience, elle était incapable de mentir par omission.

A ce moment, Jean reparut. Sophie-Daphné lui ordonna de dire sur-le-champ tout ce qu'il savait des trois solitaires et de la famille bourgeoise. Il ne savait rien, se retrancha derrière son supérieur, et répondit à la princesse que seul M. Adolphe pouvait fournir à la princesse les renseignements circonstanciés que la princesse exigeait.

— Appelez-donc monsieur Adolphe, — dit-elle avec impétuosité.

M. Adolphe, qui ne se dérangeait pour personne, se mit en branle au premier signe. Il traversa toute la salle d'une allure lente, si balancée que dès l'autre bout et à chaque pas il semblait faire des révérences de cour. Il tanguait, il plongeait. Il donna toute satisfaction à madame la princesse de Samos. Il lui dit peu de chose des trois solitaires, mais c'est qu'il n'y avait pas grand'chose à en dire, et que la matière était épuisée quand on les avait nommés par leurs noms et désignés par leur cercle. Le premier, baron de Chambly, était membre de l'Épatant; le deuxième, M. Orcemont, était membre de l'Automobile-Club de France, et le troisième, marquis de Sainte-Honorine, appartenait aux *Pommes de terre*. En prononçant *Pommes de terre*, M. Adolphe baissa la voix pieusement.

Quant à la famille bourgeoise, c'était la famille Moreau-Delval, avec un trait d'union.

— *Hyphenated !* — s'écria Sophie-Daphné, qui préférait la particule, mais à qui le trait d'union imposait.

M. Moreau-Delval était directeur d'une banque française en Alsace, et sitôt la guerre déclarée s'était réfugié en France, au mépris de ses intérêts, parce que le fils aîné voulait s'engager dans l'armée française.

— Il est aviateur, — dit M. Adolphe.

— Aviateur ! — s'écria Sophie-Daphné. — Mais, ajouta-t-elle, — le petit est ravissant. Oui, ma chère, vous avez beau dire... ravissant !... Son nom?

— Serge, — dit M. Adolphe en souriant avec une tendresse paternelle.

Puis il fronça le sourcil.

— L'aviateur, — dit-il, — s'appelle Jacques.

L'histoire de cette famille Moreau-Delval parut à Sophie-

Daphné si intéressante qu'elle se félicita encore à haute voix, et même à grands cris, d'avoir pris pension au *Titanic*. Cependant qu'elle s'écriait, elle vit qu'on se levait de table et qu'elle en pouvait faire autant ; car elle avait fini de dîner comme les autres, sans y penser.

Elle observa que les hôtes de passage s'envolaient dans toutes les directions, mais que les pensionnaires se dirigeaient vers un salon voisin. M. Adolphe lui demanda s'il lui plaisait d'y aller. Elle répondit :

— Certainement !

— Tu vas faire salon avec ces gens que tu ne connais ni d'Adam ni d'Ève? — dit Irène.

— Mais oui, ma chère ! Nous sommes destinés à vivre sous le même toit, côte à côte, peut-être pendant des mois : vais-je les humilier en affectant de faire bande à part?

Irène haussa les épaules ; mais elle allait suivre sa mère au salon, où c'était peut-être le jeune Serge Moreau-Delval qui l'attirait ; quand elle vit à la porte Démètre : il semblait la guetter. Elle dit alors :

— On se passera de moi ce soir. J'ai une migraine folle.

Et elle se déroba brusquement pour éviter le contact de cet individu. Elle vit, au même instant, qu'il se penchait jusqu'à terre, ramassait un objet brillant sur le tapis et le tendait à la princesse.

— Madame, — dit-il, — vous perdez...

De véritables cris de paon l'interrompirent et attirèrent toute la compagnie, la famille Moreau-Delval, le baron de Chambly, M. Orcemont, le marquis de Sainte-Honorine.

— Ah ! — criait Sophie-Daphné, — mon rubis ! Le rubis de François-Joseph ! Avais-je donc oublié la chaînette? Mais non ! Elle s'est brisée. Cette camelote viennoise vaut la camelote allemande. Irène, je vous le dis, c'est une punition du ciel et je ne l'ai pas volée. Je ne devais pas porter ce joyau. Dieu sait que je n'y tiens pas, mais je serais désolée de le perdre. Monsieur, comme je vous remercie ! Le bracelet est du plus mauvais goût, mais le rubis est de toute beauté. C'est l'empereur d'Autriche qui a daigné me faire ce présent à l'occasion de mon mariage avec le prince de Samos. Pouvais-je le décli-

ner? Pouvais-je prévoir alors ce qui arrive seulement aujourd'hui? J'ai cependant voulu renvoyer à Sa Majesté apostolique cette horreur maudite : on a refusé le colis à la poste.

Elle faisait tout en parlant de vains efforts pour remettre seule le bracelet. Elle appela :

— Irène !... Aidez-moi donc, je vous prie.

Mais Irène s'était enfuie aux premiers mots de la fâcheuse histoire.

M. Gilet n'avait pas déserté son poste ; mais elle n'y songeait point. Elle tendit le bras en souriant à Démètre, qui rattacha le bracelet, admira le rubis en connaisseur, et baisa, en galant homme, la main de Sophie-Daphné.

— La princesse vient d'avoir une émotion, elle devrait prendre quelque chose, — lui dit à l'oreille avec sollicitude l'onctueux M. Adolphe. — Si la princesse n'a pas l'habitude du café le soir, elle devrait prendre un petit verre de chartreuse : nous en avons d'excellente, d'avant les décrets.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT

VIENNE

Bigarré comme un manteau de Habsbourg,
Le *Prater* s'étoile au bout d'un faubourg.
Richesse et misère y vont, accolées,
Sans dégoût, sans haine, au fil des allées.

On y vient la nuit, on y vient le jour
Y chercher le rire, y cueillir l'amour,
Y causer de riens, d'heures envolées,
En phrases qui sont des valses parlées...

M. H.

J'eus l'occasion de rencontrer des Viennois à Munich, au début de mon séjour en Allemagne. Ils étaient toujours très élégamment mis ; leurs tailles se cambraient dans des jaquettes de coupe idéale ; leurs chapeaux, leurs gants et leurs chaussures étaient irréprochables. Leur langage, un peu chantant, légèrement teinté d'exotisme, avait des sonorités douces. Au contraire des Allemands, taillés à l'emporte-pièce et cuirassés de plate outrecuidance, ils affichaient des manières policées, une familiarité pleine de mesure. Ils étaient surtout très galants avec les dames et leur disaient volontiers : « *I' küss' die Hand, Gnädige* » (Je vous baise les mains, très Gracieuse), même quand elles étaient vieilles ou laides. Leur bonne humeur était inaltérable ; ils raffolaient de distractions : musiques légères, danses, soupers fins, *Wein, Weib und Gesang* (le vin, la femme, les chansons). La morgue et l'esprit de caste leur étaient inconnus. Comme je m'étonnais de cette gaieté communicative, l'un d'eux me confia, en employant une

épithète française dont ses compatriotes ont altéré le sens : « *Wir andere, Wiener, wir sind alle fidel !* » (Nous autres Viennois, nous sommes tous joyeux.)

Ils se sentaient dépaysés et mal à l'aise à Munich. Ils avaient souvent le spleen de leur ville ; quand ils en parlaient, c'était toujours avec une affectueuse émotion, bien différente de la vanité berlinoise. En prônant sa métropole, le Berlinois veut éblouir l'étranger, tel un gamin qui montre un sou neuf. Le Viennois ne s'illusionne pas sur les défauts de la sienne ; il les constate au besoin, mais il l'aime malgré tout, parce que les femmes y sont gracieuses, la cuisine excellente, et qu'il préfère ces choses à l'activité méthodique, au modernisme, au confort. Il aime les vieilles habitudes, les coutumes séculaires, la vie insouciante et légère. Aussi méprise-t-il profondément l'utilitarisme besogneux des *Reichsdeutsche*, des Allemands de l'Empire, leur soif de domination, leur amour du lucre, leur désir d'expansion. Il les considère comme des parents pauvres, ridicules et prodigieusement mal élevés ; ces gens-là ne savent ni bien manger, ni bien parler, ni bien se tenir ; ils ne connaîtront jamais tous les petits riens précieux dont l'existence agréable est faite...

Une fois j'entendis un Allemand balourd rappeler à un Viennois le souvenir mortifiant de Königgrätz[1]. Ce dernier ne s'en formalisa point. Le patriotisme peu chatouilleux des Autrichiens dédaigne la rancune et s'accommode de toutes les défaites. — Il répondit avec aisance : « *Ich war nicht dabei.* » (Je n'y étais pas.) Une autre fois, un Berlinois vantait avec insistance la supériorité de sa capitale, le sens pratique de ses contitoyens : « *Wir wissen's eh' schon in Wien,* — remarqua son interlocuteur narquois, — *alles ist viel besser bei euch.* » (Nous le savons déjà à Vienne ; tout est beaucoup mieux chez vous.)

C'est ainsi que, peu à peu, je me formai une idée assez plaisante de Vienne et des Viennois. J'imaginais une ville pittoresque, où se laissait vivre, au jour le jour, un peuple indolent et voluptueux qui se bouchait les yeux et les oreilles pour ne rien voir, pour ne rien entendre de désagréable...

1. En France, nous disons Sadowa.

***

Entre Rosenheim et Salzbourg, près de la frontière autrichienne, en territoire bavarois, il existe une petite gare solitaire, coiffée de tuiles rouges, où ne s'arrêtent que les convois de marchandises et quelques trains omnibus. Je donnais alors des leçons de français à Munich. Un de mes élèves, un *Bahnadjunkt*, fut nommé sous-chef de gare à cet endroit. Il m'engagea à venir lui tenir compagnie pendant les fêtes de Pâques. Je n'avais guère les moyens ni l'occasion de me déplacer ; j'acceptai donc l'invitation avec joie et je partis rejoindre Steinhuber — ainsi s'appelait le fonctionnaire.

Il demeurait dans un village propre et coquet, situé à deux kilomètres de la station, au milieu d'un plateau boisé. Le clocher de l'église — comme il est d'usage dans la Haute-Bavière — dressait dans le ciel, au-dessus des sapins, sa coupole en forme d'oignon. Le panorama tourmenté des Alpes barrait l'horizon. Un frais ruisseau chantonnait le long de la route qui montait au hameau. Dans ce cadre pittoresque j'entrepris le plus curieux des apprentissages. Quand mon compagnon était de service, je l'aidais à vendre les *Fahrkarten* (billets) ou à enregistrer les bagages ; c'était, la plupart du temps, des veaux, des cochons et des oies, apportés par des paysans obtus que la casquette rouge de Steinhuber emplissait de crainte. Lorsqu'il ne pouvait tirer aucune réponse sensée des indigènes qui avaient à faire à lui, mon amphytrion employait les grands moyens ; il leur donnait des coups de pied dans les tibias et ailleurs ; il les ahurissait, en les accablant d'invectives, en les traitant de *Rindvieh* (bétail, en les menaçant : « *I haue dir eine auf dem Dach, dass du Plattfüss' kriegst.* » (Je te flanque une telle dégelée sur le toit que tu en auras les pieds plats.) Les malheureux ne se rebiffaient pas ; le costume quasi militaire de l'employé leur en imposait trop.

Parfois, Steinhuber était de service la nuit. Il couchait alors sur un lit de sangle, tout près de la table de bois, où cliquetait sans interruption le télégraphe Morse. Lorsqu'un train était annoncé, nous sortions sur le quai désert. La brise des montagnes était froide et le ciel étoilé palpitait doucement sur nos

fronts. Je portais le falot rouge et vert ; je l'agitais selon des rites savants. Nous signalions le passage des express à la station suivante. Les timbres sonnaient, sous leur coupole de bronze. J'appris aussi à manœuvrer les lourdes aiguilles. Il arrivait souvent des convois d'Autriche ; on les reconnaissait à la pauvreté du matériel, à la vétusté de leurs wagons, aux vitres sales, aux banquettes sordides, surtout à leurs perpétuels retards. Des employés autrichiens venaient faire un bout de causette avec nous. Ils fumaient des *Sport*, cigarettes bon marché de leur régie, ou des *Virginia*, longs cigares roulés autour d'une paille, à la fumée âcre, à l'odeur nauséabonde. Leurs têtes s'ornaient de képis rigides, en tronc de cône. Ils n'avaient ni la propreté méticuleuse, ni la raideur militaire de leurs collègues allemands. Leur accent révélait les origines les plus diverses ; ils appartenaient à toutes les provinces hétéroclites dont se compose la monarchie dualiste ; il y avait des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais, des Croates, des Hongrois, des Slovènes, des Moldo-Valaques. Steinhuber, sanglé dans sa tunique aux boutons d'acier, le chef couronné de sa belle casquette rouge, synthétisait en face d'eux l'unité et la discipline de l'empire germanique. Il considérait avec mépris cette tourbe dépenaillée et turbulente, *das k. k. œsterreichische Pack* [1], comme il l'appelait. J'entrevoyais ainsi le caractère factice de cet anachronisme politique qu'on appelle l'Autriche-Hongrie ; je sentais déjà que, de l'autre côté de la frontière, il n'y avait pas de nation vraiment forte ; une dynastie caduque et dégénérée, aidée d'une armée de bureaucrates, gouvernait et pressurait treize races irrédentistes en profitant de leur haine réciproque...

***

Metternich avait coutume de dire : « *In der Wiener Vorstadt fängt Klein-Asien an.* » (La petite Asie commence aux faubourgs de Vienne.) Il traduisait ainsi la sensation qu'on éprouve, à Vienne, d'être aux confins de l'Europe. C'est là que les convulsions de l'histoire ont amené le choc de toutes les civilisations,

1. K. K. veut dire *königlich-kaiserlich* (royal-impérial).

ont mélangé, peu à peu, les peuples les plus divers. Si, d'un côté, Napoléon a conduit l'Occident victorieux au cœur de l'Autriche, de l'autre les Turcs de Soliman ont déployé leurs étendards dans la plaine du Danube. La ville en garde une double empreinte. Actuellement encore, devant les grilles de Schönbrunn, l'aigle de Bonaparte éploie ses ailes nerveuses au sommet d'une stèle, que les Habsbourg ont respectée, et, dans le musée de l'Armée, se trouvent deux tentes merveilleuses, en brocart soutaché d'or et d'argent, que surmonte le croissant.

C'est ainsi que Vienne s'inscrit au centre d'un empire artificiel comme un carré de soie disparate au milieu d'un manteau d'Arlequin. Les routes qu'il faut suivre, pour s'y rendre, renforcent encore cette impression. Quand on sort de Bavière, on longe la vallée du Danube. La race germanique s'y est lentement infiltrée jusqu'à Vienne, entre le fleuve et les Alpes. Elle peuple le Tyrol, la Haute et la Basse-Autriche, la Carinthie, la Styrie, et s'oppose à la montée italienne. Salzbourg, Kufstein, Linz, Amstetten, Krems, Innsbruck, Villach, Klagenfurt, Graz, Marburg sont des villes franchement allemandes. Partout, sur les hauteurs qui dominent la plaine fertile, s'élèvent les couvents et les cloîtres, marquant l'asservissement du paysan aux moines omnipotents. Si l'on arrive de Prusse, ou de Saxe, on pénètre, dès Bodenbach ou dès Oderberg, d'abord en Bohême, puis en Moravie. A Prague et à Brünn prédomine l'élément slave. Vient-on de Russie? On contourne les Carpathes, on traverse la Galicie. Cracovie, la belle ville aux clochers ceints d'une couronne d'or, évoque l'histoire des rois de Pologne. Si l'on continue de suivre le Danube, en sortant de Vienne, on se trouve immédiatement dans la plaine hongroise. Presbourg (Poszoni) marque la dernière limite de la colonisation allemande.

Vienne s'étale au pied du Kahlenberg, haute colline boisée que les bourgeois aiment à gravir le dimanche et d'où l'œil embrasse le panorama de la vallée, le cours sinueux du Danube, les champs historiques de Wagram et d'Aspern. Tout autour de la ville, au sud et à l'ouest, s'étend le Wienerwald, forêt mamelonnée et touffue. C'est là que mûrit le vin léger du terroir : le *Vöslauer*, le *Gumpoldskirchner* que les Viennois préfèrent à la bière et qu'on sert dans des petits carafons

d'un quart de litre ou dans des verres minces, mélangé à de l'eau gazeuse (*ein Viertel gespritzt*).

Toutes les gares de Vienne sont dans un état de délabrement et de saleté remarquable. La plupart des chemins de fer appartiennent à des sociétés privées. A peine descendu de wagon, on est tiraillé en tout sens par les commissionnaires en blouse blanche qui se disputent vos bagages et l'honneur de vous accompagner. Vienne connaît les délices de l'octroi et la pléthore des fonctionnaires. Les gabelous furettent curieusement dans les valises, mais la vue d'une pièce blanche arrête leurs investigations. Le pourboire sévit à l'état endémique. C'est un avant-goût du *bakchich* oriental Avec de l'argent et un peu de diplomatie, on peut tout obtenir.

Les automobiles sont beaucoup plus rares qu'à Berlin. La ville ignore l'asphalte lisse et pratique. En dehors de quelques grandes artères, elle offre un dédale compliqué de ruelles tortueuses aux pavés inégaux. Il y a donc surtout des voitures à traction animale; le « sapin » sordide à un cheval, dénommé pompeusement *Konfortabel*, et le *Wiener Fiaker* (le fiacre viennois).

Ce dernier est une des plus grandes curiosités de Vienne. Il est si célèbre qu'on l'a chanté. Un couplet populaire, fort goûté, que les *Wiener Sänger* servent souvent à leur public, s'appelle le *Fiakerlied*[1]. C'est lui qui prêtait au spectacle de la rue une physionomie particulière. Victoria en été, coupé en hiver, le *Wiener Fiaker* est tiré par un superbe attelage de deux chevaux. Les roues sont entourées de pneumatiques pour éviter tous les cahots. La carrosserie est si légère que l'on peut soulever la voiture vide d'une main. L'intérieur est tapissé de drap clair, voire de soie; les panneaux sont richement vernis. Une couverture de drap gris ou beige est jetée nonchalamment sur les coussins ; elle est ornée dans le coin d'une couronne comtale. O vanité viennoise ! Mais c'est surtout le harnachement des bêtes qui retient l'attention. Il est en cuir fauve. Le mors et les gourmettes étincellent ; la tête du timon brille comme de l'argent. Les coursiers fougueux,

1. Quelques années avant la guerre, le fiacre viennois tendait à disparaître. L'obligation du compteur horo-kilométrique et la concurrence croissante de l'automobile l'avait acculé à la ruine.

qui sortent des haras de Hongrie, frappent le sol de leurs sabots impatients ; leur croupe luisante est quelquefois lustrée en damier. De petites courroies blanche descendent le long du poitrail[1].

Quant au cocher, il est habillé comme un gentleman : pardessus mastic, veston court, chapeau melon et gants anglais. Il est presque toujours le propriétaire de sa voiture (le numéro d'ordre municipal est minuscule, ce qui assure à l'équipage une allure de voiture de maître). Il met tout son orgueil à l'entretenir, à la parer de fleurs fraîches. Il se tient près du marchepied et murmure à l'oreille des passants, d'apparence cossue, les propositions les plus engageantes :

— *Ein Gelegenheitswagerl, bitt'schön? — Schauen Sie den schönen Gummiradler. — Herr Graf, ein Fahrt im Prater*[2]*?*

Son obséquiosité devient tenace.

Malheur à l'étranger, ignorant des coutumes locales, qui cède à l'invitation fallacieuse. Il y a bien un tarif, mais on ne le voit jamais. La bureaucratie policière l'a converti, du reste, en un rébus indéchiffrable. Il faut posséder à fond la topographie de la ville pour pouvoir s'en servir. La taxe change et progresse, d'après un barème très arbitraire, dès l'instant où l'on quitte un quartier pour pénétrer dans un autre. Il est donc indispensable de connaître la délimitation exacte des nombreux *Bezirke* (quartiers) viennois. Encore plus épineuse est la question du pourboire. Le cocher abonde en flatteries pour amorcer la générosité du voyageur. *Euer Gnaden, Herr Graf, Herr Baron* sont les titres courants dont il affuble son client. Il prend un ton familier qui tient à la fois du respect et de l'impertinence ; on ne sait jamais au juste s'il ne se moque pas de vous. Au début, j'eus souvent avec mes automédons des dialogues de ce genre :

— *Was bin ich Ihnen schuldig?* (Qu'est-ce que je vous dois?)

— *Euer Gnaden weiss's eh'schon.* (Votre Grâce le sait bien.)

— *Nein, ich weiss es nicht. Was muss ich zahlen?* (Non, je ne le sais pas. Qu'est-ce que je dois payer?)

1. Ce luxe de la « voiture de place » est coutumier à l'Orient d'Europe. Budapest et surtout Bucarest sont célèbres par la beauté de leurs attelages. Vienne a certainement subi leur influence.

2. Une voiture d'occasion, plaît-il? — Regardez les beaux pneumatiques ! — Monsieur le comte, une promenade au Prater?

— *Was die Taxe halt ausmacht.* (Eh bien, le prix de la taxe.)

— *Herrgott, was macht die Taxe aus?* (Quelle est donc la taxe ?)

— *Wir werden keinen Richter nicht brauchen !* (Nous n'aurons pas besoin d'aller chez le juge.)

Si je mettais alors dans la main du cocher quelques pièces blanches, au juger, j'avais à subir une avalanche de récriminations : « L'avoine est si chère; les beaux harnais (*Pferdegeschirr*) sont si coûteux ; les chevaux exigent des soins si minutieux ; les affaires vont si mal... » Et je devais m'exécuter pour éviter les attroupements.

Je pus ainsi me rendre compte que le Viennois se laisse volontiers berner par ceux qui le servent, autant pour éviter des discussions qui répugnent à sa mollesse que pour affecter une générosité hors de propos, sans souci de dépenser au-dessus de ses moyens. Le désir de « paraître », la prodigalité intempestive forment l'accord fondamental de la symphonie viennoise. Chez eux, les gens se restreignent, se privent au besoin de l'indispensable ; aussitôt qu'ils sont dehors, ils jettent inconsidérément l'argent, ils sont presque reconnaissants à ceux qui les y aident. *Wurzen* est une expression typique de l'argot autrichien; elle marque l'action de vider, par des moyens peu honorables, les poches du public. La moitié de la ville s'efforce à voler l'autre moitié. Tous les procédés sont bons ; mais les exploiteurs spéculent surtout sur l'amour immodéré du plaisir et sur l'orgueil enfantin de leurs victimes bénévoles. Il n'y a pas de flagorneries assez outrées pour endormir la prudence des bourgeois en liesse. Chacun veut mériter l'appellation flatteuse de *Kavalier*. Le *Kavalier* est un héros symbolique qui dépense sans compter, fait des dettes et passe le plus clair de son temps à s'amuser, en distribuant une fortune à ceux qui le servent. On le salue bien bas ; on flatte ses manies, on l'entoure d'un respect exagéré. Il en est fier et se gonfle d'importance. Il marche à la ruine, le cœur léger, tout à l'ivresse de l'heure présente, sans même se rendre compte qu'il achète une considération de mauvais aloi au prix de son avenir. Qu'importent la misère imminente, la chute lamentable, la déchéance ! La vie est courte, la mort est longue.

« *Ich bin doch ein Kavalier !* » Cela lui suffit ; voilà toute la philosophie du Viennois.

A cet égard le *Wiener Fiaker* est une institution symptomatique. Il n'y a pour ainsi dire pas d'équipages privés à Vienne. Les gens riches ont coutume de s'attacher un *Wiener Fiaker* au mois ou à la semaine. Le cocher pénètre peu à peu dans leur intimité et devient le dépositaire de bien des secrets. Il n'est pas rare d'entendre quelque aristocrate ou quelque joyeux viveur, baron d'occasion, tutoyer familièrement son automédon. Cette familiarité envers les inférieurs est de mode à Vienne. Le maître veille à ce que le témoin de sa vie désœuvrée et bruyante ne manque de rien ; il lui fait porter à boire et à manger pendant qu'il sable lui-même le champagne en joyeuse compagnie. Dans ses minutes d'expansion, il l'accable de confidences et de cadeaux. Il va jusqu'à lui emprunter de l'argent, au besoin, à des taux usuraires. Peu à peu le sens moral s'oblitère chez l'homme du monde et chez l'homme du peuple. L'inconscience démoralisatrice de l'un et la servilité méprisante de l'autre cheminent, de concert, le long des rues de Vienne et s'exaspèrent mutuellement.

C'est au Prater, la promenade élégante de la ville, que triomphe le *Wiener Fiaker*.

Au bout de la Leopoldstadt, sur la rive gauche du canal du Danube qui départage la ville, non loin du *Nordwestbahn*, se trouve une place ornée d'une colonne de bronze assez disgracieuse, hérissée de proues de navires, à la mémoire de l'amiral Tegetthof. Là commence la grande allée du Prater. Elle court en droite ligne au milieu des bosquets d'arbres et des pelouses piquées de fleurs jusqu'à un petit pavillon hexagonal, en style baroque, situé à une distance de trois kilomètres environ. Cette avenue est l'orgueil de la ville. Ni les automobiles ni les voitures de charroi n'ont le droit de la parcourir. Chaque dimanche, pendant la saison, les piétons en toilette d'apparat, sillonnent les larges trottoirs et sur la chaussée défile la théorie brillante des *Wiener Fiaker*. Tout individu qui se respecte doit se montrer à ce *Corso*. Dès cinq heures de l'après-midi deux courants ininterrompus roulent le long de l'allée. A gauche — en Autriche on tient toujours sa gauche —

le flot des équipages remonte vers le pavillon, le contourne en courbe savante et redescend à droite, pour recommencer. Les femmes élégantes arborent leurs nouveaux chapeaux et leurs toilettes neuves. Les saluts s'échangent ; les langues potinent. La vanité puérile de la ville s'égrène au soleil printanier. Tout droit sur son siège, l'élégant cocher, ganté de beurre frais, le fouet paré d'un œillet, retient les rênes dans un geste plein de grâce. Les chevaux lancent en avant leurs sabots, la jambe arrondie, comme au cirque. L'écume blanchit leur frein ; leurs croupes fumantes frissonnent. Cette course légère ressemble à un glissement silencieux. Plus vite, plus vite ! Il suffit de toucher du doigt le dos du cocher. Il comprend. Aussitôt il abandonne un peu les guides, claque de la langue et, tandis que ses bêtes rapides allongent le trot, fendent l'air, dépassent les autres voitures, il tend sans se retourner une main cupide, la referme avec volupté sur les billets froissés qu'on y met. C'est l'usage au *Prater*, quand on veut distancer les autres. On paye comptant la griserie de la vitesse...

Autant Berlin est froid, rectiligne, lourdement prétentieux, autant Vienne est accueillant, bigarré, multiforme, harmonieux.

Quand j'allais m'y fixer, pour quelques années, en 1904, dès que j'eus quitté le *Franz-Josephbahn* pour descendre la large *Mariahilferstrasse*, je fus touché par la grâce vieillotte des maisons, l'imprévu des perspectives, l'allure pittoresque des flâneurs, la limpidité de l'atmosphère où se profilaient les tours, les clochers, et les coupoles. J'éprouvai de suite une certaine sympathie pour cette antique métropole qui semble agoniser lentement sous son lourd manteau de pierre et fait beaucoup de bruit pendant le jour pour ne pas s'en apercevoir.

Le centre de la ville s'accote au canal du Danube, le long du *Franz-Josephquai*. Il est entouré par de larges boulevards plantés d'arbres, appelés *Ring* (anneaux), et où s'élèvent les grands monuments de la cité : le *Reichsrath*, la *Hofburg*, l'Opéra, le *Burgtheater*, la *Votivkirche*, etc.

Cette ville intérieure est sillonnée de ruelles et de passages, bordés de maisons vastes et élevées. La *Kärthner-*

strasse est la rue la plus commerçante et la plus animée. Elle aboutit à la cathédrale, la *Stephankirche*, dont on aperçoit le clocher gothique à jour, merveilleux de sveltesse. Là commence le *Graben*, la promenade préférée des citadins où s'alignent les magasins élégants, les cafés et les restaurants. Au milieu, la colonne de la Trinité, érigée en 1793 par l'empereur Léopold Ier, rappelle une épidémie fameuse qui ravagea la ville.

Tout autour de l'*innere Stadt* rayonnent les faubourgs ; de l'autre côté du canal du Danube, la *Leopoldstadt*, où se sont fixés la plupart des Juifs ; au delà des *Ring* : *Wieden*, *Margarethen*, *Mariahilf*, *Landstrasse*, *Neubau*, *Josephsstadt*, *Alsergrund*, etc. Quelques-uns de ces quartiers sont quasi déserts ; ils donnent l'impression d'une ville de province endormie ; mais partout on retrouve des maisons du XVIIIe siècle, des pignons ouvragés, des portes sculptées. Une promenade à Vienne n'est jamais banale. Les places ont des noms suggestifs et familiers ; il y a le *Fleischmarkt*, le *Gemüsemarkt*, le *Kohlmarkt*[1]. La ville raconte son histoire aux piétons. Çà et là, les façades des vieux palais accrochent le regard ; leurs parcs ombragés rompent la monotonie des toits. Voici le palais de l'archiduc Albert, celui de l'archiduc Wilhelm ; le palais du prince Schwarzenberg, le palais de l'archiduc Louis-Victor, le palais des Palavicini, avec ses quatre cariatides de Zanner ; le palais Lichtenstein, les palais Harach et Schoenborn, le palais Sina où se trouvent les fresques de Rahl. J'en passe.

La misère et la fortune s'étalent ingénument le long des rues, qui sont encombrées de petits commerces en plein vent : le marchand de saucisses (*Wiener Würstel*) avec sa chaudière traînée par un cheval borgne, le glacier italien qui débite des *graniti*, le marchand de fruits frais enrobés de sucre, le marchand de pommes cuites. Dans les artères populeuses, on rencontre des échoppes malpropres où le peuple vient jouer à la loterie, sous les auspices du gouvernement, qui le gruge en lui promettant la fortune (*K.K. Lotto-einnahme*). A travers la ville sont disséminés les débits de tabac, dénommés pompeusement *K.K. Tabakfabrik*. Ce *K.K.*, qui marque l'enchevê-

1. Marchés à la viande, aux légumes, au charbon.

trement de la vie politique de l'Autriche-Hongrie, se retrouve un peu partout. Chaque institution est à la fois *kaiserlich und königlich*.

La K.K. bureaucratie étend ses tentacules sur toute la ville. On ne s'imagine pas les démarches qu'exige une simple tournée de concerts ou de représentations à Vienne. Il faut obtenir une concession spéciale, courir des bureaux de la préfecture à ceux de la municipalité, déposer les textes à la censure, acheter l'autorisation de faire de la réclame et quand tout est fini, tout est à recommencer. Au dernier moment, le jour même du spectacle, une *K.K. Kommission*, composée d'un architecte, d'un chef pompier, d'un fonctionnaire de la police, d'un médecin, d'un conseiller financier, d'un gradé militaire et de greffiers, se rend sur les lieux, examine les sièges, les loges, la scène, les décors, les robinets, les couloirs, les tentures, les tapis, discute et prend des notes, à grand renfort de gestes oiseux et de mots inutiles pour délivrer enfin — parfois pour refuser — le droit de représentation. Cette expertise sur place coûte très cher ; elle oblige, en outre, les organisateurs à des courbettes intéressées, à des dépenses inconsidérées de champagne et de *Schinkenbrödchen* (sandwichs). En général, tout finit par s'arranger.

La bureaucratie viennoise, désuète, routinière, tracassière et compliquée, exerce une tutelle déprimante sur la vie publique et nourrit l'irresponsabilité de la foule. Elle met des lisières à l'activité sociale. Toutes les initiatives sont étouffées. On s'égare dans le dédale des couloirs et des paragraphes. L'énergie la mieux trempée renonce vite à poursuivre son but.

En 1905, un écrivain célèbre voulut représenter une pièce interdite par la censure. Pour arriver à ses fins, il réunit ses amis dans sa propre demeure. Le caractère strictement privé de cette manifestation littéraire lui parut une garantie suffisante vis-à-vis de la loi. Il avait compté sans la police viennoise. Des agents envahirent son domicile et renvoyèrent ses invités, en s'appuyant sur une ordonnance vieille de cent cinquante ans, qui n'avait jamais été rapportée. A cette époque l'empereur d'Autriche venait de fonder un théâtre impérial ; il avait à lutter contre la mauvaise volonté de la haute aristocratie qui se refusait à fréquenter son *Hoftheater*. Les princes

et les grands dignitaires engageaient des troupes italiennes et donnaient dans leurs palais des représentations particulières. Il fallait briser cette concurrence. L'empereur décréta que nul citoyen n'avait le droit de cultiver le théâtre chez soi.

Quelquefois le fonctionnaire impérial et royal est accessible à des influences occultes. En usant d'habileté on peut gagner sa bienveillance. Il aide alors ses protégés à tourner les règlements et démolit lui-même les obstacles qu'il accumule pour d'autres.

Je dirigeais, en 1905, un théâtre à Vienne, où je voulais monter une comédie de l'écrivain autochtone Hermann Bahr, intitulée *Unter sich* (*Entre soi*). Trois monarques s'entretenaient avec une franchise familière et cynique des mille ennuis inhérents à leur métier, en sirotant des *lemon squash* sur la terrasse d'un grand hôtel de Monte-Carlo. Ils voyageaient incognito et portaient des noms de fantaisie, mais le masque des acteurs laissait facilement reconnaître Franz Joseph, Guillaume II et Édouard VII. La bonhomie ironique de ce dernier, la faconde prétentieuse du second, l'hypocrite fourberie du premier ne laissaient subsister aucun doute sur l'identité des interlocuteurs. Cette œuvre spirituelle et mordante risquait fort d'être étouffée. Je me rendis à la préfecture. Le hasard voulut que le chef de la censure, qui me connaissait, me reçut à bras ouverts. On causa de Paris avec sympathie, de Berlin avec mépris. La pièce où il se tenait fut vite transformée en salon de goûter. Les huissiers réquisitionnés coururent chercher de la bière, du vin, des cigares et du jambon. J'exposai le but de ma visite et je donnai mon manuscrit au censeur contre promesse d'indulgence et de libéralisme.

Quand je revins quatre jours plus tard, le haut fonctionnaire fut aussi hospitalier que la première fois. Il me dit, en me remettant la pièce de Bahr :

— J'autorise la représentation sans coupures. Vous le voyez, nous ne sommes pas si terribles à Vienne. Je me suis beaucoup intéressé à cette comédie ; elle est très habilement faite. Oh ! j'ai bien compris, je ne suis pas un imbécile. J'ai tout de suite reconnu notre empereur. Je vous le dis à titre officieux ; toutefois, comme fonctionnaire, je ne suis pas forcé de le reconnaître ; c'est le principal. Et puis — dois-je vous

l'avouer — *der Alte kommt dabei besser weg als der Berliner* (le vieux s'en tire à meilleur compte que celui de Berlin).

Cette constatation réjouissait si fort son cœur de Viennois qu'il en oubliait ses susceptibilités professionnelles. L'intime satisfaction que procure la vue du dommage causé au voisin est une vertu bien allemande ; elle s'exprime par un mot lapidaire : *Schadenfreude*.

Au fait, Vienne est-elle une ville allemande? La réponse est difficile, car tout ce qui touche à l'Autriche-Hongrie s'embrouille à plaisir.

Plusieurs milliers de Slaves vivent à Vienne ; un nombre considérable de Juifs, immigrés de Russie, d'Allemagne, de Galicie, s'y sont fixés. On trouve aussi des Moldo-Valaques, des habitants de race latine, des Orientaux. Les musiciens des établissements de nuit sont des Hongrois. La plupart des petits tailleurs sont Tchèques. Les cuisinières viennent de Bohême ou de Moravie ainsi que des joueurs de clarinette et de hautbois. Chacune des nations de l'empire fournit son contingent à la capitale. Le matin à dix heures, les Bosniaques, coiffés du fez, vont prendre la garde à la *Hofburg* et protéger le souverain cacochyme contre les rancunes possibles de ses sujets. Du reste, Vienne est rempli de troupes étrangères. La politique retorse du gouvernement aime ces précautions machiavéliques. En cas de troubles, il n'y a pas à craindre que le soldat fasse cause commune avec la population.

Le spectacle de l'armée est un enseignement pour l'observateur. Toutes les races s'y coudoient. Les officiers sont obligés de connaître au moins sept ou huit dialectes pour réussir à être obéis et compris. Pendant longtemps, dans cet empire en déliquescence, ce furent eux qui représentaient la seule manifestation tangible de l'idée abstraite « Autriche ». Ils formaient un État au milieu des États, une sorte de franc-maçonnerie, ayant ses représentants un peu partout. Disséminés sur le territoire, ils constituaient la charpente de l'empire. Ils se tutoyaient tous, dans une insouciante camaraderie de soudards ou de légionnaires. Mais, avant la guerre, le corps des officiers avait été livré, lui aussi, à la décomposition générale. L'interdiction aux recrues slaves de répondre à l'appel dans

leur langue maternelle faillit déchaîner la révolution. Les officiers commencèrent à se grouper par nation, en dehors du service. Ils reprirent ainsi l'usage de leur dialecte national et la conscience de leur servitude.

A Vienne, l'allemand est la langue officielle et ce sont les Autrichiens qui tiennent le haut du pavé. Incapables de diriger à eux seuls les destinées de l'empire, ils se sont partagé, avec la Hongrie, l'exploitation des peuples opprimés. Ce n'est pas à dire que les deux nations souveraines vivent en parfaite harmonie. Au contraire, elles se méfient l'une de l'autre. Les compétitions violentes entre Vienne et Budapest sont perpétuelles. Aucune troupe viennoise n'ose donner des représentations dans la capitale de la Hongrie, crainte de scandales. Les vexations réciproques s'accumulent. Toutefois, quand il s'agit de pressurer les Croates, les Dalmates, les Italiens, les Slovènes, les Tchèques, les Transylvaniens, les deux gouvernements hybrides s'entendent comme larrons en foire. C'est ainsi que l'Autrichien paresseux et veule se fait grassement nourrir par le paysan slave asservi.

La prédominance du caractère allemand dans la physionomie de Vienne est due surtout à la présence de l'empereur. Un rayon de splendeur de l'ancienne couronne des Césars hispano-germano-romains reste attaché au trône chancelant de Franz Joseph. Si l'on considère, en outre, le mépris persistant de l'Allemand d'Autriche pour l'Allemand de la Confédération germanique, on peut admettre la possibilité d'un certain patriotisme dynastique à Vienne. En dépit de Königgrätz, les Autrichiens sont fiers de posséder, depuis si longtemps, un empereur authentique, petit-fils d'une lignée d'empereurs, tandis que « ceux de là-bas », parvenus d'hier, n'ont eu longtemps que des grands ducs, des roitelets et de pauvres petites capitales où l'herbe folle poussait entre les pavés. Il est un refrain populaire qui marque bien cet état d'esprit :

S'giebt nur a Kaiserstadt,
S'giebt nur a Wien.
S'giebt nur a Räubernest
Und das is Berlin [1].

1. Il n'y a qu'une ville impériale : Vienne. — Il n'y a qu'un repaire de brigands : Berlin.

Mais en dehors du loyalisme convaincu des têtes carrées tyroliennes et malgré l'énumération pompeuse des différents titres qui suivent le nom de Franz Joseph [1], les Autrichiens éprouvent peu d'attachement pour leur empereur. Ils l'appellent couramment *der alte Prohaska*. Lorsqu'il prend part à la procession solennelle de la Fête-Dieu, à la tête des autorités, ou quand il traverse la ville en victoria pour se rendre à Schoenbrunn, c'est à peine si les piétons se découvrent sur son passage. La foule ne se dépense guère en manifestations d'enthousiasme. Cette face ridée, encadrée de favoris blancs, trouée d'orbites creuses, rappelle, à tous, trop d'heures néfastes, trop de mystères sanglants, trop de crimes inexpiés. Elle symbolise la déchéance de l'empire tout entier. Les Viennois sentent bien que leurs jours sont comptés. Ils savent que la mort du monarque entraînera la désagrégation générale, la liquidation forcée. Aussi redoutent-ils le terme fatal. « Pourvu qu'il vive encore quelques années », disent-ils entre eux. Le seul lien qui les rattache encore au moribond couronné, c'est une admiration secrète, une reconnaissance tacite pour la ténacité que cet homme met à vivre, à vivre quand même...

***

Toute l'affection dont le Viennois insouciant et égoïste est susceptible, il la reporte sur sa ville. C'est là qu'il peut le mieux satisfaire sa sensualité, sa soif de plaisirs faciles. Aussi l'aime-t-il comme on a coutume d'aimer ses vices, avec indulgence et sentimentalité, une sentimentalité larmoyante, pleine de trémolos.

1. Nous, par la grâce de Dieu empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomérie et d'Illyrie, roi de Jérusalem, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane et de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole et de Bukovine, grand prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de la Haute Silésie et de la Basse Silésie, duc de Modène, de Parme, de Plaisance et de Guastalla, duc d'Auschwitz, de Zator, de Terchen, de Frioul, de Raguse et de Zara, comte princier de Hasbourg et du Tyrol, de Uybourg, Goritz et Gradisca, prince de, Trente et de Brixen, margrave de la Haute et de la Basse Lusau et en Istrie, comte de Hohenembs, Feldkirch, Brigance et Sonnenberg, seigneur de Trieste de Cattaro et de la Marche Wende, grand Voïvode de la Voïvodie de Serbie... Ouf !

Le *Volkssänger* (chanteur populaire) est le truchement le plus autorisé de cette sensiblerie viennoise. Jadis, il se tenait de préférence dans les quartiers éloignés, aux confins de la ville, du côté des vignobles. A l'époque du vin nouveau (*Heurigen*), la population accomplissait le pèlerinage des faubourgs ; elle allait boire le jus sucré du pressoir dans les auberges familières où les *Volkssänger* officiaient. Plus tard, ces chanteurs ont gagné le cœur de la ville et la faveur du public les attira dans les établissements de nuit. En général, ils se mettent à trois ou quatre et prennent un nom de guerre collectif : *die Prater Spatzen* (les Pierrots du Prater) ou *die Grinzinger* (les Gars de Grinzing). Quelques-uns d'entre eux sont devenus célèbres et riches, par exemple Brady qui ouvrit dans la Ballgasse, près de la Stefanskirche, la première salle de ce genre. La voix de ces chanteurs qu'aucune éducation n'a disciplinée, est glapissante ; ils crient très fort. Pour mieux marquer le rythme de leur chansons, ils entrechoquent violemment leurs paumes ou font claquer leurs doigts en mesure. Ils sont accompagnés par un orchestre spécial, appelé *Schrammel-Quartett* (du nom de son fondateur). Ce quatuor est composé d'un accordéon chromatique, d'une guitare à basses, d'un violon et d'une *Bratsche* (violon de haute-contre). Tout en hurlant leurs gais refrains et en roucoulant leurs romances, les *Volkssänger* s'égaillent à travers les tables ; ils cherchent à capter l'attention d'un auditeur particulier. Ont-ils découvert quelque client très ému par les libations, ils se penchent à son oreille, donnent à leur organe les inflexions les plus tendres et lui versent au cœur l'ivresse frelatée de leurs mélodies, tandis que là-bas, les quatre accompagnateurs, excités par la perspective d'un gros pourboire, travaillent leurs instruments *con amore*, et multiplient les accords langoureux pour mieux mettre en valeur les gargarismes lyriques de leur compère...

Ces bardes populaires ont un répertoire patriotique spécial où il n'y a aucune menace guerrière, aucun rappel de gloire, aucun héros national ; les Viennois n'ont jamais connu que des défaites ; ils ont horreur, quand ils s'amusent, des sentiments violents ; il leur faut une petite émotion pénétrante et douce comme une pluie fine d'automne.

Wien bleibt Wien — Es giebt nur ein Wean — Das goldenes

Weaner Herzl — I bin ein echtes Weaner Kind [1] — *Das Fiakerlied* sont les titres principaux des couplets où Vienne est idéalisé, adulé à plaisir.

Les *Volkssänger* célèbrent également les délices de la vie nocturne, la gaieté factice des noctambules :

Kinder, wir wollen noch nicht nach Haus
Heut'bleiben wir die ganze Nacht aus.
Heut'will ich 'nen Champus haben,
Sonst hau'ich alles z'sammen, etc., etc. [2]

Le provincialisme autrichien s'exprime en langue joviale :

Wir sind Landsleut', Linzerische Bur [3] !

Ils conçoivent l'amour à la mode viennoise avec des diminutifs mignards et des expressions à l'eau de rose.

Komm in mein Kämmerlein [4] !

Le baiser (Kuss) devient *ein Busserl*. La *Donauweiberl* (petite femme du Danube) *pussiert* (fait la coquette) avec l'homme bardé de fer qui surmonte le Rathaus (*der eiserne Rathausmann*). Ils chantent surtout *das süsse Mädel*, le suave trottin, l'idéal viennois par excellence, la fillette, déjà pubère, qui court les rues, légère et naïve, ses cheveux blonds en torsade, ses grands yeux clairs ouverts curieusement sur les gestes des hommes, la bouche rose provocante.

Cependant la vie nocturne à Vienne, si curieuse et si intense soit-elle, n'est pas apparente, comme à Berlin et à Paris. Pendant la nuit la ville est morne et vide ; il n'y a ni flâneurs, ni désœuvrés le long des rues. Toute l'animation se réfugie au centre de la ville, entre les *Ring* et le canal du Danube, dans des établissements de nuit fort coûteux, que fréquentent exclusivement les gens riches, les artistes et les bohèmes,

1. Vienne demeure Vienne — Il n'y a qu'un Vienne au monde — Le cœur d'or du Viennois — Je suis un véritable enfant de Vienne. En dialecte autrichien *Wien* se dit *Wean*.

2. Mes enfants, nous ne voulons pas encore rentrer — Aujourd'hui nous restons toute la nuit debout — Aujourd'hui je veux du champagne, ou je casse tout.

3. Nous sommes compatriotes, nous sommes des gars de Linz.

4. Viens dans ma chambrette.

c'est-à-dire la minorité tapageuse dont se compose le Tout-Vienne. La plus grande partie de la population regagne ses pénates avant dix heures du soir. Ce délai passé, toutes les portes cochères sont fermées. L'existence du cordon étant chose inconnue, le concierge se lève pour venir ouvrir aux retardataires, contre le paiement d'un *Sperrsechsel*, par personne ; c'est ainsi qu'on désigne la pièce de quatre sous (20 hellers) instituée en taxe indiscutée par un usage séculaire. Grâce à cette coutume le concierge connaît admirablement la vie privée de ses locataires ; il devient ainsi l'auxiliaire tout indiqué de la police. Le seul moyen de s'assurer sa discrétion est de le payer grassement. Riches et pauvres sont à sa merci. Il n'y a pas d'exception à cette règle.

Pendant le jour, l'opulence et le dénuement s'en vont, accolés, à travers la ville. Les loques pittoresques des meurt-de-faim frôlent le vêtement élégant des citadins cossus. L'enchevêtrement des palais fastueux et des masures en ruines accuse cette double physionomie de la ville. Le soir venu, la pauvreté se cache et, dans Vienne endormi, il n'y a plus que le plaisir qui fait rage, derrière les rideaux tirés et les portes closes, aux flonflons sautillants des orchestres tziganes.

Je me rappelle une conférence donnée par un sociologue réputé dans la salle de l'Urania, *Wolzeile*. Lunetté d'or, replet et bien nourri, l'orateur discourait sur la misère de la grande ville (*Das Elend in der Grossstadt*). Il avait illustré sa causerie de projections lumineuses. Le réalisme poignant de ces photographies contrastait étrangement avec la placidité du *Herr Professor*. Je n'oublierai jamais cette vision morbide des faubourgs, les bouges où les hommes, les femmes, les enfants couchaient à trente dans la même pièce sur un amas de chiffons; les canaux souterrains de la ville où des êtres lamentables, vêtus de vieux journaux, se tassaient les uns contre les autres, en claquant des dents. Sur l'écran défilaient toutes les déchéances. La plupart de ces malheureux étaient des Slaves, des paysans lointains, que Vienne avait attirés et qu'il gardait jalousement au fond de repaires monstrueux. Les faces ravagées reflétaient l'angoisse des longues journées sans travail, l'horreur de la faim. Pendant que le conférencier arrondissait ses périodes, j'entendais à travers les murs de

la salle les éclats de voix joyeux des soupeurs et la mélodie sucrée d'une valse lente. Vienne est riche en contrastes de ce genre.

La grande majorité des établissements de nuit portent des noms français : *Moulin rouge, Palais de danse, Trocadéro,* etc. Là, comme à Berlin, Paris sert de modèle et d'initiateur. Ces entreprises poussent, tels des champignons, et s'effondrent avec la même aisance. Le Viennois est versatile. Il s'engoue pour un endroit ; l'or et le public affluent. Les propriétaires font fortune en quelques semaines. Puis l'intérêt est saturé. La clientèle déserte, sans raison apparente, le local pour se précipiter dans un autre. Malheur à l'entrepreneur s'il insiste, si, gâté par son énorme gain, il veut tenir tête à l'adversité. Il se ruine en aussi peu de temps qu'il en a mis à s'enrichir.

Dans ces établissements tout est prévu pour maintenir le public dans une fièvre constante, dans une sorte d'irresponsabilité lucrative. Deux ou trois orchestres se partagent, à tour de rôle, le soin d'abrutir les clients. Quand l'un s'arrête, l'autre commence. La folie ne doit pas chômer. En général, il y a un orchestre viennois (huit ou dix musiciens), un orchestre tzigane et une *Schrammel-quartett* avec *Volkssänger.* Ils déchaînent un bruit d'enfer. La lumière crue des ampoules électriques éclabousse les nappes et les cristaux. Les *Kellner,* obséquieux et rusés, profitent de l'inattention du consommateur pour ajouter subrepticement aux bouteilles qu'il a bues quelques bouteilles vides, tenues en réserve. Au milieu de la salle, une place libre est mise à la disposition des danseurs et des danseuses ; on y suit les ébats des Espagnoles, des girls anglaises, des nègres, des professionnels de tango, de maxixe et de furlana. De temps à autre, le public se met à danser lui-même. La valse est pratiquée de préférence. La grâce nonchalante du Viennois y excelle. Tout le monde s'agite. La sueur perle aux visages. On voit des ducs enlacer des hétaïres, des princesses s'abandonner au bras de maîtres de ballets. Les différences sociales sont abolies. Il n'y a plus ni règle, n mesure. Une familiarité de mauvais aloi réunit à la même table la femme du monde et la prostituée. Les *primosch* (premiers violons tziganes) se postent auprès de ceux qui paraissent les plus généreux et, la face noirâtre, piquée de petite vérole,

penchée en avant, font pleurer leur chanterelle dans les tympans de leurs victimes. Les mains fébriles tendent les billets de banque que le musicien escamote sans arrêter son archet. L'énervement gagne les plus rétifs ; le tintement des cymbalons galvanise la foule. Entre les groupes circulent les *Animierfräulein*, filles aux robes criardes et décolletées, qui secouent l'apathie des hommes seuls, les accablent d'agaceries et les incitent à consommer du champagne de France, sur lequel la direction leur assure un bénéfice. Des marchandes de fleurs et de bonbons épient les couples amoureux, viennent présenter leurs éventaires ; il faut leur acheter coûte que coûte un bouquet, une boîte, subtilisés ensuite par un complice, dans un moment d'inattention.

Quand un étranger de marque, de passage à Vienne, pénètre dans l'établissement, conduit par quelque cornac empressé, l'un des orchestres — tout se sait, tout s'apprend, à Vienne, dans ces milieux-là — attaque l'hymne national du nouveau venu. Le Viennois est cosmopolite. Il trépigne de joie, il acclame l'étranger. Si c'est un homme, il l'invite à boire ; si c'est une femme, il la couvre de fleurs. Il affiche une affection exubérante à l'égard de tous ceux qui retiennent l'attention publique. Les acteurs et les actrices sont ses enfants gâtés ; il est prêt à toutes les folies pour leur prouver son attachement et son admiration. Il ne néglige pas non plus les artistes et les écrivains. Sans doute il ne connaît ni leurs toiles, ni leurs œuvres, il ne connaît que leur célébrité ; mais il veut avoir le droit de les tutoyer et de s'asseoir à leur côté, pendant la nuit.

Cette agitation factice, cette fièvre d'une race qui agonise et qui a perdu tout contact avec la réalité, se prolonge jusqu'au matin. Quand le jour blême grimace aux vitres, le Viennois devient morose ; il laisse tomber son masque d'emprunt. Il ferme son manteau sur son plastron froissé et le *Wiener Fiaker*, ironique, le ramène chez lui, silencieux et moulu, tandis que sur les places claires, les marchandes de légumes, frileusement accroupies sur leurs petites bouillottes, jacassent derrière leur étal en plein vent...

Drahren, c'est le terme dont on désigne là-bas ce genre de vie. Les dames en raffolent. Leurs yeux s'allument chaque soir, lorsqu'elles supplient leurs compagnons, dans leur langue

grasseyante : « *Wir drahren, heute, net wahr?* » (Nous vadrouillons ce soir, n'est-ce pas ?)

Les distractions des humble ont un caractère plus patriarcal.

Pendant les longues soirées d'hiver, les bourgeois se réunissent, par groupes bruyants, aux tables de bois de leurs petits restaurants ; on y boit les vins légers d'Autriche, le *Dalmatiner* plus épais et plus sucré, le *Tokayer* pétillant de Hongrie, le *Tiroler Spezial*, qui mûrit de l'autre côté du Brenner, aux environs de Bozen et de Meran.

Chaque dimanche, les grands parcs de la ville, le Franz-Josefsland, le Prater, le Volksgarten, sur les bords de la Wien, qui coule en partie dans un large tunnel souterrain, Hietzing, Schœnbrunn, aux allées régulières, s'emplissent de promeneurs. Des *Stellwagen*, omnibus rudimentaires à deux chevaux, et le *Stadtbahn*, sorte de chemin de fer de ceinture, augmentent ce jour-là leur tarif pour mieux profiter de l'affluence populaire.

Dès que le printemps commence à sourire, les traiteurs sortent leurs jardins sur les trottoirs ; ce sont des rideaux de lierre en caisse, derrière lesquels s'abritent les consommateurs. A cette époque le *Volksprater*, appelé aussi le *Wurstelprater* et situé près de l'avenue élégante, rouvre ses baraques multicolores. On y trouve des rôtisseries, des carrousels, des boutiques de charcutiers et de pâtissiers, des orchestres en plein vent, des tirs forains, des cirques, des salles de bal public, des cafés-concerts à l'entrée gratuite, où des chanteurs satiriques parodient, à la grande joie des auditeurs, le *böhmische Bauer* (paysan bohémien) débarqué fraîchement dans la grande ville : *Servus, Pszesina !*

Des jardins frustes, encombrés de meubles grossiers, accueillent une clientèle bigarrée, qui déguste la *goulasch* [1] traditionnelle, en buvant la bière de Pilsen, blonde, amère et mousseuse. Le *Brodschani*, ceint d'un tablier bleu, se faufile entre les tables et débite le pain frais viennois, à la croûte dorée, qui fleure bon le gruau. Le *Salamutschi*, vêtu d'une blouse blanche, promène un panier d'osier où voisinent les

1. Ragoût de veau ou de bœuf, à la sauce très épicée.

salami italiens (saucissons), le gorgonzola et le gruyère. Il découpe sa marchandise avec un grand coutelas luisant et la place sur un carré de papier jaune en guise d'assiette.

Aux grands jours de fête, le public gagne la banlieue plus éloignée ; il se répand sur les pentes boisées du Kahlenberg, il remonte le cours du Danube jusqu'à Krems, dans cette partie accidentée de la vallée qui s'appelle la Wachau. Le large fleuve roule ses flots rapides entre des montagnes abruptes. Des petits villages de pierre, aux vieilles maisons mousseuses, s'égrènent le long des rives. Des ruisseaux agrestes dégringolent le long des parois rocheuses ; les truites y foisonnent. Les pommiers en fleurs agitent leurs blancheurs au-dessus des prairies grasses et les auberges familières, aux porches arrondis, s'emplissent de touristes joyeux et affamés. Le *Wiener Backhänderl*, jeune poulet de grain rissolé dans la chapelure, est le plat de résistance de ces agapes champêtres.

En Allemagne, on mange mal. A peine si l'on retrouve, sur les bords du Rhin, certains vestiges de la culture culinaire française. Les Saxons, les Prussiens, les Wurtembourgeois, les Bavarois surtout, s'emplissent l'estomac d'une nourriture indigeste et grossière. L'étranger n'a guère que la ressource des hôtels cosmopolites, où sévit une sorte de cuisine internationale qu'on qualifie de française. A Vienne, au contraire, on mange bien. La bonne cuisine est une vieille tradition locale. Les spécialités viennoises ont déjà fait le tour de l'Europe. Dans les restaurants, on ignore les menus. Le Viennois ne s'accommode pas des repas tout faits. Il aime à choisir lui-même ses mets de prédilection, à recommander au *Kellner* la qualité de la viande, le degré de cuisson, la façon d'accommodement.

Le bœuf bouilli est le plat national par excellence. Il est débité sous dix-sept appellations diverses[1], d'après la situation exacte du morceau réclamé dans l'anatomie de la bête. Chaque Viennois connaît par cœur cette nomenclature savante et les qualités respectives de chaque portion. Admirablement préparée, la viande est savoureuse et fondante. On la sert avec une *warme Garnitur*, série variée de légumes cuits, ou

1. Ces appellations répondent à peu près aux nôtres : tranche, gîte-gîte, gîte à la noix, paleron, macreuse, plate côte, culotte, jarret, etc.

avec une *kalte Garnitur*, salade panachée, composée de céleri, de tomates, de raifort, de betteraves, de concombres, de laitue, etc. Dès onze heures du matin, les restaurants se remplissent. A midi, les meilleurs morceaux sont partis ; il n'y a plus moyen de trouver du *Rindfleisch* convenable. Les petits pains que l'on consomme sont comptés à part au prix de 3 ou 5 hellers suivant l'importance de l'établissement.

Les *Mehlspeisen*, entremets à la farine, au laitage et aux œufs, tiennent une grande place dans les repas. L'*Apfelstrudel mit Butterteig*, pâte feuilletée aux pommes et aux raisins de Corinthe, est une des spécialités les plus réputées.

Les différentes parties de l'empire contribuent à varier la cuisine viennoise : l'Autrichien est éclectique. On mange couramment les *Powidel* (boulettes aux fruits) et la *Kolatsche* (soupe) de Bohême, le *fogosch* du lac Balaton (Plattensee), poisson succulent à la chair blanche, le *Debrecziner Paprika-Speck* (lard au paprica de Hongrie), les *scampi*, crevettes monstres de l'Adriatique, les gros épis de maïs, cuits à la mode de la *pusta* (plaine hongroise). La *goulasch*, si populaire, n'est autre chose que la *gulyaz* magyar. Le Trentin envoie ses plus beaux fruits à Vienne.

La pâtisserie, fine et variée, répond aux exigences d'un peuple oisif et gourmand. Dehmel, le grand confiseur du *Kohlmarkt*, entre le Graben et la Hofburg, ne désemplit pas. Chaque après-midi, à l'heure du five-o'clock, la belle société vient y consommer les *Krapfen* (beignets remplis de confiture), les *Linzer Torte* (gâteaux de Linz aux framboises et aux amendes), les *Sacher Torte* (gâteaux au chocolat confectionnés à l'hôtel Sacher), les *Mohnkuchen* (gâteaux à la graine de pavot), les *gefüllte Hörnchen* (croissants farcis). Les petits fours de *Kugler* (dont la maison mère est à Budapest) se trouvent sur toutes les tables de café, à l'abri de coffrets de cristal qui leur conservent toute leur fraîcheur.

Les grands restaurants, Hopfner dans la Kärthnerstrasse, Hartmann et l'hôtel Impérial, sur le Ring, Sacher, derrière la *Hofoper*, le *Deutsches Haus*, derrière la Stefankirche, n'affectent pas les dehors tapageurs et le faste de mauvais goût des établissements similaires de Berlin. Les salles sont intimes et confortables. On y vient surtout pour bien man-

ger. Sous ce rapport, Vienne ressemble à Paris Cependant les Viennois de vieille souche ne fréquentent ces endroits coûteux que dans les grandes occasions, en sortant du théâtre par exemple, et dans l'intention de se montrer. A l'ordinaire, ils préfèrent les *Schwemme*, institution particulière à Vienne. Chaque grand restaurant possède un local vulgaire à l'ameublement primitif. On n'y emploie ni serviettes, ni nappes, ni vaisselle fine. Les mets sont servis dans de petites assiettes. La cuisine est absolument la même que dans les salles élégantes, mais les prix sont réduits de cinquante pour cent. Un public très mélangé s'y réunit entre onze heures et midi. Riches et pauvres se coudoient familièrement. L'addition d'un repas ne dépasse jamais 2 couronnes. Une soupe coûte 20 hellers, le bœuf bouilli garni, 90 hellers, le *Melhspeise* traditionnel, 25 hellers, le *Achtel* (huitième de litre) de vin rouge ou blanc, 17 à 18 hellers, ce qui suffit amplement pour un déjeuner.

En sortant de table, le Viennois se rend au café. C'est là qu'il passe, du reste, le plus clair de son temps. Les *Kaffeehäuser* de Vienne soulignent merveilleusement le désœuvrement et la paresse de l'Autrichien. On y boit peu de spiritueux, à peine de temps à autre un petit verre de *Slivovitz* (kirsch slave) ou de *Borowidschka* (liqueur polonaise). Le Viennois ignore l'usage de l'apéritif. Il consomme surtout du café. Ce breuvage est d'excellente qualité et il y a au moins dix façons de le varier : le *Wiener melange* servi dans un verre (café, lait et crème), la *Schale mit Haut* (tasse de café noir sur lequel nage la peau du lait), la *Schale braun* (tasse de café, à peine bruni par un nuage de lait), la *Schale mit Obers* (tasse coiffée d'un peu de crème fouettée), le *Eiskaffee* (café glacé), etc., etc.

Les Viennois s'assemblent en groupes familiers à des tables réservées, qu'ils appellent leur *Stammtisch*. Ils ne fréquentent, en général, qu'un établissement, dont ils demeurent les habitués fidèles. Les garçons savent exactement l'heure à laquelle arrive tel ou tel client, le moment où il s'en va ; ils connaissent son nom, ses occupations, sa parenté, sa situation de fortune, ses liaisons, ses préférences, ses haines, jusqu'à la couleur de ses opinions, s'il en a. C'est devant les marbres poissés, sur

le velours usagé des banquettes, ou sur la paille tressée des *Thonetstuhle* (chaises viennoises en bois courbé), que les habitants de la métropole se dépensent en paroles oiseuses. Ils critiquent tout ce qui se fait et tout ce qui ne se fait pas. Ils commentent et grossissent les scandales et les potins quotidiens ; ils forgent des plans chimériques, qui meurent, à peine nés, dans l'atmosphère surchauffée de l'établissement. Parfois, ils ont soif d'action ; ils déplorent la veulerie légendaire de leurs concitoyens; ils ébranlent, d'un coup de poing, la table, et déclarent : *Es muss was g'schehen* (quelque chose doit arriver), *aber es geschieht gar nichts* (mais rien n'arrive) ; le *piccolo* se contente d'apporter quelques verres d'eau, de cette eau délicieuse et fraîche, qui arrive tout droit des Alpes, captée à Payerbach au pied du Semmering, et dont Vienne est justement fier.

La matinée passe ainsi, l'après-midi passe ainsi, la moitié de la nuit passe ainsi. Le Viennois est toujours assis à sa table familière sous l'œil narquois des *Kellner*, qui renouvellent complaisamment sa provision d'eau fraîche. Il occupe ses loisirs à parler mal des absents. La médisance sévit là-bas à l'état endémique. Entre temps on lit les journaux. Le café viennois se transforme en salon de lecture. Outre les quotidiens locaux qui sont nombreux : *Neue Freie Presse*, *Fremdenblatt*, *Neues Wiener Tagblatt*, *Zeit*, *Arbeiter-Zeitung*, *Wiener Journal*, *Ostdeutsche Rundschau*, *Allgemeine Zeitung*, *Mittagsblatt*, *Deutsche Zeitung*, etc., il y a les périodiques locaux, les journaux régionaux de Prague, Brünn, Graz, Budapest, Lemberg, Cracovie, enfin toute la séquelle des publications étrangères. Je connais des cafés où l'on trouve le *Studio*, la *Revue d'Économie politique*, *l'Art et les Artistes*, jusqu'à des magazines artistiques japonais. C'est une vraie bibliothèque.

Il est patent que les Viennois n'ont rien d'autre à faire.

Le service est assuré par une armée de garçons qui se partagent la besogne, c'est-à-dire s'en remettent toujours au voisin pour exécuter leur travail. C'est une mode générale à Vienne, aussi bien dans les cafés que dans les restaurants. Le *Zahlkellner* se contente d'encaisser la recette, le *Speiseträger* apporte les aliments, le *Getränkekellner* sert les boissons, le *piccolo*, jeune apprenti, aide le client à endosser son

pardessus, essuie les marbres, distribue le sucre, les cuillers et les verres d'eau. Tout ce monde, obséquieux, sollicite l'aumône et force la générosité des consommateurs. On répartit soi-même entre eux la menue monnaie de bronze dont on peut disposer. L'indolence naturelle du Viennois se complaît à ces mœurs de satrape. Le client est pourtant mal servi, en dépit du nombre des domestiques qui l'entourent. Il réclame sans acrimonie ; on lui répond sans hâte. La paresse est générale. Frank Wedekind, avec qui je me trouvais à Vienne, disait d'un ton rageur : « *Warten wir, warten wir !* » (Attendons, attendons !) On n'entend que ce refrain ici. Tous ces gens-là ont une occupation bien définie : du temps à perdre.

La malignité et la souplesse des *Kellner* s'emploient surtout à tromper le public, en l'accablant de prévenances apparentes, toutes en paroles. Un soir, j'étais attablé avec le propriétaire d'un grand établissement de nuit qui nous avait invités chez lui. Tout en sablant le champagne, nous en arrivâmes à causer de la mentalité du *Kellner* viennois. Mon interlocuteur avait une grande expérience. Il me confia :

— Quand un *Kellner* est honnête et fidèle, c'est un imbécile ; mes affaires périclitent. Pour qu'il me soit vraiment utile, il faut qu'il soit canaille. Je l'ai à l'œil, mais j'en profite.

Il appela le chef de son personnel et l'interpella familièrement :

— N'est-ce pas, Franz, on ne me la fait pas à moi?

L'autre s'inclina sans mot dire, en souriant d'un air ironique.

— Ces bougres-là, — continua le restaurateur, — ont l'habileté de vrais prestidigitateurs; ils subtilisent des verres de champagne à la barbe du client, sans que ce dernier s'en aperçoive. Mais ce n'est pas à moi qu'on peut jouer de pareils tours.

Le garçon eut un moment d'hésitation ; sa vanité professionnelle l'emporta :

— *Wollen wir wetten, gnädiger Herr?* (Voulons-nous parier monsieur?) — dit-il d'un ton mielleux.

Un silence pesa. On venait de nous apporter un magnum de Moët. Nous nous mîmes à observer avec une attention soutenue les gestes de Franz qui tournait autour de notre table,

débouchait la bouteille et remplissait nos verres. Quelques minutes s'écoulèrent. Nous n'avions rien remarqué d'anormal. Le garçon s'approcha de son patron, entr'ouvrit sans mot dire son veston. Trois verres pleins jusqu'au bord étaient soigneusement rangés dans la poche de cuir où il avait coutume de mettre sa recette. L'escamotage avait réussi, bien que nous eussions été prévenus.

Le système du moindre effort est une institution nationale. La population est rebelle à toutes les initiatives. Elle déteste les novateurs. Ce qui peut l'arracher à son inertie, à son désir de vivre dans une atmosphère d'insousciance, suivant les rites sacro-saints de la routine, est en butte à ses brocarts.

L'évolution du théâtre, de la vie musicale, du mouvement artistique se heurte au mauvais vouloir du public. Les hommes remuants ont une mauvaise presse à Vienne. Hermann Bahr, qui voulait secouer l'apathie de ses concitoyens et travailler à l'essor intellectuel de la ville, a été vilipendé. Les *Wienerwerkstätte* (ateliers viennois), cénacle de peintres notoires, en aidant à la rénovation de l'art décoratif, provoquèrent l'ironie et la haine de leurs concitoyens. Les peintres Klimt, Kolo Moser, Zeschka, Löffler, Kokoschka, les architectes Hoffmann et Wagner, avaient trouvé dans le milionnaire Wärendorfer un mécène convaincu qui leur donna les moyens de fonder une série d'ateliers où chaque objet était dû à l'étroite collaboration de l'artiste et de l'artisan. Un magasin de vente sur le Graben exposait les résultats de cette méthode. Les damiers blancs et noirs formaient la base décorative de l'art nouveau. Les citadins s'attroupèrent devant la devanture ; d'aucuns voulurent briser les vitres et, comme le Viennois n'est pas sans esprit d'à-propos, il trouva le mot juste pour ridiculiser cette tentative : *Schachbrettkunst* (art d'échiquier).

Les grands théâtres stagnent, sans tenter le moindre effort pour transformer leur technique, leur troupe et leur répertoire, tel le *Burgtheater*, théâtre impérial de comédie, que Schlenther dirigea longtemps. Le public se contente d'acclamer ses favoris, par la seule force de l'habitude, même s'ils sont devenus cacochymes comme le vieux Sonnenthal. Une

main énergique se permet-elle de secouer l'apathie des coulisses ou de la salle, tout le monde crie au sacrilège. Mahler, Weingartner, qui se dévouèrent à la tâche ingrate de réformer la *Hofoper*, furent trahis, méconnus, bafoués. Cette *Hofoper* est une merveille architecturale, un des joyaux de Vienne. L'architecte qui l'a conçue et bâtie se suicida, en raison des critiques injustes et violentes dont il fut victime.

Grâce à cette démoralisation quotidienne, à cet horizon rétréci, la littérature et l'art viennois ne connaissent point les grands coups d'aile. Il y a beaucoup de talents, sans doute, — cette race est douée — mais ils sont mièvres, édulcorés, émasculés, d'une sentimentalité pleine d'afféterie ou d'une perversité décadente qui semble plaquée. Arthur Schnitzler, Raoul Auernheimer, Richard Schaukal, etc., produisent des vers, des romans, des pièces de théâtre superficielles et mondaines, où se reflètent l'absence de vitalité de la société viennoise, son caractère hybride et conventionnel, sa mentalité déprimante. Les écrivains sont spirituels sans profondeur ; ils n'agitent que des pantins. C'est toujours la *Totentanz*, avec beaucoup de fleurs et de parfums tout autour pour masquer l'odeur de charogne, qui, malgré tout, persiste...

Les intellectuels eux-mêmes s'assassinent moralement entre eux. La méchanceté, qui sévit aux tables des cafés, tue dans l'œuf les réputations naissantes et désagrège les entreprises les plus intéressantes. Un ferment de décomposition latente empoisonne tous les organismes, paralyse tous les efforts.

Le *Künstlesbund*, le *Hagenbund*, la *Secession*, les trois groupements officiels de peinture et de sculpture, passent leur temps à se nuire. Ce sont à chaque instant des révélations scandaleuses, où la gabegie, la concussion, la félonie, l'immoralité reviennent en *leitmotiv* symptomatique. La presse est vénale. Tout se paye et s'achète : le succès de l'ami et la ruine de l'adversaire. Le chantage est entré dans les mœurs. Vienne regorge de *Revolverjournalisten*, expression typique dont on affuble les folliculaires qui sèment l'effroi dans le troupeau de leurs victimes pour les rendre plus dociles.

Karl Kraus, écrivain virulent, fonde à Vienne une revue bi-mensuelle intitulée *die Fackel* (la torche). Il la rédige tout seul et, comme il possède de la fortune, il s'arroge le droit d'être

indépendant, incorruptible et sincère. Sa plume, alerte et vive, sabre toutes les vilenies sociales. Il défend le talent opprimé ; il flagelle la bureaucratie, le régime politique, les mœurs de ses concitoyens. Aussitôt la presse — sans distinction de parti — fait autour de lui la conjuration du silence. On espère étouffer sa voix, en l'ignorant. Cependant il a un succès fou. Les exemplaires de la *Fackel* sont attendus fiévreusement du public. Aussitôt qu'elle est mise en vente dans les *K.K. Tabakfabrik*, on se précipite sur le numéro ; on en dévore le contenu. Est-ce par admiration pour l'intransigeance de l'écrivain, pour l'utilité de la besogne qu'il assume, pour l'ardeur qu'il déploie à nettoyer les écuries d'Augias? Non, c'est l'amour de l'esclandre, la joie intime que provoque la révélation des ignominies commises, la satisfaction d'une curiosité malsaine. Karl Kraus, malgré lui, devient ainsi un amuseur public. Il développe, il entretient chez ses compatriotes la *moral insanity* qu'il voudrait détruire.

A côté, l'Allemagne veille. Elle sait profiter de toutes les faiblesses et de toutes les décadences. Elle accueille avec joie ceux que l'ingratitude et la perfide autrichiennes ont chassés de Vienne. Ferrucio Busoni, professeur au Conservatoire, abandonne son poste, écœuré, et trouve à Berlin des dédommagements. Il en est de même pour Weingartner. Le peintre Zeschka, qu'on cherchait à étouffer est appelé par la municipalité de Hambourg à la direction de l'École des arts décoratifs. Ceux qui restent s'épuisent en luttes inutiles ; ils perdent peu à peu toute force créatrice ; ils s'adaptent au milieu ou ils meurent dans la misère et l'indifférence, tel Hugo Wolf, le seul vrai musicien peut-être, à coup sûr le plus grand *Liederkomponist* que la race germanique ait produit depuis cinquante ans. Mais la musique de l'immortel Beethoven n'eût-elle pas besoin de triompher d'abord à l'étranger avant d'être acceptée et comprise des Viennois?

Peu à peu le théâtre s'est cantonné dans le domaine de la *Posse mit Gesang* (farce avec chant) et de l'opérette viennoise. Felix Dörmann, Fritz Grünbaum, d'autres encore, écrivent des livrets stupides à souhait, que Franz Lehar, Oscar Strauss, illustrent d'une musique vulgaire, redondante et creuse. Les

Varietébühne, sorte de music-halls, prennent une importance croissante. C'est le *Ronacher*, l'*Apollotheater*, le *Colosseum*, le *Danzers Orpheum* qui font les meilleures affaires. Les cabarets modern-style pullulent. Les directeurs spéculent sur le goût du public pour le scandale. Les acteurs célèbres, en rupture de contrat, les danseuses, qui ont tourné la tête à des monarques, les grandes dames de l'aristocratie, mêlées à des drames mystérieux et retentissants, s'exhibent sur les planches du café-concert. Leur silhouette s'étale le long des murs, en lithographies gigantesques...

Le Viennois n'est pourtant pas gobe-mouche. Il se rend parfaitement compte de sa vie falote, de sa déchéance, de la grossièreté des « trucs » avec lesquels on exploite ses penchants malsains, mais il se complaît dans cette atmosphère de décomposition ; sa force d'inertie le pousse à tout accepter. Il se contente de se venger par un bon mot de ceux qui l'asservissent, l'exploitent ou veulent l'éduquer.

Je soupais chaque soir au *Deutsches Haus*, dans un salon du premier, avec le peintre Karl Hollitzer. C'était une figure curieuse de Vienne. Fils d'un millionnaire et fort riche lui-même, il menait une existence décousue et bizarre, dormait pendant le jour, courait la nuit les bars et les lieux de plaisir. Il possédait la plus belle collection de vieux costumes militaires que j'aie vue au cours de mes pérégrinations. Son esprit romantique se plaisait à évoquer les grandes époques tourmentées de l'histoire d'Europe. Il idolâtrait Napoléon et rien n'était plus comique que d'entendre cet oisif, plein de talent, du reste, vanter l'énergie et l'esprit aventurier du grand conquérant.

En face de notre table coutumière dînaient régulièrement plusieurs généraux autrichiens, couverts de décorations, en compagnie de vieux militaires retraités. Ils buvaient sec, en s'entretenant surtout des détails de leur métier.

— Tu vois, — me dit un jour mon compagnon, — ce sont des généraux autrichiens. Eh bien ! si j'allais, à pas de loup, vers eux et criais bien fort : « Boum ! Boum ! » ils se sauveraient tous.

Quand Max Klinger exposa son Beethoven à Vienne, les habitants, irrités du modernisme de l'artiste, lui décochèrent

aussitôt une flèche empoisonnée. L'œuvre était en marbre, montée sur un piédestal d'onyx. On se contenta de dire : « *Unten ist es* onyx, *oben ist es* a nix (*auch nichts*) [1]. »

Une nuit, je rentrais tard chez moi en compagnie d'un socialiste ardent. Comme il avait encore soif, il demanda à un cocher attardé au bord d'un trottoir s'il n'y avait pas un café qui fût ouvert dans le voisinage.

— Sans doute, — répliqua l'automédon, — dans l'*Annagasse*, il y a bien un petit café, mais ce n'est rien pour votre Grâce. *Dort verkehren nur gemeine Leute.* (Là ne fréquentent que des gens ordinaires.)

— *Was heisst gemeine Leute?* (que signifie ce terme : gens ordinaires?) — s'écria mon socialiste profondément froissé, — je ne connais pas ces distinctions subtiles. *Für mich giebt's keine gemeine und vornehme Leute. Alle Menschen sind gleich.* (Pour moi il n'y a pas de gens ordinaires et de gens distingués. Tous les hommes sont égaux.)

Le cocher hocha la tête avec philosophie et laissa tomber cette remarque profonde :

— *Gleich sind sie schon. Nur die Ausdünstung ist eine andere.* (Sans doute, ils sont égaux. Il n'y a que l'odeur de la transpiration qui diffère.)

Tel est l'esprit viennois, incisif et désabusé. Il s'emploie à ridiculiser indifféremment l'effort de l'artiste, l'utopie généreuse et l'idée patriotique. C'est une arme traîtresse maniée, par des gens qui n'ont plus rien à perdre ni rien à gagner.

J'ai connu à Vienne un écrivain dont la pysionomie originale illustre de manière frappante la psychologie de la ville. Son souvenir m'obsède. Tout le monde connaît là-bas la silhouette familière de Peter Altenberg. Chaque jour, aux mêmes heures, aux mêmes endroits, on le retrouve avec une ponctualité qui défie les plus grands écarts de température. Les Viennois le montrent aux étrangers un peu comme une des curiosités de leur cité, au même titre que le *Graben* ou la Tour de Saint-Étienne

1. En bas c'est de l'onyx, en haut ce n'est rien non plus. Calembour intraduisible.

Depuis trente ans, P. A. — ainsi le désigne-t-on couramment — promène au milieu des événements de la vie viennoise, et presqu'exclusivement de nuit, son facies nietzschéen son front énorme, creusé d'une ride circonflexe qu'exagère encore une calvitie prononcée, sa forte moustache blonde, son regard clair abrité derrière un lorgnon à grands carreaux cerclés de noir. Il est vêtu d'un costume toujours pareil, très simple, qui tient à la fois du dandy et du touriste.

Il fréquente de préférence les endroits où la danse, le champagne et l'amour réunissent un monde hétéroclite. Il s'y entoure de tous les bohémiens de l'art et de la littérature, des snobs qu'attirent et déroutent ses paradoxes, des femmes enfin qui, comme lui, « gagnent leur vie la nuit » et le traitent en bon camarade auquel on raconte tout. Sa littérature n'est pas moins impulsive que sa conversation ; il écrit un peu partout, au café, dans son lit, toujours sur l'impression immédiate du moment. Sa nature nerveuse le porte aisément à l'extase. Il invective ou il exalte, tour à tour, suivant l'état de son humeur ; ses admirations ne sont pas moins excessives que ses haines.

Bien que son existence s'agite dans les milieux où l'on dépense beaucoup, Peter Altenberg se targue d'être pauvre ; il reçoit quelques kreutzer d'un journal viennois pour ses chroniques et quelques florins de son éditeur pour ses livres. Il se plaint hautement d'être exploité ; il a réussi de la sorte à établir sa « matérielle » sur les apitoiements qu il provoque dans son entourage. Les restaurateurs le nourrissent à des conditions spéciales, parce qu il est une réclame vivante pour leurs maisons et qu'il amène toujours avec lui une troupe nombreuse de courtisans. Une société par actions s'est peu à peu formée qui veille à son entretien. Un comte, un baron, un banquier, un riche confrère, lui allouent des mensualités régulières qu'il accepte avec dignité, comme un tribut naturel. D'autres renouvellent sa provision de cigarettes égyptiennes, le fournissent de linge, de cravates et de cannes. Les femmes le bourrent de friandises. Il ne témoigne aucune reconnaissance à ses adulateurs et les déchiquette en phrases acerbes qui réjouissent les auditeurs. Malheur à celui d'entre eux qui oublie par inadvertance de lui apporter sa dîme coutumière.

Un jour, il s'avisa de solliciter des autorités une concession de colporteur. Il voulait vendre des colliers qu'il fabriquait lui-même. Il enfilait, sur des cordons de soie de couleur, des morceaux de nacre et des baies sèches, venues de l'Inde. Un cachet de plomb aux initiales P. A. attestait l'authenticité de ces étranges parures qu'il baptisait de noms plus bizarres encore : *Der graue Tag* (le jour gris) ; *Spleen* ; *die lachende Sonne* (le soleil riant), etc.

La nuit, il offrait ses colliers aux riches Viennois qui soupaient en compagnie galante. Il leur disait :

— Je suis un pauvre poète ; j'ai le droit de vous vendre ces babioles ; *ich habe einen Schein don der Polizei* (j'ai un permis de la police). Il ne m'impose que deux restrictions ; je ne dois débiter ni sucre ni pétrole.

Comme il était très bien avec ces dames, son commerce prospérait.

En réalité Peter Altenberg s'appelle Engländer ; il est sémite. Il me l'avoua en ajoutant :

— *Ich bin der einzige Jude mit welchem ein Christ auf der Dauer verkehren kann.* (Je suis le seul Juif qu'un chrétien peut fréquenter de manière durable.)

Il avait élu domicile dans un hôtel borgne où logeaient surtout des filles.

— *O heiliger Schlaf,* ô sommeil sacré, — disait-il, — réparateur des forces, apanage précieux de l'enfance, j'ai besoin de toi pendant le jour au contraire des hommes vulgaires. Dans cet asile, mes sœurs de misère se reposent aux mêmes heures que moi.

Un matin, avant de regagner sa chambre, il éprouva le besoin de satisfaire une fringale. Nous pénétrâmes dans un *Delikatessengeschäft* du *Graben,* charcuterie fine où l'on tient commerce de produits exotiques. Le patron nous coupa quelques tranches minces et savoureuses de *Bologneser Salami,* que nous mangeâmes avec des petits pains frais beurrés. P. A. se mit à discourir avec ardeur :

— Chaque mets délicat est un poème qui chante aux palais raffinés la beauté sainte d'un paysage. Ce saucisson vient de Bologne. Il me fait des confidences. Je vois la ville aux arcades ombreuses, telle qu'elle se dressait sous le ciel clair

de la glorieuse Renaissance. Je vois ses palais de marbre aux façades ouvragées ; je vois les larges escaliers de pierre de l'Université, le *rector magnificus* en toge noire, les étudiants à la chevelure rousse, qui boucle sous le béret de velours, je vois la tour penchée...

— Voyons, Peter, — interrompit l'un de nous, — la tour penchée n'est pas à Bologne, elle est à Pise.

P. A. le regarda avec colère, frappa violemment les dalles du bout de sa canne et déclara avec autorité :

— *Ich sehe auch Pisa.* (Je vois Pise aussi.)

Une jalousie chronique le pousse à dénigrer systématiquement les écrivains dont la réputation s'affirme. Le succès d'un auteur lui semble une atteinte à sa renommée personnelle. Ce mal d'envie est fréquent dans la république des lettres ; mais si d'aucuns savent le dissimuler, Peter Altenberg l'étale avec une franchise cynique.

Une fois, il se mit à vociférer des injures hyperboliques à l'adresse de Karl Kraus, le fondateur de la *Fackel*, dont on avait eu l'imprudence de vanter l'esprit en sa présence. Derrière ses lorgnons, ses yeux lançaient des éclairs. Il traita le Juvénal viennois d'hypocrite, de vulgaire *Streber* (arriviste), de *gemeiner Hund* (chien commun).

— C'est un bossu, — dit-il en faisant allusion à l'infirmité du journaliste, — un bossu au physique et au moral. Il remue la fange par sadisme et par esprit de lucre ; il joue la comédie de l'intransigeance avec un revenu personnel de trente-cinq mille couronnes...

Le docteur Friedell, qui se trouvait là, remarqua insidieusement :

— Si Karl Kraus te donnait cent couronnes par mois, Peter, tu ne crierais pas si fort.

P. A. s'arrêta, subitement calmé, puis il ajouta, mélancolique :

— *Er giebt sie mir doch nicht !* (Il ne me les donnera tout de même pas !)

Ce tempérament d'artiste fantasque, illogique, incomplet, doué d'une sensibilité morbide, mâtiné de roublardise et de naïveté, de sentimentalité et de cynisme, reflète, en l'ampli-

fiant, toute l'ambiance viennoise, tel un miroir prismatique. Peter Altenberg est bien le produit d'une société abâtardie, en pleine dégénérescence. Il considère le monde, comme ses concitoyens, à la lueur factice des lampes électriques. Il enferme toute la vie dans l'espace étroit qui va de sa table de restaurant à sa banquette de café. Il confond, avec les autres Autrichiens, le geste et l'action, le paradoxe et la profondeur, l'exaltation et l'enthousiasme, la routine et la tradition. Voilà pourquoi j'unis son souvenir à ma vision de Vienne...

En pensant à lui, j'évoque les rues désertes de la ville, la silhouette morose et lasse des vieux édifices, à l'heure où la misère honteuse se cache au fond de ses bouges, où la richesse oisive et frivole envahit les sous-sols éclaboussés de lumière pour y acheter l'illusion. Les tziganes font grincer leurs violons, les chanteurs populaires hurlent leurs refrains coutumiers. Hommes et femmes se serrent les uns contre les autres. Ils ont si peur de la solitude et du silence, on dirait qu'en faisant le plus de bruit possible, ils cherchent à effaroucher violemment le vilain essaim des soucis. Dehors les églises égrènent le chapelet des heures, en carillons désabusés ; dehors, le temps poursuit sa marche implacable ; les étoiles pâlissent déjà dans le ciel; le jour s'annonce, un jour nouveau qui rapproche de la tombe. Ici, personne ne s'en doute. Tournez, tournez encore; couples enlacés, jouez, jouez toujours, musiciens diaboliques... La valse engourdit comme l'opium...

Et pourtant, je me rappelle Vienne sans déplaisir. La ville distille une ivresse subtile qui gagne l'étranger. L'arrogance prussienne, la lourdeur et la servilité germanique n'y heurtent point de front nos conceptions latines. Si ces gens-là ne savent plus vivre, au sens actif du mot, ils s'entendent, du moins, à végéter de manière agréable. Ils possèdent une esthétique traditionnelle qui flatte les sens. Le milieu où ils s'agitent conserve un caractère historique, une saveur du passé qui remue l'âme de façon insinuante et douce.

J'ai subi souvent la magie d'une journée de printemps sur ce paysage de pierre. Les ruelles montent, descendent, s'entrecroisent dans un fouillis pittoresque. Leur dédale

compliqué pousse à la flânerie, sans autre but que de glaner des visions fugitives et charmantes.

Vers quatre heures, pendant la belle saison, le Graben, irrégulier mais harmonieux, laisse couler le flot ininterrompu des promeneurs sur ses trottoirs étroits, devant les glaces transparentes où s'abritent les hochets de l'élégance. Au milieu de la chaussée, près d'une fontaine hexagonale où l'eau jaillit en cascades argentines, les fiacres légers et coquets alignent leurs roues luisantes. Les cochers, assemblés en rond, tiennent cercle et potinent. Les chevaux fringants secouent leurs gourmettes nickelées. Deux petits kiosques, en plein vent, surélevés par une estrade de bois, accueillent les consommateurs qui dégustent leur café tout en suivant des yeux le va-et-vient de la foule. On aperçoit, dans le ciel, les dentelles gothiques de la Stefanturm. C'est là-haut que Hans, le sonneur de cloches, eut avec le diable un pari mémorable. Faute d'avoir abattu d'un seul coup les neuf quilles (ce qu'on appelle en allemand « faire la *Kranz* (couronne) », comme il s'y était engagé, il se vit arracher la tête des épaules par son rival qui s'en servit en guise de boule pour terminer la partie.

Au coin du Graben et de la Kärthnerstrasse, encastré dans la façade d'une banque, se dresse le *Stock-im-Eisen*, tronc d'arbre séculaire et rabougri, dans lequel les fiancés avaient coutume d'enfoncer un clou, en souvenir des promesses échangées.

Sur les places animées, le long des rues élégantes, la Viennoise, replète et parée, cambre sa taille et trottine avec grâce. Elle met une note soyeuse et légère dans la symphonie bigarrée de cette ville efféminée. La Viennoise n'a rien de germanique ; aucune parenté ne la rattache aux Gretchen ou aux Valkyries d'outre-Rhin. Elle dédaigne et méprise l'exagération outrancière de la Berlinoise. Elle a un goût inné pour le chiffon, pour la fanfreluche ; elle aime les blouses de soie, les lingeries de batiste, les dentelles, les chapelets de bagues, les boucles d'oreilles scintillantes. Au contraire de la Parisienne nerveuse et fine, elle est grasse et ronde. Sous bien des rapports elle se rapproche de sa sœur d'Orient, indolente et sensuelle... Le Viennois l'entoure de prévenance ; il la traite avec une politesse affectée et quelque peu méprisante ; il se plaît à la considérer comme un joujou délicat, auquel il refuse

toute signification sociale. La Viennoise n'a qu'un rôle, celui d'amuser l'homme. S'il la couvre de fleurs, c'est pour mieux l'avilir. Aussi la femme s'est-elle peu à peu modelée sur l'idéal de son maître. Elle est aussi inconsciente qu'une linotte, aussi capricieuse qu'une chèvre. Elle éprouve le besoin perpétuel de s'agiter et de se distraire, *sonst ist das Leben fad*, dit-elle. (Sans cela la vie est fade.) Elle use de son pouvoir apparent pour satisfaire sa curiosité en éveil. La musique, le champagne, les cigarettes et les madrigaux entortillés de ses adorateurs lui sont nécessaires. *Sie sind fesch* est le compliment préféré que les Viennois adressent à une femme. *Fesch* est plus expressif que « chic » ; la grâce extérieure, la vivacité de la conversation, l'absence de pruderie, le laisser-aller des attitudes, la coquetterie de la parure sont contenus dans cette épithète.

Ce sont bien là les compagnes qu'il faut à ce peuple blasé, superficiel et léger qui redoute le dur contact des réalités et ne désire trouver dans l'amour que des poupées dociles, à tête creuse.

Je revois la petite rue provinciale et calme, entre *Neubau* et *Mariahilf*, où s'abrite l'amour vénal. Une longue suite de maisons basses à un étage borde les trottoirs déserts. Les fenêtres à trois pans, et sans rideaux, avancent sur les façades. On dirait des vitrines suspendues aux murs. Les femmes, en camisoles festonnées, s'installent dans cette niche transparente. On n'aperçoit que leurs faces peintes et leurs bustes émergeant d'un nuage de linge blanc. Accoudées sur une planchette de bois qui porte deux chandeliers de métal, à droite et à gauche, elles ressemblent à des idoles obèses. Pour occuper leurs loisirs, elles lisent la *Kronenzeitung*, gazette plébéienne aux feuilletons terrifiants. Elles ont un crayon dans une main — ce n'est point pour noter leurs impressions. — Aussitôt qu'un passant est signalé, elles en frappent leurs vitres afin d'éveiller l'attention du visiteur. L'appel se répète de fenêtre en fenêtre ; il gagne toute la rue, tel le roulement prolongé d'un tambour de cristal et les têtes fardées se collent en souriant aux vitres pour mieux se laisser voir, entre les chandeliers symboliques...

A Vienne, je n'ai jamais éprouvé la sensation de me trouver au milieu d'un empire constitué, d'un organisme national, conscient de ses destinées, capable d'évoluer vers des buts précis. Cette ville est un anachronisme. Elle n'a d'autre signification que d'être la dernière grande agglomération européenne sur la route d'Orient... C'est une principauté pour soi, sans aucun lien profond avec les nations qui l'entourent. Les Viennois ne s'en soucient guère ; ils mesurent leur horizon au cadre étroit de leurs préoccupations immédiates. Ils vivent, tassés les uns contre les autres... pour échapper à la monotomie de leur existence, ils se dévorent entre eux.

La dynastie qu'ils hospitalisent, tout en ayant l'air de les avantager, les a, depuis longtemps, emprisonnés dans un particularisme stérile, qui étouffe leurs velléités d'énergie. Diviser pour régner est encore aujourd'hui la devise des Habsbourg. Pendant qu'ils émiettent la résistance slave, en favorisant les Polonais d'Autriche au détriment des Tchèques et des Ruthènes, ils nourrissent insidieusement l'antagonisme de Vienne et de Budapest, ils fortifient la rancune magyare contre l'influence apparente des éléments autrichiens.

Dans Vienne même, l'empereur et sa clique mettent aux prises les partis d'opposition et divisent le mouvement ouvrier en deux camps ennemis : les Sozialdemokrates et les Christlich-Soziale.

C'est un jésuite intrigant et génial, le père Abel, professeur d'histoire au collège aristocratique de Kalksbourg, qui fonda — non sans des connivences officieuses — le socialisme chrétien pour faire pièce au socialisme révolutionnaire. Il avait commencé par grouper et catéchiser les compagnons boulangers d'un faubourg de Vienne, *Kaisermühlen*. Il orienta la haine de ces plébéiens contre les francs-maçons et les juifs. Son énergie et ses talents d'organisation réussirent à donner de l'ampleur au mouvement contre-révolutionnaire. Il se retira dès qu'il eut assuré l'avenir du nouveau parti, car, en homme avisé, « il ne voulait pas, — disait-il lui-même, — se salir les mains avec cette vilaine chose qui s'appelle la politique militante ». Mais avant de rentrer dans l'ombre du cloître, il mit à la tête de ses adeptes une créature à lui, le prince Aloys de Lichtenstein, aristocrate râpé et ambitieux,

Le docteur Karl Lueger (littéralement : le menteur) lui succéda. Cet avocat perspicace était le fils d'humbles concierges. Sa popularité s'accrut du fait qu'il accusa les tendances *deutsch-national* de son programme politique et déchaîna l'antisémitisme à outrance. Or Vienne est peuplé de Juifs aux noms de fleurs, d'arbres, de villes, de pays ou d'animaux [1]. Leur opiniâtreté et leur intelligence leur ont permis d'envahir les professions libérales, le commerce local, la haute banque, la presse et le théâtre. La couronne prit parti pour eux contre l'intransigeance de Karl Lueger. La populace répondit en nommant son champion bourgmestre de Vienne. Franz Jofef se refusa à ratifier l'élection. Le conflit se prolongea, s'envenima. Des injures et des coups furent échargés dans la rue. Le Reichsrat et le Rathaus se transformèrent en salles de pugilat. Les invectives les plus grossières furent échangées du haut des tribunes ; on assista à des séances de boxe et de bâton et les Viennois se passionnent pour ce spectacle.

La lutte des partis à Vienne est chose purement locale. Elle ressortit comme le reste à la table de café. On fouille dans la vie privée des ministres et des députés ; on étale en public les secrets honteux. On conclut des pactes mystérieux, qu'on dévoile ensuite ; on accepte toutes les compromissions. Qu'importe si l'empire s'en va à vau-l'eau ! *Wien bleibt Wien*, comme dit la chanson ; c'est le principal.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la veille de la guerre, Franz Josef ait pu engager l'avenir de ses peuples et mettre son empire au service de l'Allemagne, sans rencontrer d'opposition. Tout entiers à leurs querelles mesquines, les Viennois avaient d'autres chiens à fouetter que de pénétrer les menées ténébreuses de leur monarque. Ni les dures leçons de la réalité, ni la menace de l'anéantissement final, ne sauraient leur ouvrir les yeux. Ils sont aveugles depuis trop longtemps. Ils continuent à fréquenter leurs cafés, leurs restaurants, leurs lieux

1. Marie-Thérèse en permettant aux Juifs d'acquérir un état civil rechercha par la même occasion les moyens de remplir ses coffres. Elle divisa les noms patronymiques, que ses nouveaux sujets pouvaient choisir, en trois grandes catégories : noms d'animaux, noms de ville ou de pays, noms de plantes et de fleurs. Chacune de ces catégories était taxée d'un impôt spécial. Les bêtes coûtaient moins cher que les fleurs. *Löwe*, *Wolff*, *Ochs* sont donc plus vulgaires que *Rosenberg* ou *Blumenthal*.

de plaisir. Ils boivent du champagne, ils dansent, ils s'entourent de musique et de lumières. Entre temps ils reprochent, avec acrimonie, à leurs compères de Hongrie de mal les ravitailler, de garder pour eux les meilleurs morceaux ; ils pestent contre l'envahisseur allemand qui les tient sous sa férule ; ils l'accablent de lazzis, mais, trop lâches pour se venger de lui, pour secouer le joug, ils se contentent de fêter entre eux chaque défaite du grand état-major de Berlin. Ils illuminent à l'occasion ; j'en ai reçu la nouvelle et, comme je les connais, je suis sûr qu'ils trouvent cela très drôle. Ils ne remarquent pas — les pauvres inconscients — que Samson ébranle déjà les colonnes du temple et que le toit va les écraser dans sa chute au milieu de leur dernier festin...

MARC HENRY

CEUX DU MORBIHAN

LE GRAND PATERN[1]

Une brise plus vive ébranlait les verges craquelées du moulin et la toile donnait des claques sonores aux vérons. Le Breton se précipita hors du moulin. La pluie avait cessé mais les montagnes fumeuses du ciel continuaient de s'effondrer et l'immense vallée, au-dessous de nous, restait presque invisible.

A pleins bras Pigaller avait saisi la queue de son moulin et les talons sur les encoches disposées dans la roche, il tirait de toute sa force. Le toit tourna peu à peu, arrachant la voilure au vent debout. Enfin les ailes recommencèrent à tourner et le meunier, haletant, pauvre vieux Pierrot mélancolique, agenouillé sur le roc humide, murmura :

— M'en veut-il, celui de là-bas ! — et son regard se posait sur le moulin de Trovic pareil dans la brume à une lithographie effacée. — Oui, il m'en veut surtout parce que la queue de mon moulin dépasse la terre de sa paroisse gallote. Est-ce ma faute si le bien du minotier de Cadoudal chevauche les deux communes, la bretonne et la française? Les ailes tournent en Bretagne bretonnante, seulement cette diablesse de queue empiète le sol gallot d'une petite enjambée. L'autre est venu

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1916.

me dire qu'il me la scierait ! Ce serait ma perte. Enfin, nos familles, la sienne et la mienne, habitent à cinq minutes de cette grée deux chaumières séparées par la route et qui se trouvent chacune dans leurs paroisses bretonne et gallote. Nos femmes et nos enfants ne peuvent pas se regarder sans s'insulter.

« — Déguerpissez, sales Bretons !

» Et ma femme de répondre :

« — Gallots, bâtards de Bretagne.

» Mes deux fils ne veulent pas dire un mot de français aux filles de l'autre. Parfois cette guerre va jusqu'à la vaisselle qu'on se lance à travers le chemin avec les gros mots. Je ne suis pas au paradis, voyez-vous, et je regrette d'avoir quitté Grandchamp.

Le vieux moulin craqua de toutes ses vertèbres de chêne et s'arrêta, comme fourbu.

— Le vent remonte à cette heure, — se plaignit doucement Corentin qui dut enlacer à nouveau la queue du moulin, la sortir de son entaille de pierre et la haler.

Retrouvant leur haleine, les verges jetèrent comme un hennissement de satisfaction et repartirent. Au firmament éclairci des goëlands apparurent, mêlés à des corneilles qui oscillaient en désordre comme des papiers brûlés. Il devait y avoir tempête sur l'Océan. Les petits troupeaux de chaumières réapparurent dans la campagne délivrée de son suaire.

Corentin s'était tourné vers l'occident et d'une voix secrète, il me confia après avoir étendu le bras vers la vallée :

— Les jours sont longs sur cette terre. A quatre heures je prends mon travail et je le pousse aussi loin que je puis dans la soirée. Comme je crains de voir le machinerie venir à bas, par vieillesse, je mène mon moulin au pas. Nous ne trottons jamais ; il faut donc ajouter les heures pour faire notre ouvrage. Ah ! c'est dur d'être planté toute une vie comme un pin sur une montagne quand on avait le goût des aventures. Or, je n'ai jamais voyagé et je ne connais du monde que ce morceau de terre, sous nos yeux, de Grandchamp au Colpo, de Locmaria à Locqueltas. Mais il n'est pas défendu de vagabonder par l'esprit. Or, j'ai six enfants égaillés en Chine, à Madagascar, au Maroc, à Saint-Mihiel, à Paris, à Rennes. Et le gabier, le

missionnaire, le zouave, la cuisinière, la couturière et la lingère m'emportent la tête à leur suite. La nuit, quand brillent les phares de Port-Navalo et de Belle-Isle, je me crois sur des navires, aux colonies ou parmi les grandes villes. Et bien souvent je m'imagine que mes enfants, avec leurs yeux du cœur, aperçoivent ce moulin et pensent : « Espérons que le père le fera durer jusqu'à notre retour ! Ne périssons pas nous-mêmes afin de revoir le vieux bonhomme sous ses ailes. »

Corentin tomba dans un abîme de rêverie. Sous leurs paupières ridées et blanches de farine, ses prunelles prirent l'expression un peu hagarde des Bretons en contemplation intérieure.

J'avais serré ses mains sèches et je m'éloignai. D'un pas balancé il m'accompagna jusqu'à l'orée du torrent desséché que j'allais suivre. J'avais descendu une centaine de mètres et les cailloux roulants s'éboulaient sous mes pieds quand je fus rattrapé par Pigaller. Ce grêle meunier avait l'allure d'un fantôme et je crois qu'il serait mort de peur s'il avait pu se rencontrer lui-même, par une nuit de lune, sur une grée déserte. Penché sur mon épaule, il me chuchota avec mystère :

— Vous connaissez « l'Autre », croyez-vous qu'il me veuille beaucoup de mal?

Je ne savais trop quelle réponse lui donner.

— Évitez de le concurrencer dans sa paroisse, Pigaller, et il s'apaisera.

— Pourtant, monsieur, je ne puis pas refuser les commandes. Que me conseillez-vous?

— Tâchez de ne jamais le rencontrer à Gonadio.

Les yeux du meunier se dilatèrent de terreur et, l'index sur ses lèvres ouvertes en O, il susurra, si bas que je le devinais plutôt que je ne l'entendis :

— Me tuerait-il?

J'étais arrivé au bas de la côte ; le vieux Corentin toujours piqué sur une roche, funèbre Pierrot, gardait encore son attitude terrorisée, les yeux et la bouche écarquillés. Au-dessus de lui, son vieux moulin débile ayant perdu son vent, tantôt s'arrêtait et tantôt repartait au gré des risées obliques.

Plus loin, sur sa colline aux ajoncs verdâtres comme les profondes eaux, le moulin de Patern, d'une blancheur éblouis-

sante, semblait s'avancer dans le ciel au-dessus des for ts, toutes voiles dehors, telle une frégate.

***

A midi les vibrations de la douzième sonnerie achevaient de s'éteindre dans la paisible vallée de Trévera lorsqu'un bruit de sabots fracassa le silence des ruelles dallées. En voyant les ouvriers sortir de la forge et des menuiseries, Mathurin Brien qui plantait un prunier à haute tige dans mon jardin sans aucune certitude de le voir « crocher » dans la terre, c'est-à-dire vivre, essuya ses mains violettes de terre schisteuse à sa culotte et, levant avec lenteur ses paupières vers la fenêtre où j'étais accoudé, de sa voix rouillée qui remontait péniblement du fond de son corps :

— Ah ! bien ! monsieur, saviez-vous que le grand Patern vient de couper la queue du moulin de Pigaller? Les gallots chez les gallots, l'avait-il assez répété ! Dame ! quand le moulin du vieux Pigaller s'est trouvé sans son bout de queue, il s'est affolé et les dégâts ont été gros. C'est du grand Patern lui-même que je tiens l'histoire. Puis il a ajouté : « Quand tu travailleras à la Fuie, invite de ma part ton monsieur à venir l'un de ces vendredis voir moudre son sarrasin. »

— Comment, Mathurin, c'est seulement aujourd'hui vendredi que vous m'apprenez que je suis attendu?

Sans s'offenser de la vivacité de mon ton, Brien me répondit :

— Bah ! monsieur, un vendredi de plus ou de moins ! Tant qu'il y aura du vent par le monde, les moulins tourneront... A tout à l'heure.

Et mon tâcheron s'éloigna, le dos voûté, les pieds traînants comme si les soixante minutes de loisir qui lui appartenaient lui chargeaient les reins.

Lorsque j'arrive au moulin de Trovic, je crois son meunier absent car les ailes ne tournent pas. Je pousse la porte qui cède à mon effort et je monte à l'étage.

— Enfin, vous voici, — s'exclame le géant avec une joie

sincère en rejetant la tête en arrière. — Votre pochée de sarrasin vous attendait depuis des semaines devant la trémie. Mais ça me plaisait que vous soyez présent à cette mouture.

J'aperçus en effet le sac neuf dans lequel le blé noir de Gonadio avait été serré. Sur l'entourage des meules, nichées comme des petits chats parmi les voiles de rechange des verges, deux fillettes dormaient en rond, leurs têtes blondes se touchant et leurs petits bas rouge et vert pomme s'entrelaçant. Dans l'une de ces enfants je reconnus Marie-Cinthe.

— Et celle-ci, monsieur, c'est ma dernière, Espérance. Cela n'a pas quatre ans ! Cela ne pèse rien et je crains toujours que le vent ne me la souffle comme une graine de pissenlit. Elles ont veillé avec moi la nuit dernière et elles reposent. Savez-vous qu'elles me préfèrent à leur mère qui leur applique des calottes, sans savoir pourquoi ! D'ailleurs, avec des mains de cette épaisseur, — (Patern m'étale ses battoirs), — je serais bien en peine de claquer quelqu'un, je lui emporterais la tête. Ha ! Ha ! Ha !

Trovic descend l'escalier et son rire formidable et naïf l'accompagne. Il sort et soudain l'arbre de couche tourne sur ses armelles avec un premier cri. Le meunier remonte et je le vois essuyer la trémie, frotter son auge, nettoyer la mêe et verser d'abord quelques poignées de mon sarrasin aux meules.

— Histoire de leur faire les dents, — m'explique-t-il. — Cette première farine, sauf votre avis, nous la mettrons de côté ; elle ne serait pas pure. Les paysans, ces malpropres, m'apportent des grains où se trouvent jusqu'à des excréments de chat.

Après quelques instants Patern remplit sa paume avec la nouvelle farine qui tombe dans la mêe et me prie de sentir.

— Quelle odeur savoureuse, Trovic ! Je crois respirer le parfum du terroir. Nos grées, nos landiers et nos guérets tiennent dans cette poignée.

Le grand Patern m'a écouté. Il ne me comprend pas beaucoup. De la bonne farine, c'est de la bonne farine, voilà tout.

La trémie est chargée par ses soins ; une belle brise de sud-est entraîne les verges et la caille alerte, chante : Pihouit...

pihouit, à chaque tour, parce que l'arbre de couche est un peu gauchi. Et ce Pihouit ! pihouit ! mêle son pépiement au bourdonnement de rucher en travail du moulin.

— Belle journée, — s'écrie le grand Patern courbé devant sa porte-lucarne trop basse pour sa taille, puis il efface ses épaules larges comme une armoire afin de me permettre de regarder.

En me penchant j'aperçois sur la colline de Saint-Jean le moulin de Pigaller arrêté. Trois personnages, hauts comme le doigt, s'agitent à sa base.

Un sourire cruel fait remonter les moustaches en torsade de Trovic vers ses oreilles.

— Oui ! Oui ! réparez les avaries, mes enfants, — gronde-t-il, — mais si la nouvelle queue empiète encore sur cette paroisse, tant pis pour vous.

Je veux l'apaiser en lui démontrant qu'il s'expose à de graves ennuis.

— Bah ! je ne crains rien, monsieur. Je suis d'une famille où l'on distribue soi-même la justice. Si Pigaller ose me dénoncer il aura le sort du paysan de Bignan, jugé par mon grand-père Guillaume.

Frappant sa poitrine qui sonna comme un portail, le grand Patern crie :

— Jour de Dieu ! je le ferai comme je dis.

Les fillettes réveillées par le juron pleurent avec de petits miaulements :

— Mes jolies, — appelle-t-il.

Elles cessent aussitôt de se plaindre, trottinent sur les entourages, jouent à « patapouf » et rient aux anges.

Prenant un sac de quatre-vingts livres dans chaque main, le géant les flanque à droite et à gauche de la porte-fenêtre :

— Les fauteuils des messieurs de Vannes sont-ils mieux rembourrés que ceux-là? Asseyons-nous !

Aussitôt Marie-Cinthe et Espérance grimpent à l'assaut des genoux du meunier et quand elles se sont nichées contre sa poitrine, elles réclament :

— Petit papa, fais l'ogre, tu sais bien ? Fais le grand loup !

Une délicieuse épouvante agite par avance les trois queues

de cheveux de Marie-Cinthe et la petite Espérance cache son visage. Ouvrant une bouche de Gargantua, Patern rugit :

— Hou ! Hou ! Hou !

Et il affecte de vouloir dévorer ses fillettes. Elles s'échappent de ses bras. Les larmes de la terreur remplissent les yeux d'Espérance, cette bonne femme de trois ans, tandis que Marie-Cinthe, suspendue au bord de la trémie, fougueuse, entrechoque ses sabots et provoque le loup :

— Je n'ai pas peur ! Hou ! Hou ! Je n'ai pas peur, pas peur de toi.

Sur un nouveau rugissement de son père et une feinte de s'élancer, la fillette pique une tête sous un tas de sacs vides et s'y enfouit. Seuls ses mollets chaussés de laine orange apparaissent dressés comme les hampes d'un glaïeul.

L'allusion de Trovic au paysan de Bignan, jugé par son aïeul, me hantait, lorsque le meunier reprit après un nouveau coup d'œil par sa lucarne :

— Oui, Breton, ose me livrer aux gendarmes et tu verras que j'ai gardé le sang de Guillaume dans mes veines. Si les vieilles affaires vous intéressaient, monsieur, je vous conterais bien celle-là pour que vous la répétiez au Pigaller. Elle lui servirait d'enseignement.

» ...Donc, à cette époque, je veux dire sous le roi-Égalité Louis-Philippe, que nous n'aimions pas en Bretagne, il y avait des réfractaires, c'est-à-dire des jeunes gens qui ne voulaient pas servir comme soldats ce faux roi. Mon grand-père Guillaume était l'un de ceux-là. Il dut quitter sa maison et se cacher dans les bois de Bily afin de n'être pas pris par les gendarmes de Cadoudal. Dans les fourrés de cette chênaie, il trouva d'autres réfractaires : Mandar le Noir, Pierre Pascot dit : Pierre Rouge, Rouello le sabotier et quelques camarades. Afin de mieux se garder des policiers de Louis-Philippe, ils s'organisèrent en bande. Ils choisirent mon grand-père comme chef, Mandar le Noir fut son lieutenant et les autres leur portaient soumission. Les nobles du pays et les prêtres ennemis du roi-Égalité aidaient les réfractaires dans leur résistance. Ils les avaient armés et, parfois, ils leur envoyaient des sous, pas beaucoup, car la misère était grande au pays gallot.

» Et ce n'était pas drôle d'être réfractaire. Chassés comme

des lièvres, ils devaient sans cesse se déplacer. Pas une nuit ils ne dormaient au même gîte. Le jour ils s'égaillaient et se donnaient rendez-vous tantôt dans une maison et tantôt sur une « bauche[1] ». Il faut vous expliquer encore qu'à cette époque les routes n'existaient pas. Les bois de Molac, Bohal, Lanvaux, Kerfily et Callac étaient tous réunis par des clairières sauvages ou quelques méchantes cabanes étaient habitées par des sabotiers, des charbonniers ou des tourneurs. Ces petites gens fraternisaient avec les réfractaires, des révoltés comme ils auraient bien voulu être, s'ils avaient eu autant d'air qu'eux dans les poumons. Par contre, les fermiers et surtout les cultivateurs propriétaires ne se souciaient guère de ces terribles gens qui déboulaient soudain des grées comme des sangliers, quand sonnait l'angélus, et, les armes à la main, envahissaient les fermes en criant : « Benedicite ! Benedicite ! »

» Et les paysans comprenaient. Ils se levaient de leurs bancs et abandonnaient les pommes de terre fumantes, le lard tiède, la gigourdène crémeuse, la moche de beurre et la tourte de pain à ces envahisseurs qui commandaient encore :

« — Du cidre, le meilleur, et vite !

» Ils adossaient ensuite les maîtres du logis contre leur lit clos et l'un d'eux les tenait sous le canon de son fusil pendant que ses camarades se nourrissaient. Ce langage était compris. Il signifiait : « Pendant ce repas, si l'on nous trahit, vous mourrez. »

» Ces redoutables compagnons n'étaient donc pas aimés. Or, il arriva qu'un gros fermier de la paroisse de Bignan, Alban Miniac dont le cellier recevait trop souvent la visite des réfractaires, entreprit d'en débarrasser le pays. Comme par hasard, le matin de la Saint-Hubert, les gendarmes cernèrent la métairie de Coetby où la bande, croyaient-ils, s'était réunie, mais n'y trouvèrent que trois jeunes gens qui préférèrent se faire casser le crâne à coups de crosse plutôt que de se rendre.

« — Par le diable, les autres ont donc passé sous terre, — criait l'officier désappointé et, dans sa colère, il commandait des feux de salves sur les ronciers et les fossés d'alentour. Il ne réussit qu'à tuer une vache et un chien.

1. Bauche, une partie de lande bornée par des pierres.

» Un grand mois se passa, plus de réfractaires ! Avaient-ils déguerpi du pays? Arrive la soirée de la Saint-Thomas. Quel temps ! Un vrai sépulcre dès quatre heures de la journée. Neige fondue, tempête de mer, bois en fureur, les chaumes parfois à rebrousse-poil et les gens agenouillés, croyant à la fin du monde.

» Cependant dans la ferme d'Alban Miniac, une maison de nobles des anciens temps, aux murs épais d'une toise avec des cheminées comme des tours, la famille dormait peu soucieuse des diableries de l'hiver. Pourtant, l'huis remue. Il remue de plus en plus fort. Le vent soufflait : houah houa ah hi !

» Réveillé, Alban Miniac dit à sa femme :

« — Il faut que la tempête soit affreuse pour secouer ainsi ma porte.

« — Eho ! Ouvrez ou on l'enfonce ! — crie-t-on.

« — Qui êtes-vous?

« — Ça ne te regarde pas. Ouvre.

» Le fermier se garde bien d'ouvrir.

« — Ouvriras-tu, Miniac?

» Non, cela ne lui plaît guère et, très effrayé, il va secouer ses trois petits enfants, son bouvier, sa chambrière, son valet de charrue et son petit porcher. On tapait ! On cognait !

« — Ouvrez ou l'on enfonce la boutique.

» Voyant que les habitants ne voulaient pas retirer leurs clavures, les gens du dehors avaient ébranché un poirier et le lançaient contre l'huis, un brave huis du temps des anciens rois renforcé de ferrures. Dame ! ils jouèrent si bien de leur bélier qu'il passa à travers le bois et, bientôt, trente gas le suivirent. Oui, ils étaient trente, au moins, et leurs coutelas et leurs fusils en s'entrechoquant dans le noir menaient un tapage à faire claquer des dents au plus intrépide.

» Mon grand-père Guillaume les commandait :

« — De la lumière, vite !

» Quand les chandelles de résine eurent été allumées, afin d'y mieux voir, Mandar en prit quatre entre chacun des doigts de sa main gauche et les passa sous le nez du bouvier, du valet et des autres gens de la ferme. Arrivé devant Alban, il s'écria :

« — Voilà notre homme. Je le reconnais à sa verrue sur la joue gauche.

» Quatre réfractaires l'empoignèrent.

« — Que me voulez-vous, bonnes gens? Je ne vous ai rien fait, — protestait Miniac.

« — Silence ! Prends ta tranche et ta pelle. Maintenant, suis-nous.

« — Sainte-Vierge ! ce n'est pas un temps à sortir des chrétiens, — se plaignait le pauvre homme assez douillet de sa personne, car il se nourrissait bien.

« — Tais-toi.

» Mon grand-père donna l'ordre à Mandar et à quatorze de ses compagnons de garder la famille et les valets. Lui-même et le reste de sa compagnie passèrent le seuil avec le fermier qu'ils entraînaient comme une bête. Quand ils eurent traversé l'aire, l'ouragan leur donna des coups à les jeter bas et ils enfonçaient jusqu'aux chevilles dans le fumier emporté par les eaux. Enfin ils trouvèrent un abri au pignon de la ferme qui regardait vers Saint-Jean-Brevelay. L'ancien manoir était fondé sur un gros rocher ce qui semblait ennuyer les réfractaires et ils tapaient du pied afin de tâter le terrain. Ils sentirent enfin du mou et ils plantèrent d'un terrible coup la tranche d'acier dans ce sol meuble.

« — Que me voulez-vous? Mon Dieu ! Que signifie cette affaire? — demandait le fermier.

» Mon grand-père lui répondit :

« — Tu vas nous renseigner. Miniac, lève la main et jure devant Dieu, la Sainte-Vierge et Sainte-Anne, jure sur ta damnation éternelle que ce n'est pas toi qui as livré nos trois camarades aux gendarmes, le jour de la Saint-Hubert, à Coetby!

« Allons, main haute ! et parle fort qu'on t'entende jusqu'au ciel.

» Mais Alban, bon chrétien, ne voulut pas se parjurer. Il serrait les dents et ses pauvres yeux sautaient de l'un à l'autre des réfractaires éclairés par les lanternes prises à la ferme.

» Sans se fâcher Guillaume Trovic lui frappa l'épaule et lui dit :

« — Allons, Miniac, puisque tu as trahi, tu vas mourir.

« — Mourir ! Mourir ! moi, moi? Encore tout jeune avec des petits enfants !

» Lorsqu'il me contait cette affaire mon grand-père imitait le ton chevrotant du fermier :

« — Mourrrirrr, moi, moi ! Mourrrirr ! mes bonnes gens, je croyais que vous veniez me demander de l'argent. Combien vous en faut-il? Vous serez satisfaits. Vous en avez besoin, tandis que me faire mourrirrr? A quoi bon?

« — L'argent ne nous rendrait pas nos compagnons. Miniac quand on a péché, il faut expier. C'est la loi, là-haut et ici-bas !

» Le fermier aurait voulu parler encore. Il ne pouvait plus.

» A cet instant, des petits craquements parmi tous les grands fracas du ciel lui firent lever la tête vers l'œil-de-bœuf du pignon où, doucement, sa femme et ses trois petits garçons avaient pu loger leurs têtes, côte à côte, sans qu'il y eût seulement la place d'une paille entre leurs joues. Grâce aux lanternes cette famille pouvait apercevoir un morceau du père, la partie éclairée, tantôt sa tête, tantôt sa main ou la jambe.

« — Tu sais que je ne suis pas méchant, Alban, — lui disait Guillaume. — Je veux être un homme juste. Tu aurais pu nier. Par ton silence tu as avoué. Cela mérite récompense. Tu devais creuser toi-même ta fosse avec la tranche et ta pelle, eh bien ! on t'épargnera cette peine. Holà ! camarades, commencez la tranchée, — commanda mon grand-père aux réfractaires.

» Le fermier était tombé à genoux devant le trou commencé. Au-dessus de sa tête, à l'œil-de-bœuf, quel singulier bruit ! On aurait pu croire que des jeunes chats miaulaient de faim. Ajoutez à ces plaintes, la tempête, une forêt secouée comme un prunier, le grondement du barrage de la minoterie dans la vallée et, au ciel, les cris des courlis et des goélands chassés du large.

» C'est long à creuser la tombe d'un homme par un temps pareil, la nuit. Mal éclairés, ruisselants, fouettés du vent, les réfractaires donnaient des coups de tranche au hasard. Leur méchant terrassement ressemblait à l'ouverture d'un puits et pour y enterrer un homme il eût fallu reployer le corps comme celui d'un chien pelotonné sur lui-même au bord d'un foyer.

» Alban Miniac s'était accroupi, claquant des dents. L'eau traversait sa chemise, car il n'avait pas eu le temps de passer son vêtement. Mon grand-père avait hâte d'en terminer et

pressait ses terrassiers. Il mit ensuite une lanterne sous le menton du fermier et se posa lui-même une autre lanterne contre la tempe, afin qu'ils pussent s'apercevoir l'un et l'autre par cette nuit abominable.

« — Alban, — lui dit-il, — maintenant qu'on t'a jugé, on ne t'en veut plus. Aussi tu peux nous demander quelque chose. Je respecterai tes dernières volontés et je les ferai respecter mieux que si nous étions des greffiers ou des notaires.

» En entendant ce langage le malheureux traître reprit un peu d'espoir :

« — Guillaume, rends-moi la vie en échange de mon bien que je te livre sans conditions.

« — Miniac, nous ne sommes pas des bandits. Nous mourrons pour nos idées, tu le sais bien. Nous ne voulons que la justice. Tu es condamné. C'est décidé. Parle seulement en faveur de ta famille.

» Le misérable sanglotait d'autant plus fort que les réfractaires occupés à creuser sa fosse se relayaient afin d'en terminer plus vite et qu'ils s'étaient déjà enfoncés au-dessus du genou. Se voyant perdu sans retour, Alban releva la tête vers la fenêtre du pignon où il avait cru entendre les gémissements des personnes qui n'osaient pas se montrer, et, avec la voix la plus forte qu'il put trouver, il cria afin d'être entendu d'eux :

« — Guillaume, je veux que mon mobilier, mes hardes et le troupeau appartiennent à ma femme et je veux qu'on la défende contre nos parents Maury, de Kergistel, s'ils voulaient la frustrer.

» Les réfractaires allaient répondre quand un hêtre de la futaie tomba sur la corne de l'écurie dans laquelle il pénétra avec le tapage de vingt chaudrons battus pour le rappel des essaims.

» Quand ils purent se faire entendre, Guillaume et ses compagnons, jurèrent :

« — Sur notre vie, ça sera fait.

» Toujours accroupi et appuyé les mains dans la boue afin de ne pas tomber tout de son long, car il était à bout de force, Alban reprit avec des larmes :

« — Je veux... qu'à l'aîné de mes fils, Adrien, appartienne ma ferme, les communs et son four.

« — Sur notre vie, ça sera fait.

« — Je veux que le pourpris, le champ du Petit clos, la grée de Tire-qui-peut, la chaumière et le courtil de la Ville-Elo reviennent au second de mes gas, Mathurin.

» Encore une fois les quinze réfractaires, je veux dire les treize, car il y en avait toujours deux occupés à creuser la fosse, mirent leurs mains à hauteur des lanternes afin de bien les exposer à Miniac et répétèrent :

« — Sur notre vie, ce sera fait.

» Le fermier donna encore ses prés de Lezonaie, sa cerclière du Pont-Mareux, sa bauche de Chasse-Gas, son bois des Epeiches, sa chanvrière de Guerniclen et ses ruches, à sa fille Annette. Il n'oublia pas même son valet, son bouvier et sa chambrière, car Alban était un homme de tête et il recommanda qu'on leur remît de la toile, du drap de plataine, des cottes en pillot, parce qu'ils avaient bien servi. Il eut enfin assez de confiance en Guillaume pour lui révéler qu'il trouverait sous le chaume de l'établie, en pleine épaisseur du glui, un pot d'écus qu'il devrait porter au sous-curé afin d'en obtenir des messes pour la même valeur.

« — Est-ce tout? — demanda mon grand-père.

« — C'est fini, Trovic.

« — La tombe est prête, — annoncèrent les réfractaires en rejetant hors du trou, déjà à moité rempli par les eaux coulantes, la pelle et la tranche du cultivateur qui rebondirent sur les pierres. A ce moment Miniac ne put s'empêcher de crier :

« — N'est-ce pas malheureux, tout de même, de creuser ma fosse avec ma propre tranche et ma pelle !

« — Allons, sois un homme, fais tes prières, — lui commanda mon grand-père. — L'heure est venue.

» La conscience d'avoir réglé ses affaires avait remis un peu de cœur dans la poitrine d'Alban. Il put s'agenouiller en vrai chrétien et commencer ses oremus. Chapeau bas les réfractaires répondaient : *Amen ! Amen !* Ils avaient tous de la croyance et c'était même la religion qui, en partie, avait fait d'eux des révoltés.

» Comme me le racontait plus tard mon grand-père, Miniac, raisonnable, ne fit pas durer trop longtemps ses patenôtres

afin de gagner quelques minutes de vie devant l'éternité. Tandis que la tempête secouait la forêt comme mille balais de sorcières, et que l'eau, le vent, les cailloux, les branches agitées, menaient leur sabbat, l'un après l'autre, les réfractaires vinrent embrasser le condamné.

— On ne t'en veut plus, Alban, seulement il fallait faire un exemple. Comprends-tu?

» Ah ! non ! c'était trop lui demander, il ne comprenait pas. A chaque homme qui venait lui donner le baiser de paix, il essayait d'attraper le cou et se suspendait à lui, croyant trouver un sauveur :

« — Frère ! Frère ! Pas possible, tu ne voudrais pas?...

» Or, les réfractaires voulaient, au contraire. Comme il venait d'être embrassé par le quinzième des jeunes gens, un terrible coup de tranche sur la nuque l'envoya dans l'autre monde, celui des démons ou des anges, selon vos capacités. Son bourreau n'eut pas même besoin de le mettre dans la fosse. Il y tomba la tête la première, ramassé en boule, genoux sous le menton et l'eau dont elle était à moitié remplie éclaboussa ses justiciers. Au même moment mon grand-père entendit un grand cri à la fenêtre du pignon et des espèces de bêlements d'agneau suivirent.

» Les réfractaires restés dans la ferme, au lieu de surveiller la femme et les enfants, avaient bu en se chauffant autour de l'âtre.

» Guillaume et ses hommes se hâtèrent de jeter de la boue sur le corps, car la terre s'était délayée. Ils quittèrent ensuite la ferme et allèrent se réfugier route du Colpo dans les grottes suspendues à cinquante pieds au-dessus de la vallée comme des nids de corneilles. Et, de huit jours, ils ne se parlèrent plus entre eux.

» Plus tard, un homme de cette bande, Pierre Lesco, devenu vieux, branlait tellement la tête qu'aucun barbier de village n'osait le raser de peur de lui couper le nez ou les oreilles. Me sachant fort, il se confia à moi. Je lui mettais le crâne sous mon bras pour bien arrêter son branle et je lui grattais les joues avec un méchant rasoir. Une fois, il me dit :

« — Tu le sais, j'étais à l'expédition chez le paysan de Bignan. Eh bien, par la suite, quand le roi Louis-Philippe

tomba, nous fûmes grâciés et il nous arriva de passer devant la ferme des fils Miniac. Ces paysans ne nous en voulaient pas. Ils savaient bien que nous n'avions pu agir autrement. Et parce que nous avions fait respecter les dernières volontés de leur père, ils nous invitaient à goûter leur cidre et nous levions nos bols à l'âme d'Alban Miniac. »

Ayant terminé cette histoire, le grand Patern conclut :

— Je me sens le cœur de mon grand-père enfermé dans les os. Comme étaient ces réfractaires, je reste. Ce sont des temps passés, disent certaines gens? Il n'y a pas de temps morts pour moi. D'ailleurs je crois à leur résurrection.

Le meunier achève cette déclaration sur un ton épouvantable, et aussitôt Marie-Cinthe et Espérance, croyant à un jeu, s'écrient :

— Hou ! Hou ! le grand loup ! l'ogre ! l'ogre !

Il court après elles.

— Oui, mes jolies, et le grand loup n'habite plus les bois, mais les moulins.

Les fillettes enlacent de leurs petits bras son cou fauve. Il les enlève ainsi et elles semblent deux grappes blondes suspendues aux oreilles d'un faune géant. Il les prend ensuite dans ses mains, les élève à bout de bras et va les asseoir au-dessus du bouc fourchu orné du calice.

Mon sarrasin est achevé de moudre. J'en fais compliment à Trovic. Il y paraît insensible. Son récit des réfractaires le hante. Tourné vers sa porte-lucarne, il observe le panorama et gronde :

— Dire que là-dedans mon grand-père et ses compagnons menèrent leur vie de révolte. Ah ! jour de Dieu ! je n'étais pas né pour être un homme soumis, moi non plus !

Une expiration énorme qui faisait autant de bruit que le soufflet d'une forge fit descendre ses épaules.

— Quelle belle campagne pour se battre, autour de ce moulin ! Examinez donc ce côté de Callac, monsieur. Ah ! les belles embuscades !

J'apercevais au-dessous de notre tour ailée trois grands caps sylvestres embrasés par le soleil automnal qui venaient tomber dans un étang poli comme un fer-blanc. Tout ce pays gallot soulevé, semblait haletant, hors de lui. Les sapins qui héris-

saient ses crêtes paraissaient les lances d'une armée en marche. Un peu au delà, les cinq tours féodales de Callac, métallisées par la blanche lumière de novembre, étaient comme revêtues de cuirasses d'acier.

Ses petites filles sur ses épaules, le grand Patern descendit derrière moi l'escalier à noyau.

— Je viendrai vous porter lundi votre sac de farine, — m'annonça-t-il.

Il regarda ses ailes qui montaient et redescendaient avec une sage mesure :

— Puisque tout marche sans le secours du meunier, on va vous faire un brin de conduite, monsieur. Cela me réchauffera. Voici l'hiver bien proche.

Ses filles avaient empoigné les torsades rousses de ses cheveux afin de se maintenir, et elles s'égosillaient amusées de cette promenade et un peu effrayées de se trouver perchées à cette hauteur.

Le hasard nous amena près du sapin en forme de lyre, le seul arbre de ce haut plateau. Les commérages de Pomin me remontèrent à la mémoire ; je revoyais le maçon voleur Talverne, cloué entre ces branches. Mon visage dut paraître expressif à Trovic qui prononça doucement :

— Moi, j'en aurais fait tout autant si j'avais pincé le voleur.

— La punition était un peu cruelle, — ripostai-je. — La mort pour trois poulets !

— Et le lapin !

— Oui, même en ajoutant le lapin.

— Je ne trouve pas. La vermine doit toujours être exterminée.

Posant ses fillettes sur le sentier, Trovic, les bras croisés, s'absorba dans la contemplation du moulin de Pigaller dont les ailes tournaient tantôt en un sens et tantôt sur l'autre. Devant elles une petite silhouette blanche s'agitait, bras levés. Un sourire féroce élargit la face du grand Patern :

— Bénédiction du ciel ! La queue mal renouée vient encore de se rompre sous la force de la brise. Le roit, la fusée, les engrenages, le grand fer, tout doit être cassé dans la baraque du Breton. Oui ! Oui ! Cours ! tourne ! Appelle ! vieil envahisseur ! Il fallait rester dans ton pays.

Allongées aux pieds de leur père, Marie-Cinthe et Espérance jouaient à se mordiller les cheveux avec des souples contorsions de jeunes chiens. Ayant assez joui du désastre de son ennemi, Trovic se retourna avec fierté vers son moulin de granit qui paraissait un vaisseau de haut bord sous ses toiles puissantes.

Un pied en avant, son torse cambré et le visage illuminé d'une sauvage satisfaction, Patern tourna dans l'air son énorme bras en accompagnant le mouvement giratoire des verges. Il semblait que par sa volonté et par sa force il donnait la vie ou la mort aux moulins de son amour ou de sa haine.

***

Deux années s'étaient écoulées en voyages lorsqu'à mon retour à la Fuie je demandais des nouvelles des meuniers de la grée au jardinier Brien. Les mains levées, voici ce qu'il me raconta :

Soutenu par le minotier de Cadoudal qui détestait Trovic, le Breton avait pu réparer les dégâts de son moulin. Quelques jours plus tard une citation en justice de paix avait été portée par l'huissier au grand Patern afin qu'il s'expliquât sur les attentats commis contre son voisin. Le pays entier s'attendait à un drame, quand avait éclaté un orage tel que, de mémoire d'ancien, on n'en avait pas subi de plus redoutable. Troupeaux foudroyés, arbres écartelés, pommiers culbutés racines en l'air. Les deux meuniers avaient dû veiller toute cette nuit à leurs bancs.

L'aube était venue et la tempête paraissait calmée quand la foudre était tombée sur la grée. Quelques instants plus tard une fumée, oh ! d'abord presque rien, les bouffées d'une pipe, filtrait à travers les seulettes du toit de Pigaller. Ensuite, quoique à sec de leurs toiles, ses verges commencèrent à s'ébranler tantôt dans leur vrai sens et tantôt bout sur bout.

— Ce moulin n'est plus commandé et le voilà parti en dérive, — s'était écrié le grand Patern. — Qu'est-ce que cela veut dire?

Aussitôt il avait couru à travers la dernière averse chez le Breton. La porte en était close, car le vieux Corentin, s'il

savait chanter les litanies, n'était pas brave et croyait empêcher le malheur d'entrer en verrouillant son huis. D'une poussée de l'épaule Trovic faisait sauter la clavure, mais entré dans le magasin il dut se cacher le nez dans son coude remonté. Il étouffait. Des vapeurs de soufre lui râpaient la gorge comme du papier de verre. Néanmoins grimpant quatre à quatre au premier étage, il enfonçait la fenêtre, il regardait autour de lui cherchant Pigaller. A la chambre des meules, d'une ruade il envoyait la menuiserie de la porte-lucarne sur l'aire. Encore personne ! Et leurs commandes brisées, les dentures, la fusée, le roit craquaient, éclataient.

— Misère du diable ! Voilà un moulin perdu. Corentin ! Eh ! Pigaller ! Où es-tu?

Ses appels restaient sans réponse. Sans doute le Breton effrayé s'était réfugié dans sa maison.

Le grand Patern redescendait furieux de son inutile dérangement, lorsqu'il put apercevoir son ennemi étendu sur les sacs à grain de la réserve. Le nez levé vers la balance romaine, Corentin en observait l'aiguille comme pour faire une pesée. Drôle de posture en pareil danger !

— Pigaller, tu pourrais bien te lever quand ton moulin est en perdition, — lui avait crié Trovic. — Lâche ! tu te couches pour ne pas entendre l'orage. Debout !

Et comme Corentin ne bougeait pas, Patern lui avait empoigné rudement le bras. La face grise du Breton l'effraya.

— Eh ! là ! compère, es-tu mort? Bon sang ! Le tonnerre serait-il rentré dans ton corps?

— Je le crois, — répondit à voix basse Pigaller, — je ne sens plus mes jambes. Achève-moi, damné gallot.

— Je le devrais, misérable chicaneur. Ah ! tu m'envoies l'huissier? Le ciel te répond, coquin, et te punit. Ton papier de menace, vieux drôle, pourquoi ne l'adresses-tu pas à Dieu, maintenant? Si les entrailles de ton sale moulin ne sont plus que marmelade, à cette heure, c'est qu'il y a de la justice, Breton.

— Mes jambes ! Oh ! mes jambes, — gémissait Corentin. — Ma femme va périr de peine. Et je ne pourrai plus aider mes enfants, le prêtre, le gabier... non, fini. Oui, cela m'a porté malheur de m'établir en pays gallot. Le patron de Cadoudal

m'attira, Trović. Faut me pardonner. On suit son pain partout où il vous mène.

Les larmes du chétif Corentin mettaient en bouillie la farine qui saupoudrait ses joues.

— Je dis que je devrais t'écraser, — reprit le grand Patern, — et je ne peux plus, parce que tu es trop faible et que je m'en voudrais d'étrangler une vieillesse de ta sorte. D'ailleurs, tu es châtié. Plus de moulin, plus de jambes. Jour de Dieu ! J'ai ma satisfaction.

Abandonnant le Breton à son sort, le grand Patern s'en revint à son logis, tapant des bottes la grée et chantant sa fameuse ronde :

Un moulin tic, un moulin taque
Un bon moulin tictaque
Un meunier bat, un meunier taille
Un bon meunier bataille.

Sa bonne humeur le débordait ; l'autre n'était-il pas vaincu?

Des paysans trouvèrent Pigaller mal en point et le portèrent à l'hospice de Plœrmel où il doit encore se trouver. Quant au moulin foudroyé il tombe en ruines, et, depuis qu'il est troué, les ramiers du pays en font leur fuie. L'arbre de couche n'y chante plus, mais on entend roucouler les colombes. Voilà la vie.

— Maintenant quelle est l'attitude du grand Patern? — demandai-je à Brien. — Paraît-il satisfait du désastre de son concurrent?

— Ma foi ! pas trop ! Il est devenu triste et ne peut plus tenir en place dans son moulin. Peut-être périt-il d'ennui parce qu'il n'a plus personne à combattre. Il faut maintenant qu'il sorte, qu'il aille, qu'il vienne. Que cherche-t-il? D'ailleurs, en son absence pas de danger que rien casse, Patern n'inventa-t-il pas l'an dernier un régulateur pour les meules? Ah ! il y a dans le corps de cet homme un esprit aussi fort que ses bras. Et l'esprit monsieur, c'est une chose...

Incapable de s'expliquer, Brien répète plus bas :

— L'esprit... oui, l'esprit de notre chair, c'est une chose...

***

D'autres commérages, plus étranges encore me donnent l'envie d'entretenir le grand Patern. J'arrive aux grées par la lande de Ligné et j'aperçois, à une lieue devant moi, son moulin à peine haut comme une poivrière de porcelaine. Les ailes ne font pas plus d'effet que quatre plumes de pigeon piquées dans un bouchon.

Peu à peu il grandit sur le fond du ciel ardoisé. Pas un souffle de vent dans l'espace. Les ailes sont arrêtées. Sous ses voiles tendues le moulin évoque maintenant un brick en panne sur des eaux mortes.

Et je remontais la côte lorsqu'une clameur d'une persistance extraordinaire, m'arrêta. Ce n'était pas là le timbre d'une de ces cornes employées par les barbiers villageois afin d'avertir les cultivateurs de leur passage. Une gorge seule pouvait avoir modulé ce son qui montait en gamme chromatique et s'achevait en hululement aigu. Était-ce un signal?

Je continuais de gravir le sentier hérissé de prunelliers épineux lorsque je vis s'avancer dans ma direction avec la lenteur des misérables qui n'attendent plus aucun bonheur de l'avenir, un paysan dont la petite tête ratatinée était couverte d'un feutre en éteignoir. Des cuillers et des écuelles de bois, liées par des ficelles, se balançaient à son coude. Je reconnus le tourneur Pomin qui cherchait de bourg en bourg à vendre ses ustensiles de ménage.

Ses jambes de coq étriquées dans leur culotte de vieille filasse flageolaient sur la lande aiguë. Depuis longtemps nous ne nous étions pas rencontrés et son visage infortuné me parut encore plus mijoté par les hivers.

— Ah ! je reconnais le monsieur de la Fuie, — s'écria-t-il en m'abordant ; — nous nous étions déjà trouvés sur cette grée.

Je serrai sa main aux doigts secs comme ses manches de cuillers, quand un nouveau mugissement vola par-dessus nos têtes jusqu'à la vallée. Le tourneur n'en parut pas étonné. Il me souriait de sa vilaine mâchoire brèche-dent. Bientôt comme une réponse, de faibles cris remontèrent du hameau

de Trénué. Ces petites voix succédant à ce redoutable appel m'émurent et j'en demandai la signification au tourneur.

— Le malheur fait chez nous de grandes choses, monsieur. Rien que d'y penser, il vous change un homme. C'est ce qui est arrivé au grand Patern. Depuis le foudroiement du Breton, Trovic se trouve seul maître de la grée. Or, voyez ça, il ne peut plus vivre en solitude, et, ni plus ni moins qu'un coq, il faut qu'il lance son cocorico au pays afin que les autres poulaillers l'entendent, je veux dire les gens des hameaux qui lui répondent par pitié. Alors Patern comprenant qu'il n'est plus tout à fait isolé sur sa montagne, rentre dans sa cage. D'ailleurs il ne tarde pas à la quitter. A mon petit avis ce grand lion s'est trompé d'enseigne ; ce n'est pas dans le blanc qu'il devait travailler mais dans le rouge comme faisaient ses parents, des brigands, ah ! ah ! ah !

Quand le tourneur famélique se fut éloigné, penché sur son bâton d'épine comme s'il voulait pâturer les bruyères, je longeai lentement le sentier en corniche à une trentaine de mètres au-dessous du moulin toujours inanimé dans l'atmosphère paisible. En ce repos forcé, le grand Patern accroupi devant la porte-lucarne de la chambre des meules, bouchait la baie de son large corps. A un certain moment il tendit le bras vers la forêt de Bily. Puis son index fixa la colline rocheuse de Callac tandis qu'il ordonnait d'une voix forte :

— Par ici, les gars ! En avant !

Trovic rêvait d'embuscades, de combats et l'âme de son aïeul, le réfractaire, émouvait toujours son cœur.

***

Ce dernier jour de juillet le firmament chagrin poussait vers l'océan des pannes de nuages bilieux et les pâtours contemplatifs qui tenaient leurs yeux levés vers le ciel reconnaissaient dans les contours de ces vapeurs des images d'effroyables mêlées humaines.

Et comme, depuis le commencement de la semaine, Patern Trovic s'enflammait à la lecture d'un journal prédisant la plus grande guerre de l'humanité depuis la création du monde, tandis que son moulin tournait cahin-caha au souffle irrégulier

de l'air fiévreux, debout sur l'aire en avant de sa tour ailée, il inspectait successivement le zénith aux nuées pleines de significations prophétiques et le Morbihan où vivaient des milliers et des milliers de cultivateurs dont pas un homme ne s'apercevait comme si tous se fussent terrés dans l'attente de l'incommensurable malheur.

L'après-midi de ce samedi, la forêt de Kerfiloué et les bois druidiques de Lanvaux se plaignirent funèbrement tandis que l'Atlantique oppressée tonnait aux lointaines falaises comme le pouls de la Bretagne angoissée. Remontant de la vallée où la chaumine de Trovic était établie, Marie-Cinthe halant par la main la petite Espérance était venue lui apporter sa soupe dans un vase de terre. Ensuite ces fillettes ayant voulu danser et courir autour du moulin, leur père préoccupé les renvoya. Assis à cropetons devant ses meules, il appuya son menton sur ses poings.

A quatre heures, dans l'après-midi, le clocher de Plumélec sonna le tocsin. Plus tard s'ébranlèrent les cloches de Saint-Jean-Brévelay et de Callac. Bientôt d'autres tocsins vibrèrent d'église à église et, de Brest à Rennes, toutes les flèches d'Armorique tremblèrent aux vibrations terribles de l'airain. La poitrine de Patern se dilata et expira comme un gros soufflet de forge et loin d'être accablé par ces appels au secours, lui, tout à l'heure lourd et passif, parut ressusciter.

Se relevant il débraya le roit denté en criant :

— Halte !

Après quelques hoquets de la trémie et quelques derniers vomissements de l'augette à farine, le moulin, docile, s'arrêta.

— Fini, — reprit Patern en toisant l'arbre de couche ; puis penché à sa lucarne, comme s'il adressait la parole à ses verges, il répéta :

— Halte !

Il descendit et serra les ris des toiles sur leurs vérons. Quand les quatre ailes eurent été carguées, il croisa ses bras épais et forts comme des arbres et les reins cambrés en la posture d'un lutteur de « pardon » attendant les défis des hommes les plus puissants des paroisses, il regarda s'avancer sur l'arête de la grée le tambour municipal de Saint-Jean-Brévelay qui frappait avec une telle rage sa peau d'âne qu'il chancelait en

écrasant les ajoncs. Au loin des petits enfants couraient que leurs mères appelaient :

— Rentrez ! Rentrez vite ! Ah ! mon Dieu ! Mon Jésus ! Bonne sainte Anne !

Du bourg de Plumélec, un ancien grenadier, crieur public, sortait frappant sa caisse de toute la force de ses baguettes. A travers le fracas de ses roulements, il hurlait :

— Mobilisation... générale... La guerre... guerre !

— Haa ! — répondit Trovic à pleine voix. — Enfin ! Enfin !

Et l'écho des collines de Ligné répéta :

— Ha a a a ! En... fin ! in...

Le tambour bas-breton et le tambour gallot s'avançaient leurs yeux fixés l'un sur l'autre sans cesser de taper à bras raccourcis leurs instruments. Ils ne s'arrêtèrent que nez à nez devant les ruines du moulin de Corentin Pigaller qui marquaient la limite de leurs communes respectives. En se regardant dans le blanc des yeux, ces anciens troupiers annoncèrent :

— La guerre ! La guerre !

Ensuite ils se tournèrent brusquement le dos et revinrent vers leurs villages. Au passage devant le moulin de Trovic, le crieur de Plumélec lui demanda s'il voulait lui permettre de fixer sur sa porte une affiche de la mobilisation générale.

— Donne ! Donne ! — réclama Patern, et lorsqu'il vit que la classe 86, la sienne, n'était pas appelée :

— Jour de Dieu ! ne me croit-on plus capable de faire campagne? — jura-t-il. — Parce que j'étais trop jeune en 70, me trouverait-on trop vieux à cette heure? Non ! Ça ne sera pas ! Je m'engage !

La femme de Trovic, Marie-Cinthe, Espérance, des voisines, quelques laboureurs et Pomin, l'éternel errant, entouraient maintenant le meunier et commentaient l'affiche aux drapeaux tricolores.

— Tu as passé l'âge, — pleurait sa femme.

— Qui ferait marcher ton moulin?

— Papa ! Papa ! Où vas-tu? — gémissaient ses petites filles.

En un instant il se forma comme un faisceau humain autour du grand Patern pour le supplier de rester car son devoir était de moudre la farine du pays. Lui les dépassait tous de la tête

et des épaules. Sa famille et les bonnes gens, ses voisins, s'agrippèrent à lui comme des haubans qui veulent assurer l'immobilité d'un grand mât.

— Arrière ! laissez-moi ! — grondait-il.

Tout au contraire, sa femme, ses filles, les paysannes et jusqu'à Pomin se suspendirent à son corps ; brutalement, il se secoua comme un chêne dans l'orage et jetant les plus acharnés sur l'aire de son moulin, après des baisers presque brutaux à ses filles et un simple au revoir gouailleur à son épouse ahurie par sa détermination subite, Patern chaussé de ses bottes charretières et poudré de sa farine qui le rendait blanc comme un bloc de tuf neuf, en quelques foulées rejoignit le crieur de Plumélec qu'il tapa sur l'épaule d'un coup à le faire basculer :

— Allons ! Hop ! Cogne-moi ta caisse. Je suis le premier des volontaires ! Je vais m'engager !

A cet instant sur la lande un vieil homme, qui traînait les jambes, s'écarta brusquement du sentier de Trovic et faillit tomber.

— Il paraîtrait que je fais déjà peur, — clama le meunier réjoui. — Quelle est cette vieille limace? Sang de Dieu ! toi, Corentin Pigaller? Tu oses te montrer? D'où arrives-tu?

— De l'hospice de Ploërmel, — répondit le Breton en inclinant sa face de pierrot battu vers les ajoncs. — Ils m'ont renvoyé. « Tu es guéri », m'ont-ils assuré. C'est vrai, je marche quasi vite comme une dalle de tombeau.

— Alors, vieux lâche de Pigaller, en route pour l'armée !

— Ce ne serait pas de refus si je pouvais aller chercher aux frontières une meilleure mort que celle qui m'attend comme quêteur de pain, — repartit Corentin lugubre. — Je n'ai plus de travail puisque je n'ai plus de moulin.

A ces mots un flot de sang empourpra le grand Patern qui secoua son ancien ennemi et, après avoir sacré avec de terribles éclats de voix, lui gronda dans l'oreille :

— Puisque tu as osé reparaître dans ce pays, Pigaller, je t'ordonne, entends-tu, de conduire mon moulin pendant mon absence. Ça me crevait le cœur de penser au chômage de mes meules. Tu feras de la farine pour ceux qui restent et ma bourgeoise trempera ta soupe.

— Oh ! Trovic ! Est-ce Dieu possible?

— Si c'est Dieu possible? Je te le commande, Corentin. Va !

Puis retourné vers le crieur public, Patern dit :

— En avant, et du courage !

Et quand il atteignit la mairie derrière le vieux tambour qui s'acharnait à son tapage guerrier, aux hommes lourds et mélancoliques ramassés devant la maison commune qui attendaient avec une résignation armoricaine d'aller mourir en silence pour la Patrie, Patern clama plein d'une joie terrible :

— Enfin ! enfin ! les amis, on va donc pouvoir sortir toute la force de son corps ! Moi, je suis fait pour tuer ou être tué ! Jour de Dieu !

CHARLES GÉNIAUX

LE MAROC

DEPUIS LA GUERRE

Le Maroc est, dans la famille française, le dernier venu de ces enfants d'outre-mer que Richelieu appelait des Nouvelles-France (le type en est, d'ailleurs, depuis lui, singulièrement changé). Il est, sinon le plus précieux, certainement le plus utile. Il est la porte de la maison ; il clôt le domaine et l'assure contre l'ennemi. Enfoncé comme un coin entre notre Algérie et les limites extrêmes de notre Sénégal, il les commande tous deux. On s'étonnerait que nous eussions attendu si longtemps pour nous y établir, si l'on ne savait combien d'obstacles hérissaient la route qui y mène : les hésitations de la France, qui, après 1870, désireuse d'action, a, pendant quarante années, couru ordinairement au plus loin, pensant que ce fût le plus facile, et les convoitises de ses rivaux, s'appuyant ici sur des intérêts existants, là sur une histoire magnifique et moribonde, ailleurs sur des appétits. Depuis 1898 (époque à laquelle de bons citoyens résolurent de faire entrer le Maroc dans les préoccupations habituelles du Gouvernement, ce qui se traduisit, de 1900 à 1904, par d'importants traités avec l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre), jusqu'à aujourd'hui, que d'efforts et d'inquiétudes ! que de dates dont chacune rappelle de redoutables alternatives et de gros risques courus : 1905,

débarquement de Guillaume II à Tanger ; 1905-1906, conférence et traité d'Algésiras ; 1908, les déserteurs de la Légion repris sur le consul allemand de Casablanca et la fière dépêche de M. Clemenceau, président du conseil ; 1909, une halte dans la lutte : reconnaissance par l'Allemagne de notre situation politique privilégiée et entente des deux pays sur le terrain économique ; 1er juillet 1911, à la suite de notre marche sur Fez, la canonnière allemande *Panther* envoyée devant Agadir ; puis les protestations retentissantes[1] des ministres anglais Lloyd George, Asquith, Edward Grey (21-27 juillet) ; les négociations ouvertes entre l'Allemagne et nous se terminant (4 novembre 1911) par le traité avantageux et humiliant qui, en échange d'un morceau du Congo, reconnaissait notre protectorat sur le Maroc, sauf à nous à faire sa part à l'Espagne (27 novembre 1912). Ce semblait être la dernière de tant de péripéties. Par adresse et constance nous avions enfin le Maroc. Mais ce traité franco-allemand, que nous estimions être une fin, la fin des doutes et des inquiétudes, l'Allemagne n'en faisait qu'un point de départ.

Il avait déçu les pangermanistes, et ce parti de la Plus

1. L'Angleterre, liée à notre politique depuis 1904, n'était qu'à demi satisfaite de négociations auxquelles elle n'était point partie. Elle devint mécontente quand elle apprit, par sir Ed. Goschen, et par sir Francis Bertie, ses ambassadeurs à Berlin et à Paris, la tournure que ces négociations prenaient et quelles prétentions formulait l'Allemagne sur le Congo. Elle fit déclarer son mécontentement et son opposition éventuelle d'abord par sir Edward Grey à M. de Wolff-Metternich, ambassadeur d'Allemagne à Londres, et successivement par M. Lloyd George (Chambre des Communes, 21 juillet), et sir Edward Grey et M. Asquith (Chambre des communes, 27 juillet). Le discours de Lloyd George se signala par des passages d'une grande force, dont l'effet en Angleterre et surtout en Allemagne et, à vrai dire, par toute l'Europe, fut considérable et qui eut des conséquences.

« Je ferais, disait Lloyd George, de grands sacrifices pour préserver la paix. Je ne puis rien concevoir qui pourrait justifier une perturbation (de la politique européenne), si ce n'est des questions de l'intérêt national le plus grand.

« Mais si, à notre corps défendant, nous étions mis en face d'une situation où la paix ne pourrait être préservée que par l'abandon de positions majeures et bienfaisantes que la Grande-Bretagne a gagnées par des siècles d'héroïsme et d'exploits ; qu'en laissant traiter la Grande-Bretagne, là où ses intérêts vitaux sont engagés, comme si elle ne comptait plus dans le concert des nations ; *alors, je le déclare, avec toute la force dont je suis capable, la paix achetée à ce prix serait, pour un grand pays tel que le nôtre, une intolérable humiliation.*

« L'honneur national n'est pas une question de parti ; la sécurité de notre commerce international n'est pas une question de parti. »

Grande Allemagne allait tâcher de rallier les portions de l'opinion allemande encore indifférentes à son programme d'annexions et de conquêtes. Ce parti prétendait que, si provisoirement la France gardait au Maroc l'apparence du pouvoir, l'Allemagne en eût la substance. Nous ferions, nous, la police et assurerions l'ordre ; elle recueillerait les profits. La timidité proverbiale de notre diplomatie, les complications du régime institué, les entraves mises à notre libre action, les humiliations qu'une grossièreté audacieuse aurait chaque jour l'occasion de nous infliger, tout cela lui permettrait, avant que nous eussions pu asseoir notre domination, d'ouvrir une querelle, qu'elle clorait par un brusque éclat le jour qui lui conviendrait. Cette période 1906-1914 a été rude à notre amour-propre. Elle a rajeuni et précisé pour toute une suite de générations le sens oublié d'anciennes formules. « Querelle d'Allemand » a désormais pour nous la même signification que pour nos pères. L'éclat se produisit, au lieu du Maroc, en Serbie. Et l'histoire révèlera sans doute que l'Autriche et l'Allemagne, deux complices impatientes, y avaient elles-mêmes disposé la mine. De ces mines, d'ailleurs, l'Allemagne, depuis dix ans, avait à tout hasard parsemé le Maroc, les Balkans, la Courlande, la Pologne, le Venezuela, le Brésil, la Perse, l'Australie, le Cap, le monde entier. Le lieu lui était indifférent. Entre tous cependant, le Maroc lui tenait à cœur ; et quel que dût être le théâtre du conflit, si la France y était partie, la cession du Maroc à l'Allemagne, — indubitablement victorieuse, — serait une des conditions de la paix. Aussi lorsqu'à la fin de juillet 1914, quelques-uns de ses ressortissants, Allemands et Autrichiens, quittèrent, ou par prudence ou par force, ce Maroc, où ils avaient déjà édifié tant de plans d'avenir et dressé tant de pièges, ce n'est pas adieu qu'ils lui dirent, c'est au revoir.

Qu'ils y revinssent tout de suite et triomphants, c'était pour eux une certitude. La France serait très promptement abattue ; la mer resterait libre ; la grande flotte allemande sous peu de jours, débarquerait à Casablanca et Agadir des troupes et des armes; tous les complices, El Hiba et ses hommes bleus, Moha-ou-Hammou et ses Zaïan, les insurgés de la zone proche de l'Espagne et les Allemands de la Légion étrangère,

se lèveraient en masse ; et les quelques Français qui n'auraient pas regagné la France seraient bien vite tués ou faits prisonniers. L'Allemagne procèderait alors à la conquête de l'Afrique du Nord, de l'Atlantique à la mer Rouge.

Or, de ces événements que nul Allemand — et probablement nul Marocain — ne mettait en doute, aucun ne se réalisa. La mer ne fut pas libre (et cela est devenu au delà du Rhin un thème à déclamations bien ridicules) ; la France, un moment ébranlée, s'est merveilleusement ressaisie et sait que l'avenir est à elle. Quant au protectorat si menacé, il a pu, après avoir restitué à la métropole plus de troupes qu'on n'eût d'abord osé l'espérer, démontrer aux insoumis et aux insurgés que, même diminuée dans ses ressources, la domination de la France reste inébranlable. Les seuls Allemands qui soient revenus au Maroc depuis 1914, y ont débarqué sous pavillon français et travaillent, comme prisonniers de guerre, à préparer à nos colons, aux indigènes, au commerce, un outillage et des moyens d'action pleins de promesses. A tous les Français qu'attira dernièrement l'exposition de Casablanca, cette trouvaille et ce paradoxe, le Maroc apparaît comme une possession précieuse infiniment et désormais sûre.

« Le sort du Maroc se règlera en Lorraine. » Ce fut la formule de tout le monde, celle du Gouvernement à Paris, celle du général Lyautey à Rabat. Elle impliquait que le Maroc devait tout de suite diriger sur la métropole le maximum de ses troupes, sans se préoccuper de lui-même : la France victorieuse le libèrerait à tout événement. Mais, d'accord sur le principe, on pouvait différer sur l'application. Le protectorat venait à peine d'entamer l'opération délicate de joindre à l'Algérie le Maroc oriental, par la trouée de Taza (mai 1913), et l'opération hasardeuse — les Romains s'en étaient abstenus — de pénétrer et de s'établir dans les massifs de l'Atlas, parmi les tribus berbères. Pour en venir à bout, on s'était, au début,

assigné trois ou quatre années. Les tribus du nord-est et du centre étaient encore frémissantes. Indomptées à toute époque, elles se flattaient de le demeurer toujours. Et voici que l'événement allait donner raison à leur optimisme. Par les espions allemands, leurs chefs étaient instruits de la politique européenne et des menaces de guerre. L'heure de la mobilisation, ils en seraient informés en même temps que nous : ils l'attendaient. Ils n'ignoraient pas que mobiliser impliquait retirer nos troupes à la côte et les embarquer pour la France. Guerriers avisés, ils guettaient, pour en profiter, l'heure du « décrochage ». Aussi, l'alternative que voici se posait devant le général Lyautey : ou bien « décrocher » ses troupes en hâte partout à la fois, et s'exposer à une ruée de l'ennemi, qui harcèlerait notre retraite pour la transformer en déroute, ne nous laissant ramener à la mer que la moitié de nos effectifs ou moins encore ; ou bien se contenter d'expédier immédiatement en France un premier et déjà respectable contingent ; avec le reste, maintenir ou reconstituer, face aux tribus belliqueuses, un front intact, et, plus tard, à l'abri de cette couverture infranchissable, ayant assuré la sécurité des régions pacifiées, acheminer, aussi vite que possible, vers la France, les garnisons de l'intérieur.

Le général Lyautey n'eut pas une minute d'hésitation. Mais il a coutume, sa décision prise, de l'offrir à la critique de ses collaborateurs. Le 29 juillet 1914, d'urgence il convoquait à Rabat ses lieutenants ; et quels lieutenants ! Outre ceux qu'il venait de rendre à la métropole, comme le brigadier Humbert, qui, actuellement, commande une armée : Brulard, naguère général en chef aux Dardanelles ; Gouraud, un des plus magnifiques soldats dont la France se pare ; Henrys — qu'on retienne son nom — à qui son savoir et ses talents permettent tous les espoirs et toutes les ambitions et qui s'est, avec son chef, deux années durant, consacré au seul devoir de défendre le Maroc. Ensemble ils tinrent conseil. « — Comment garder Mazagan, et Saffi, et Casablanca? — Avec rien, si Marrakech est gardé. » — « Comment garder Meknès et Fez? — Avec peu, si Khenifra est gardé. » Marrakech et Khenifra, c'est l'armature intérieure ; c'est le front, face à l'Atlas. Le plan raisonnable n'était donc pas d'évacuer Khe-

nifra et Marrakech, pour en ramener les troupes à la côte, mais provisoirement de s'inquiéter peu de la côte et de maintenir solidement l'armature intérieure. C'est ce qu'avait tout de suite vu le général Lyautey; c'est ce que confirmèrent ses lieutenants; c'est ce qui fut exécuté. Des territoriaux arrivèrent de France et démontrèrent aux plus incrédules que nos ressources en hommes et en armes étaient immenses. Les grands caïds du Sud et le pacha de Taroudant continuèrent à surveiller leurs régions, d'Agadir à l'Atlas; de bonnes troupes occupèrent solidement le pays central, du Tadla à Fez et Taza. Et, à l'abri de cette couverture, on put, sans inconvénient pour les villes et les tribus pacifiées, sans danger pour nos établissements agricoles et nos colons de la Chaouïa, des Doukkala, du Gharb, retirer et rendre très vite à la France plus des deux tiers des troupes de première ligne avec lesquelles jusqu'ici on avait gardé le Maroc. Dès le 31 juillet, on embarquait 20 bataillons; le 4 septembre, c'en étaient 11 de plus ; le 11 septembre, 6 autres; le 26 octobre, 3 encore. Finalement c'étaient, restitués à la Métropole : 40 bataillons, 20 escadrons, 10 batteries montées, 5 compagnies du génie, plus des goums, au total près de deux corps d'armée, de troupes entraînées et égales à n'importe quelles autres : elles l'ont prouvé. A quoi il faut ajouter, pour connaître toute la contribution du Maroc : le recrutement des tirailleurs marocains, qui a fourni 30 000 hommes (grâce aux primes et aux allocations journalières) ; la relève des troupes du front assurée de façon permanente ; et des approvisionnements considérables : blé, orge, avoine, semoules, farines, laine filée, etc., dirigés ou sur la France ou sur les colonies voisines. Le chef du protectorat entendait faire davantage : « Il faut, écrivait-il, que le Maroc soit pour la France un grand réservoir d'hommes et de vivres. »

Le jour où débarquèrent en France ces troupes qu'il était deux fois qualifié, comme chef et comme Lorrain, pour commander sur le front, le général Lyautey crut pouvoir faire remarquer au ministre de la Guerre qu'il n'avait pas demandé à servir en France, « parce qu'il avait regardé que sa place était au poste dont le Gouvernement lui avait confié la garde ; mais qu'il pensait que personne ne pourrait se méprendre sur

la cruauté d'un tel devoir pour un soldat et pour un Lorrain de la frontière ». Le Gouvernement n'a pas tu le cas qu'il faisait d'un tel serviteur. Il l'a payé en confiance et en sympathie, et d'autre façon encore.

Une des difficultés de la tâche était que tout le monde, au Maroc, du troupier à l'officier, soldats de métier ou mobilisés, était impatient d'aller se battre en France : question d'honneur, de carrière, de devoir. Chacun s'efforçait de se faire choisir et appeler. On rendait ses galons pour entrer dans une formation destinée au front. Le général Lyautey luttait pour garder intact son contingent; ce qui lui restait, il n'entendait pas qu'on le lui désorganisât. Il s'efforçait de démontrer à ceux du Maroc qu'eux aussi travaillaient pour la France, que le front de l'Atlas aussi avait son importance ; et il pressait le Gouvernement d'appuyer son raisonnement en récompensant le courage et le mérite où qu'ils se fussent manifestés. Il l'obtint. Grâce à cela, l'ordre a pu s'établir; il se fait un roulement entre le Maroc et le front : les blessés et les convalescents qui restent en France cèdent leur place à leurs camarades « moins favorisés ». La métropole et sa possession n'auront qu'une même fortune.

II

Vraiment une même fortune : car l'ennemi tâchait à nous menacer partout à la fois. Au Maroc, impuissant à faire entrer ces troupes ou ces armes qu'il avait promises à ses alliés indigènes, il ne désespérait pas de soulever contre nous un pays pacifié depuis si peu et seulement en partie. Aussi, son effort y fut-il intense et varié : la diffusion de fausses nouvelles ; l'exploitation des nouvelles vraies ; . . . . . l'espionnage et la séduction ; les promesses, l'argent comptant, les appels au patriotisme local et au fanatisme religieux; l'intervention de personnages plus ou moins considérables, d'émirs ou de mara-

bouts plus ou moins authentiques, tout fut mis en œuvre, pour détacher de nous ceux que la fidélité ou l'habitude retenait encore, et susciter une insurrection qui ou bien nous ferait perdre le Maroc ou, à tout le moins, y nécessiterait l'envoi ou le maintien de forces qui eussent été si utiles ailleurs.

Il paraissait vraisemblable que cette campagne rencontrât un plein succès. Il y avait surtout une région où le retrait de nos forces allait fournir une occasion favorable aux intrigues des Allemands et déchaîner un soulèvement auquel probablement nous ne résisterions pas. C'était la région des Zaïan, dans laquelle, depuis une année, nous tenions tête à toute leur confédération sous les ordres du vieux marabout Moha ou Hammou. Et, en effet, quand leurs tribus virent, au jour prédit de la mobilisation, s'éloigner la majeure partie de ces troupes qui les avaient battues et les enfermaient dans leurs montagnes, une impulsion irrésistible les jeta sur elles. Seulement il arriva que cet ennemi qui se retirait n'était pas un ennemi vaincu ; tranquillement il fit demi-tour, infligea à ceux qui le harcelaient une rude leçon, et continua sa route. Après quoi, les assaillants si fortement étrillés, comme il arrive toujours, se querellèrent. Leur grand chef, le vieux Moha ou Hammou, dut entendre de durs reproches. On le raillait d'avoir été la dupe des Allemands. On le rendait responsable et de l'attaque et de l'échec. On incriminait sa richesse et son égoïsme. C'était facile à lui et à sa fraction d'origine de prêcher la résistance aux Français : ils avaient des terres sur la rive gauche de l'Oum Er Rebia, à l'abri de notre action. L'hiver, ni la faim, ni la nourriture des troupeaux ne les inquiétaient. Mais les autres fractions Zaïan criaient misère ; elles n'en pouvaient plus ; elles entendaient réintégrer promptement leur territoire d'hivernage, et, si c'était nécessaire, faire leur soumission. Ce serait la fin de la confédération Zaïan ; sans doute, mais il faut vivre. Pour les tenir groupées autour de lui, le vieux chef alla jusqu'à partager avec elles ce qui, hors de notre atteinte, était terre cultivable. Encore lui fallut-il, avec certaines d'entre elles, user de violence, et à toutes faire luire la perspective du secours allemand. Mais ce dernier argument avait alors perdu toute efficacité. Les échecs rendaient méfiant et on venait d'apprendre successivement les

nouvelles les plus inquiétantes : par tout le Maroc c'étaient de fortes colonnes de territoriaux ; des troupes de l'active s'établissaient, face aux montagnes ; des Allemands de Marrakech, Mogador et Casablanca, amis fidèles qui avaient promis de chasser les Français, aucune nouvelle ; la contrebande de guerre ne passait plus que difficilement ; enfin voici qu'on avait vu débarquer à Casablanca un convoi de prisonniers allemands. Décidément la France était forte ; et le parti de la révolte n'était pas le bon parti. Voilà, contrairement à toutes les prévisions, ce qu'on voyait et ce qu'on disait, parmi les populations indigènes, en octobre 1914.

Bien entendu, ce changement dans le langage n'entraînait pas de changement immédiat dans la conduite. Des Marocains insoumis ne passent pas d'un bond de la guerre à la paix. Se soumettre? il y faut des préparations. On va recommencer, par exemple, à fréquenter les marchés depuis longtemps désertés ; ou bien l'on se trouvera sur le chemin et l'on fera par hasard la rencontre du commandant du territoire, et l'on causera ; ou bien on labourera, au risque d'être découvert, des terrains que domine ce poste, sauf à entrer en pourparlers ; ou encore on conduira à l'infirmerie-ambulance que tiennent les Français des malades ou des blessés, par unités d'abord, puis par groupes plus importants (à Khenifra, à ce moment critique, 90 par mois). Instinctivement, les coups de fusil nocturnes, cette protestation traditionnelle, se font plus rares : les Marocains jugeraient déraisonnable de harceler ceux avec lesquels ils vont être obligés de composer. De son côté, le poste, qui sait que l'heure est grave, qui sent la paix s'approcher, devient plus tolérant et plus accueillant : le commerce est rendu plus facile ; l'ambulance plus accessible ; le canon se tait. Ce mutuel silence, les indigènes l'interprètent comme une trève, et la rompre sans cause leur paraîtra une trahison. A tous ces signes, le service des renseignements, et le commandement — que des années de guerre et de palabres ont rendus incroyablement sensibles aux plus légers mouvements de l'opinion indigène — perçoivent que les tribus sont en marche pour venir à nous. Encore quelques jours de patience ; la neige va descendre dans le creux des vallons et chasser les troupeaux vers la plaine. Après les Beni M'Tir et

les Beni M'Guild que, par de longs et patients efforts, le général Henrys a, depuis 1912, entourés, divisés et, pour partie, ralliés, voici que les Zaïan eux-mêmes, ces indomptés, qui avaient espéré que de la guerre en Europe sortiraient notre défaite au Maroc et bientôt notre expulsion, vont, à leur tour, dire adieu à des siècles d'indépendance — et de luttes fratricides — et conclure la paix. L'intrigue allemande aura échoué comme la force allemande.

C'est à ce moment qu'éclata, en coup de tonnerre, à travers le Maroc soumis et le Maroc qui allait se soumettre, le grave incident d'El Herri (novembre 1914). En soi, auprès de ce que relate le *communiqué* quotidien, c'était bien peu comme effectifs et comme pertes, quelque chose d'à peine digne d'être mentionné. . . . . .

. . . . . .

Un coup de tonnerre et l'orage se déchaîne. Deux jours après cet . . . . échec, le général Henrys avait déjà pris

ses mesures pour empêcher toute répercussion locale. De deux côtés arrivaient des troupes importantes — dix fois l'effectif auquel les tribus venaient de se heurter. Le colonel, aujourd'hui général, Garnier-Duplessis recevait la charge de garder le pays. Plus tard des postes mobiles surveillèrent tous les fronts ; . . . . . Une fois de plus les insoumis durent constater que rien ne peut nous abattre; leur succès n'eut pas de lendemain. Leurs pertes avaient été effroyables ; ils n'osaient pas s'aventurer hors de leurs montagnes ; ils y furent bloqués plus étroitement que jamais. Mais l'effet redouté était produit. Les montagnards étaient pleins d'enthousiasme. Des émissaires leur vinrent du Rif, qui coururent tout l'Atlas. Plus de pourparlers en vue d'une soumission ; les tribus qui y inclinaient sont remontées dans la montagne ; les gens qui viennent au marché de Khenifra vendre leurs denrées n'ont plus cette attitude humiliée. Tous disent leur confiance dans le succès de l'Allemagne. Au loin, l'échec fit plus de bruit que la vengeance tirée. La renommée décupla l'importance de l'affaire. Les courages furent enflammés, l'orgueil surexcité. De l'Oum Er Rebia jusqu'à Demnat, du Tafilalet à la Moulouïa et à la zone espagnole, tout le pays prit feu. Tout le monde nous croyait perdus. Une fois de plus, la Montagne avait le droit de se dire inviolable. C'est en vain que, grâce à des opérations lentes et savantes, le général Henrys avait entamé la légende par sa campagne contre le massif Beni M'Guild, comme le général Gouraud contre ceux des Tsouls et des Branés, et forcé des gens jusqu'alors incoercibles à composer, à subir notre contact et à observer notre règle. Malgré tout cela les adversaires reprenaient leur antique confiance : s'ils ne pouvaient pas résister à une action méthodique et concertée, ils se sentaient à l'abri des coups de force isolés. Et c'est l'opinion qui s'établit de Marrakech à Taza.

Grâce aux Allemands, on allait bientôt en tirer les conséquences logiques. La guerre européenne ne se terminerait pas, comme on l'avait cru d'abord, à l'avantage des Français. Si des montagnards, mal disciplinés et sans artillerie, avaient pu un jour l'emporter sur les Français, que ne pourrait pas la formidable Allemagne? Certainement, ce n'est pas elle qui

serait battue. La présence de prisonniers allemands au Maroc ne prouvait rien : c'était le résultat d'un hasard. On était fondé à attendre d'heureux événements — qui sait? la venue de leur flotte à Casablanca, et, avec son aide, la prochaine défaite des Français. Les Allemands s'emparèrent de ce raisonnement avantageux et inespéré. Ils allaient en tirer parti pour leurs savantes intrigues, jusqu'alors inefficaces.

III

Pour peser sur les indigènes, il leur fallait un centre d'action proche : ils l'avaient trouvé en Espagne. La guerre y avait surpris nombre d'entre eux ; les routes du retour, mer et continent, leur étaient fermées. Ne pouvant regagner l'Allemagne (où d'ailleurs ils n'étaient pas rappelés [1]), ils avaient résolu d'employer leur temps à travailler contre nous : soulever le Maroc et nous forcer à distraire des troupes pour nous y maintenir. Nombreux comme ils étaient, il n'était pas question pour eux de s'aventurer ni en zone française ni en zone espagnole : en zone française, ce serait se livrer à l'ennemi ; en zone espagnole, ce serait par trop embarrasser un neutre. Mais d'Espagne, on pouvait agir sur le Maroc espagnol, et, du Maroc espagnol, sur le Maroc français. En Maroc espagnol, on aurait des agents, surtout d'origine et de religion musulmanes, encadrés et guidés par quelques rares Allemands de second plan, et par les consuls. Les vrais organisateurs, marchands réfugiés de Tanger, de Casablanca ou de Marrakech, industriels et commerçants de longue date établis à Barcelone ou à Séville, et leurs auxiliaires de tout genre, venus d'un peu partout, se tiendraient en Espagne, surtout dans le Sud, sous la haute direction des ambassades, des

1. Il semble bien que l'Allemagne ait trouvé plus d'intérêt à maintenir ses nationaux sur tous les points du monde pour y continuer, sous les formes les plus diverses, à sauvegarder l'influence allemande et à combattre ses adversaires, qu'à les incorporer dans ses unités mobilisées, qu'ils ne grossissaient pas d'une façon appréciable.

consulats et de quelques personnages officieux. A la vérité, il pourrait arriver que le gouvernement espagnol fît difficulté de tolérer cette organisation. Soit ! on n'affronterait pas le grand jour ; on aurait des allures discrètes ; surtout on s'arrangerait pour fournir au gouvernement espagnol des arguments et des excuses. Les pays à régime parlementaire savent qu'il faut compter avec l'opinion. . . . . .

. . . . . .

La conduite d'une telle entreprise impliquait, exigeait une méthode, une direction, une hiérarchie. Au sommet, il y avait à Madrid, les ambassades, celles d'Allemagne et d'Autriche et, bientôt, celle de Turquie, avec leurs attachés militaires ; en province, les consuls généraux et les consuls. Les ambassades et les consulats avaient mis tout leur personnel sur pied, sur le pied de guerre. Personne n'avait été rendu à l'armée : c'est en Espagne qu'on servirait. A Madrid, à Barcelone, partout, on avait ouvert les portes toutes grandes, et déployé une hospitalité somptueuse et accueillante ; désormais on n'écartait personne : ni les aventureux ni les tièdes ; on en dédaignait rien : ni les humbles besognes de détail ni les conceptions de haut vol. L'ambassadeur, ce grand seigneur, était tout à tous, démocratiquement. Quant aux consuls, ils déployaient l'habituelle activité et le zèle empressé des fonctionnaires allemands. Depuis la guerre, cette activité et ce zèle s'étaient exaspérés. Inutile de leur donner des ordres ; déjà ils les ont devancés. Adieu au bureau et à la paperasserie. Il y a mieux à faire. Et ils courent, ils se multi-

plient et prennent des initiatives, sûrs de n'être pas désavoués. Voici qu'au début de la guerre, le consul de Saint-Sébastien apprend que trois cents institutrices allemandes vont être expulsées de France. Aussitôt, il transforme son consulat en bureau de placement, cherche des situations pour ses trois cents jeunes compatriotes et, soit à de modestes conditions, soit au pair, les place dans autant de familles espagnoles, où elles feront sans bruit de la propagande pour leur patrie.

Au-dessous de ces personnages officiels, s'étageait la foule des auxiliaires, rétribués ou bénévoles, tous passionnés pour une œuvre qui pouvait servir leur pays, à tout le moins nuire au nôtre. L'un d'eux, sorte d'agent général, surveille tout, voit tout, prépare tout, est partout à la fois, en Espagne et au Maroc, recrute et instruit les agents, convoque les journalistes, donne des interviews, explique le passé, prédit l'avenir et n'est ni ridicule ni impuissant. Dans le Sud de l'Espagne, c'étaient de véritables groupements constitués chacun en vue d'une action spéciale sur une région du Maroc espagnol, par l'intermédiaire de musulmans, ordinairement marocains. De Séville, on agit sur Larache ; d'Algésiras sur Tanger, Ceuta et Tétouan ; de Malaga, sur Melilla. Le groupe de Malaga avait à sa tête un des Mannesmann, Henri, avec l'élite de son personnel. Ce qui s'y décidait était communiqué à Bachir ben Sennah, ancien fonctionnaire du Maghzen, en résidence à Melilla, et à ses complices. Algésiras était le siège de tout un groupe d'ardents francophobes, Allemands et Espagnols. Leur action sur Tanger n'était contrariée par rien ; sur Tetouan elle était hautement encouragée ; nos adversaires disposaient de deux journaux francophobes, le *Heraldo* et le *Defensor*, ... A Séville, se tramaient contre nous toutes les machinations qui aboutissaient à Larache.

C'est dans ces trois centres que se montaient toutes les entreprises : achat de bateaux suédois et de chalutiers espagnols, qui vont semer des mines en Méditerranée ; location de voiliers, qui, d'Almeria et d'Alicante, vont porter la contrebande en zone espagnole ; . . . . . etc. De ces trois centres aussi partaient les *Rekkas* (courriers) grassement

payés et les émissaires à la langue dorée, qui se glisseront au Maroc français par les ports de la zone espagnole. Par eux se répandent les nouvelles inventées à souhait ; par eux se nouent les intrigues et s'achètent les trahisons. Des passeports habilement truqués dissimulent, sous des figures anglaises ou américaines, des arabisants, des diplomates, d'anciens officiers, des légionnaires déserteurs, qui, appuyés sur leur connaissance des choses de l'Islam et du monde de Tanger et des tribus, vont, à leur tour, tenter par la corruption et l'intrigue de recruter d'autres concours, de préparer d'autres désertions. Ils rencontrent, venus au-devant d'eux, tous les ennemis de notre domination : par exemple un Qacem ben Salah, protégé autrichien, qui doit « travailler » le front Gharb ; son rôle serait de lancer les insurgés de la zone espagnole et de la nôtre sur le Gharb plantureux, « que les Français seront impuissants à défendre ». Ils mettent fin aux hésitations d'Abd-el-Malek Mahieddin, petit-fils d'Abd-el-Kader, que nous pensionnons, et dont un neveu combat avec nous sur le front de Champagne : celui-là ira prendre la tête des Riata et autres insurgés de la région de Taza. Et, après ceux-là, maint autre, comme Chenguitti, Mohammed Belghitti, qui tous entreront en scène au jour dit, quand l'opinion indigène aura été préparée par des publications persuasives largement distribuées et par une impressionnante prédication de la guerre sainte.

Car, avant de se lancer, il importait de s'assurer qu'on serait suivi par les tribus, et pour cela, d'échauffer, d'enflammer l'opinion, en lui démontrant à la fois la dureté, malgré nos promesses, et la fragilité, malgré nos succès locaux, de notre domination ; l'hypocrisie de notre protectorat et la facilité de le renverser, avec l'aide de l'Allemagne victorieuse en Europe. A ces tentatives on consacra une propagande, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la variété et l'intensité. C'était, par exemple, un journal illustré, le *Welt im Bild* (*le Monde par l'Image*) imprimé en sept langues : français, arabe, anglais, allemand, russe, espagnol, portugais, et abondant en illustrations aux légendes discrètes mais aux dessins tendancieux : des vues de Belgique, de France, de Russie et, parmi elles, des soldats allemands (vainqueurs sur tous les fronts) ; des villes d'Angleterre bombardées (en dépit de la

flotte britannique) ; un « Barbare » partageant son chocolat avec un petit enfant belge (injustice de cette épithète appliquée à un peuple si humain) ; le « Déjeuner du sous-officier », qui trait la vache, tandis qu'elle paît, et se régale d'un bol de lait dans la prairie (bonne humeur spirituelle de la race). C'était encore l'*A. B. C.*, illustré espagnol, dont l'Allemagne possède la majorité des actions ; instrument excellent, qui, rédigé à merveille, très répandu, absolument opposé à la France, sert à la fois l'hostilité du clergé espagnol et la cause des empires du centre par une propagande à forme imprécise qui autorise toutes les exagérations. A ces deux journaux vraiment allemands, joignez-en d'autres, purement espagnols, qui, par goût ou par intérêt, s'étaient mis au service de l'Allemagne.

Après les journaux, les brochures. Elles étaient sérieuses, documentées, perfides, — ordinairement l'œuvre de musulmans authentiques, quelques-uns lettrés connus, plus spécialement de Tunisiens brouillés avec notre protectorat. Cette fois, c'était la propagande sans aucun déguisement. On ne laisse pas au lecteur le soin de dégager les conclusions ; l'attaque est directe et les excitations précises. Le *Factum Vert*, dans une forme coranique qui plaît au musulman et le décide, constituait un appel à la guerre sainte contre les Anglais, Français et Russes, au nom de Mahomet V, sultan de Constantinople. Une autre pièce est un appel à tous les musulmans servant, malgré eux, dans les rangs étrangers et habitant des colonies françaises et russes...

L'Allemagne et l'Autriche ont été guidées par Dieu pour marcher avec l'empire ottoman la main dans la main et lutter contre la France, l'Angleterre et la Russie, lesquelles ont pris l'engagement d'anéantir l'Islam et de le faire disparaître du monde entier.

La pièce se termine ainsi :

Celui qui a rédigé cet appel est un chérif ; il nous apprend qu'Emir Ali Pacha, fils d'Abd-el-Kader l'Algérien, accompagne les armées allemandes et vous demande de vous joindre à lui pour sauver votre pays. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie sont en pleine révolte contre leurs ennemis.

Un autre pamphlet peint en noir la condition des musulmans sous le régime français en Algérie et en Tunisie. Un autre vise particulièrement la politique du général Lyautey . . . . . On en citerait vingt autres de même tendance. A Larache, le consulat d'Allemagne faisait afficher une sorte de proclamation en arabe, en allemand et en espagnol, dont le sens était que le kaiser n'est pas en guerre avec l'Islam et que les musulmans qui servent sous les drapeaux alliés, s'ils sont faits prisonniers, seront aussitôt libérés et envoyés à Constantinople, où il leur sera fourni le moyen de combattre pour l'Islam.

A l'action des brochures s'ajoutait celle d'envoyés spéciaux, venus des centres du pur Islam. L'expérience prouvait qu'on ne pouvait pas faire fond sur les indigènes : même mécontents, ils ne bougeaient pas. Les Jeunes-Tunisiens, à part quatre ou cinq, s'étaient tenus cois. Quant aux Marocains, on ne sentait en eux, dans la partie soumise, que des travailleurs uniquement préoccupés de lucre et, dans la partie insoumise, que des rebelles attendant l'heure de se soumettre. Il était urgent de réchauffer leur zèle par des prédications ardentes. En octobre 1914, on apprenait que trois missions avaient quitté Constantinople pour aller prêcher la guerre sainte : une en Égypte et en Cyrénaïque ; une autre en Tripolitaine et en Tunisie; la troisième en Algérie et au Maroc. En décembre suivant, débarquait à Algésiras un commissaire turc, chargé de publier au Maroc le *Fetouah* de la guerre sainte. Il se faisait appeler Bebdou pacha, pseudonyme qui cachait probablement un Albanais, Haris-Bey, officier d'état-major turc, membre du comité *Union et Progrès*, et venu, en 1910, pendant quelques mois, à la demande de Moulaï-Hafid, comme instructeur de l'armée marocaine. Plus tard, un de nos torpilleurs, le *Mousqueton*, arrêtait en Méditerranée, sur le bateau l'*Olympia*, deux officiers turcs et cinq sous-officiers, porteurs de divers présents destinés au Cheick des Senoussis, Si Ahmed Chérif-es-Senoussi-Pacha — entre autres 5 000 livres turques (110 000 francs) — et d'un firman, en turc et en arabe, qui créait Si Ahmed vizir et maréchal de l'armée turque. L'argent se dépensait sans compter et les agitateurs religieux étaient légion.

Tout était prévu dans cette entreprise de propagande, sauf que les Allemands (et, avec eux, leurs inspirateurs musulmans), spécialistes de l'Islam, techniciens de l'intrigue, se montrèrent — et cela n'étonnera personne — très médiocres psychologues; ils semblent avoir ignoré que ces appels à la guerre sainte, du moment que des Européens y étaient mêlés, étaient condamnés à demeurer inefficaces. Même s'ils eussent émané des seuls Turcs, ils n'auraient probablement produit que peu d'effet au Maroc, dont le sultan et les peuples nient l'autorité religieuse du Khalife de Constantinople. Transmis par des Allemands, ils n'avaient plus de portée. C'est ce qu'avaient, dès le premier jour, annoncé une autorité en la matière, M. Gaillard, secrétaire général du gouvernement chérifien, et le grand maître des choses islamiques, le professeur hollandais, M. Snouck-Hurgronje, dans son spirituel et mordant article sur la *Guerre sainte made in Germany* [1].

La campagne destinée à provoquer des désertions dans la Légion étrangère fut mieux menée. On en peut parler très librement; c'est déjà chose du passé. Soigneusement, l'Allemagne avait recruté d'anciens légionnaires, sous-officiers et soldats, parmi ceux qui savaient l'arabe, et, munis de passeports réguliers, les avait envoyés en Algérie et au Maroc. Le plan était ingénieux, et fut appliqué avec persévérance. Dès le mois de février 1915, nous saisissions un Allemand, ancien légionnaire, appelé Schuld, qui avait su déjà décider à déserter plus de trente de ses compatriotes. A quelques jours de là, nous en surprenions un autre, nommé Braun, rôdant autour du camp des légionnaires; il avait lui-même déserté trois mois auparavant et avait pris refuge chez les Riata, auprès de Chenguitti. Et ce n'étaient pas là des cas isolés. En sorte que l'on avait jugé opportun de déplacer la Légion et de l'envoyer plus loin dans l'intérieur. Mais ce déplacement n'arrêtait pas les tentatives.

Pendant que ces agents de désertion s'essayaient sur les légionnaires, d'autres avaient d'avance négocié avec les tribus voisines et s'assuraient qu'elles accueilleraient les déserteurs, les cacheraient et les aideraient à passer en zone espagnole.

1. *Heilige Oorlog made in Germany*, dans le *Gids*, du 1er janvier 1915, analysé dans la *Revue de Hollande* du 1er juillet 1915, p. 107.

A Melilla, des Allemands accrédités se chargeaient d'utiliser au mieux leurs facultés. A l'ordinaire, ils les envoyaient dans les tribus révoltées, chez les Riata, par exemple. Là, ces déserteurs se faisaient contre nous les instructeurs de nos indigènes. Ils leur enseignaient à saboter la voie ferrée, à creuser des tranchées et à se plier aux disciplines européennes. On l'a constaté plus d'une fois, et — notamment, au combat d'Aïn Defâli (4 juin 1915) — nos chefs ont entendu des commandements en allemand, en espagnol, en français, et le silence observé, la méthode suivie et la vigueur des attaques dénonçaient à coup sûr la présence de chefs européens.

Tout cela, au reste, bien conçu et bien exécuté, aboutit à peu de chose. Ce serait excessif de dire de la prodigieuse propagande des Allemands à travers le monde : « Beaucoup de bruit pour rien. » Il est légitime d'affirmer qu'au Maroc le résultat, de bien loin, n'égala pas l'effort.

A peine vaut-il, après cela, de mentionner la contrebande de guerre : naturellement des efforts furent faits sur tous les points, particulièrement à travers les deux zones espagnoles du Nord et du Sud, par Melilla et Ifni, pour ravitailler en armes et munitions les régions d'Agadir, des Zaïan et de Taza. On organisait aussi des convois qui, de Hollande, d'Italie, de Portugal, devaient, sous n'importe quel pavillon, déjouer les croisières de nos torpilleurs le long des côtes algéro-marocaines. Et quelques-uns passèrent, mais rares et peu importants : les insurgés ne se sentirent pas vigoureusement soutenus.

A défaut de renforts et de munitions, on comptait, pour stimuler leur zèle, sur des chefs illustres, les deux sultans détrônés, Abd-El-Aziz et Moulaï Hafid, qu'on supposait mécontents des Français. Pour Moulaï Hafid, c'était sûr. Il nous reprochait avec amertume la perte de son trône et d'habiles transactions qui, très légitimement d'ailleurs, l'avaient dépouillé de partie des biens fonciers arrachés à notre faiblesse durant les derniers mois de son règne. Sa pension annuelle — 360 000 francs — n'était pas — il l'a confessé, en souriant — suffisante pour le maintenir dans une invariable fidélité. Les Allemands lui en promettaient, et lui en versèrent davantage. Et il avait la candeur de croire que, vainqueurs, ils lui restitueraient le

Maroc. A leur appel, et à notre insu, il quitta adroitement Tanger, suivi bientôt de ses femmes et de toutes ses valeurs. Il voyagea à travers l'Espagne, poussa jusqu'à Saint-Sébastien où il passa « la saison ». Au retour il fut reçu à Madrid par les plus hautes autorités, et vint se fixer, dans une ville du Sud, en face de son empire. Mais rien ne put le déterminer à y transporter sa personne : il redoutait d'être pris par nous et se rappelait les tortures qu'il infligea au Rogui, son captif ; il n'était pas sûr de l'accueil qu'il recevrait de ses anciens sujets, qui n'ont oublié ni ses rodomontades xénophobes, ni la bassesse de sa soumission aux Français, ni son abdication achetée. Ici encore les Allemands ne firent pas leurs frais. Seul, le sultan actuel, le très sage Moulaï Yousef, a pu se réjouir de cette équipée : il reçoit partie de la pension de son frère. L'autre frère, Abd-El-Aziz, eût pu être plus dangereux. Lui, n'avait pas abdiqué solennellement, par acte notifié dans les mosquées. Aux yeux des croyants, il est une victime des Roumis. Et les agitateurs le savent : ils ont souvent fait usage de son nom près des tribus. Des Espagnols autorisés lui avaient un jour conseillé de voyager comme son frère. Le Gouvernement français y consentit ; mais, au lieu de le laisser à son gré vaguer par l'Espagne, l'achemina très sagement, sous la conduite d'un prudent mentor, sur la France, où il prolonge son séjour. On a relevé sa pension d'une somme décente.

A côté de ces sultans authentiques, les Allemands requièrent aussi — il ne faut rien négliger — les services d'un sultan improvisé, ancien chef de brigands, Raisouli. Longtemps ennemi des Espagnols, rallié à eux par intérêt, il use, pour maintenir son prestige devant ses coreligionnaires, de distinctions. Il reste l'adversaire acharné des chrétiens ; il jure qu'il entend rendre le Maghreb à l'Islam ; mais il « série » ses efforts. Il combattra toujours les ennemis de la vraie foi : aujourd'hui, les Français, qui sont les plus redoutables ; eux battus, d'autres à leur tour. Il néglige de préciser. Égal aux Allemands en duplicité, il tire contre nous le meilleur parti de leur réputation de puissance. Il annonce chaque jour l'arrivée prochaine d'armées allemande et turque. Il se targue de son artillerie et de ses mehallas innombrables. Finalement, il se

fait proclamer sultan. Et toutes ces fanfaronnades portent. Sans doute, à Tanger, on sait ce qu'est Raisouli et ce qu'il peut. Mais en Maroc insoumis, à grande distance, on est impressionné par ses lettres apocryphes et ses impudentes proclamations. A vrai dire, dans tout ce dont il se vante, tout n'est pas mensonge. Il commande la route entre Tetouan et Larache et, à cause de cela, les Espagnols, après l'avoir combattu, ont songé qu'il était peut-être préférable de s'entendre avec lui. Politique légitime, que nous pratiquons nous-mêmes dans notre zone. Contre l'engagement pris par lui de soumettre les tribus qui empêchent la jonction des territoires soumis à l'influence espagnole, nos voisins l'ont équipé, pourvu d'armes, de munitions. Ils ont recruté pour lui et armé des tirailleurs. Sentant, néanmoins, combien il est peu sûr, ils ont cherché à obtenir de lui des garanties. Mais Raisouli prétend demeurer quasi indépendant, et par son attitude, ses diatribes, ses gestes, il a impressionné les tribus de chez nous : c'est ce que souhaitaient les Allemands.

De proche en proche, sous tant d'excitations : pamphlets, munitions, proclamations, émissaires, ces tribus se sont émues et enflammées. Ce furent d'abord celles de la zone espagnole et leurs voisines françaises : toute notre frontière Nord, depuis longtemps paisible, a pris feu. Puis, tour à tour, celle de l'Est : les Riata, les Branès, les Tsouls, toute la région de Fez à Taza. La propagande des agents allemands a pénétré jusque dans l'Atlas, où il a fallu saisir et enfermer leurs protégés trop remuants. Heureusement, partout nos chefs veillaient, d'Agadir à Oudjda. Au Nord, le général Henrys, en personne, au Nord-Est, le colonel Simon ont frappé de rudes coups ; le général Garnier-Duplessis, sans cesse en mouvement, retient les Zaïan ; les Beni M'Tir et les Beni M'Guild, depuis trois ans surveillés et maniés par nous, n'osent ni peut-être même ne désirent se rapprocher des insoumis. L'insurrection générale promise, certes, n'est pas proche. Il y aura, çà et là, jusqu'à la paix européenne, des attaques sournoises, des chevauchées soudaines, des combats d'arrière-garde. Mais déjà on sent que ces tribus, même turbulentes, constatent l'impossibilité de maintenir la résistance. Elles sont bien loin encore de songer à faire leur soumission ; mais, quand l'Europe aura donné

l'exemple de l'apaisement, l'impuissance allemande, constatée en Europe et au Maroc, aura, dans l'Afrique du Nord, un immense retentissement. Alors une seule campagne bien menée fera tomber les armes et peut-être amollira les esprits de ces Berbères jusqu'alors indomptés. Toute l'obstinée intrigue de l'Allemagne, malgré tant d'espoirs éveillés chez les rebelles indigènes et d'appréhensions suscitées chez nous, n'aura pas retardé d'une heure le dénouement fatal : la soumission devant un vainqueur qu'on sent trop fort et qu'on sait généreux.

C'est à ce moment qu'apparaîtra dans toute sa beauté l'œuvre du résident général du Maroc, le général Lyautey.

IV

Le général Lyautey a, suivant un mot célèbre, pris tout au sérieux et rien au tragique. En même temps qu'il renvoyait à la métropole le contingent de troupes qui allait si magnifiquement batailler contre les Allemands à la frontière, il ne perdait pas une heure pour s'assurer de ceux du Maroc même. Surveillés pour qu'ils ne pussent fuir par mer ou s'en aller rejoindre leurs complices de l'intérieur, il les concentrait à Casablanca et les dirigeait sur Oran au nombre d'environ 300. Aussitôt la justice militaire, munie des documents saisis à leur domicile, ouvrait une enquête qui convainquait de contrebande d'armes, de provocation à la rébellion et à la désertion, d'espionnage et d'intelligences avec l'ennemi une quinzaine d'entre eux, notables commerçants et même membres du corps consulaire. Quelques-uns, plus circonspects, avaient, dès avant la guerre, disparu opportunément. Une douzaine d'autres furent ramenés d'Oran à Casablanca et passèrent devant le conseil de guerre. Certes, si ce n'avait été l'extrême tension des rapports entre l'Allemagne et nous, qui, depuis plusieurs années, imposait à nos agents au Maroc une réserve destructrice d'énergie, nous aurions pu et dû vingt fois arrêter la plupart d'entre eux, qui travaillaient — et s'en

vantaient — à provoquer l'incident international, d'où sortirait la guerre,

L'instruction fut, à Casablanca et à Fez, menée avec un scrupule de justice infiniment honorable ; tous les délais réclamés furent accordés ; les débats attestèrent la pleine liberté laissée à la défense. Sans parler de condamnations à la réclusion et aux travaux forcés, il intervint des condamnations à mort d'abord contre deux accusés, Seyfert et Wodke — celui-ci ancien légionnaire — qui furent aussitôt exécutés ; puis, quelques jours après, contre trois autres, Brandt, Carl Ficke et Grundler, à propos desquels un incident surgit : le chargé d'affaires des États-Unis pria qu'il fût sursis à leur exécution. Pour Brandt, ancien vice-consul d'Autriche, notre Gouvernement, après examen, commua la sentence en dix ans de réclusion. Pour Ficke et Grundler, la proposition vint d'Allemagne de les échanger contre des Français condamnés à la même peine. Certes, il était bien tentant de sauver nos malheureux compatriotes. Mais, de l'avis de tous, c'était une solution impossible. Les indigènes, qui déjà nous taxaient de faiblesse envers les Allemands, n'auraient pas manqué de dire que le courage nous manquait pour exécuter une juste sentence, et auraient perdu pour nous tout respect. Le Gouvernement de la métropole décida de laisser la justice suivre son cours. Cette sévérité légitime nous grandit dans l'esprit des indigènes. Mais déjà leur opinion nous était devenue très favorable. Au milieu d'octobre, ils avaient vu débarquer à Casablanca un convoi de 500 soldats allemands prisonniers.

Dans les derniers jours de septembre, le Gouvernement avait jugé opportun d'envoyer au Maroc des prisonniers de guerre, pour y être employés à des travaux de routes et de chemins de fer laissés en souffrance par le départ de la main-d'œuvre militaire. Leur présence serait, aux yeux des Marocains, une affirmation tangible de nos succès. Il en faudrait, pour que l'effet utile fût produit, au moins 1 000, qu'on répartirait par lots de 250 ou de 500, avec des sous-officiers comme chefs de chantier. Dès le 19 octobre, il en débarquait 490 ; un deuxième convoi arrivait le 6 novembre ; d'autres suivirent. Au milieu de janvier, il y en avait 3 500 ; au début de février, 4 000. Ils étaient répartis dans le Maroc occidental

— le Maroc oriental n'en ayant pas reçu — par groupes de 250, à raison de 2 500 dans la Chaouïa et les Doukkala, 1 500 dans la région de Rabat et 500 dans celles de Fez et de Meknès. Puis les envois furent suspendus. Mais Allemands et Marocains en conclurent que nous ne faisions plus de prisonniers, parce que nous n'avions plus de succès. Puis on constata que la majorité des Allemands internés au Maroc avaient été pris au début de la guerre; leur état moral était élevé et leur confiance dans le succès final de l'Allemagne non ébranlée. Les prisonniers faits plus récemment les renseigneraient. . . . . sur l'évolution de la guerre. Aussi, fin août 1915, le nombre des internés au Maroc s'éleva à 5 600. L'Allemagne prévoyait les conséquences qu'entraînerait pour l'avenir de son prestige la présence au Maroc de tant de ses sujets prisonniers de guerre, astreints à travailler pour le profit de notre politique. De là, de perpétuelles plaintes sur les traitements et le régime à eux imposés. Il fut démontré que nous avions été humains et prévoyants, qu'à mesure que la température s'élevait, nous avions ramené le plus grand nombre des prisonniers de l'intérieur à la côte et que, somme toute, nous les traitions aussi bien et, à certains égards, mieux que nos propres soldats. Seulement — et c'est ce que l'Allemagne trouvait intolérable — ils travaillaient dans ce Maroc, destiné à rester français, à un outillage qui, la guerre finie, lui assurerait un magnifique essor.

Depuis trente ans que nous avons fait notre rentrée sur la scène de la politique coloniale, nous admettons, comme des axiomes, avec les Anglais et les Hollandais, qu'un chemin de fer construit et un port aménagé valent un régiment ou une brigade. L'accès facile des rivages, les transports rapides à travers le pays facilitent les ravitaillements et multiplient l'efficacité des troupes ; ils avancent l'heure de la pacification, et, quand elle est achevée, ils facilitent la pénétration jusqu'aux régions éloignées, et l'ouverture et l'accès des marchés ; ils encouragent l'indigène à produire et, par l'habitude suggérée du travail et des gains qu'il procure, le détournent, à l'approche des saisons critiques, de ses velléités de guerres civiles, qui dégénèrent souvent en révoltes.

Aussi, pénétré de ces doctrines, le chef de notre protectorat

au Maroc, à peine signé le traité franco-allemand qui, vaille que vaille, nous conférait le droit d'agir, avait tourné sa pensée vers les routes, les chemins de fer et les ports; vers les agents qui en dresseraient les plans et assureraient l'exécution ; vers les ressources qui permettraient bientôt de les entreprendre. Et quand la guerre éclata, déjà il avait obtenu des résultats. Ils étaient, certes, loin de satisfaire nos ambitions même modestes et nos besoins même limités. Le traité de 1911, soit dans son texte officiel, soit dans les contre-lettres échangées, par des stipulations et une procédure habilement imposées, retenait notre élan. On avait cependant posé et fait triompher le principe d'un port unique, supérieurement outillé : Casablanca, et l'adjudication avait favorisé notre grand établissement du Creusot. Nos chemins de fer stratégiques, réduits, par une pusillanime interprétation[1], à la voie de 0 m. 60, assuraient le ravitaillement des garnisons et des postes. Enfin des pistes taillées en plein bled reliaient, par l'automobile, les centres même les plus éloignés.

Mais voici que la guerre rappelle en France toute la main-d'œuvre militaire et une bonne partie de la main-d'œuvre civile ; les chantiers se vident et les travaux restent en suspens. C'est alors que le général Lyautey conçoit, propose et fait adopter un plan politique et économique qui sera l'honneur de sa vie. En face de ces fils de l'Islam, qui se croiraient déshonorés si, parmi les pires catastrophes, leurs visages trahissaient la moindre inquiétude, la politique même, à défaut de la fierté, nous commandait, au cours d'une guerre où les Marocains voyaient en jeu notre domination, d'entretenir nos forces, de les accroître même, mais surtout d'affecter une tranquillité d'attitude qui en imposerait. Le général Lyautey ne cessait de répéter que la guerre ne devait rien

1. Aucun texte n'a défini le chemin de fer stratégique. En principe, c'est un chemin de fer qui ne doit être affecté qu'aux besoins de l'armée. Mais ces besoins comportent-ils la voie de 1 mètre, de 0 m. 75, ou de 0 m. 60? C'est affaire d'interprétation. Il existe des chemins de fer stratégiques à voie de 1 mètre. Mais, comme à l'ordinaire, on leur donne la largeur du Decauville, de 0 m. 60, nos administrations, bien avant la venue de Lyautey, sans hésiter ou s'inquiéter de l'avenir, abaissèrent à 0 m. 60 leurs prétentions qu'elles eussent pu, soutenues par des précédents, élever jusqu'à 0 m. 75 ou 1 mètre. La voie de 1 mètre, ou seulement de 0 m. 75, c'était, comme le prouve l'exemple du Congo belge, l'outillage économique du Maroc assuré tout de suite et sans plus de frais.

changer à notre vie et à notre manière d'être : les indigènes en seraient impressionnés. « Garder le sourire », devenait sa devise, et celle de tout le Maroc français. Les troupes actives parties pour le front, les territoriaux assurant la sécurité du Maroc, on décida de maintenir l'activité économique : d'abord renvoyer dans leurs fermes et dans leurs usines tous ceux des colons dont la défense pourrait se passer, avec ordre de pousser la charrue et de faire tourner le moulin et marcher l'atelier ; puis rouvrir les chantiers des grands travaux publics.

Sur la convenance, sur la nécessité de cette politique, le général eut, dès le mois d'août 1914, son opinion faite; la guerre, sa préparation et ses incidents en détournèrent son attention; mais au bout de peu de semaines, il y revint, et il l'exposait à peu près en ces termes : nos effectifs réduits et la moindre qualité de nos troupes ne permettent plus ici que de nous maintenir sur nos positions. Toute offensive, au moins avant longtemps, est interdite ; nos adversaires, avec les Allemands derrière eux, le pensent et le disent.

J'ai été mené à me rendre compte avec une évidence absolue que certaines mesures économiques prennent ici en ce moment un véritable caractère de mesures de guerre efficaces, en donnant une impression de confiance et d'audace et aussi une facilité d'articulation du commandement et des mouvements, qui apportent une compensation réelle à l'infériorité des moyens purement militaires...

Parmi ces moyens, au premier rang, étaient les routes et la mise en train d'un certain nombre de tronçons de chemins de fer dans les directions les plus importantes.

Aussitôt le génie se préoccupa de compléter son réseau de chemins de fer stratégiques et porta ses efforts principalement sur deux directions : Fez et Marrakech. Et, sept mois après, malgré la guerre et la diminution des moyens, le rail atteignait Fez, et l'on pouvait ouvrir la section Fez-Meknès. La ligne d'Algérie qui, une fois en territoire marocain, comportait trois écartements de voie différents y fut reprise à la seule voie normale, et bientôt aboutissait à Oudjda. La Compagnie du port de Casablanca fut invitée à reprendre d'urgence la construction de la grande digue. Un réseau fut dressé, plans et

devis, de ces belles et nobles routes, solidement assises sur des plates-formes profondément empierrées, qui sont l'ornement de la métropole ; il comportait environ 2 000 kilomètres, dont l'exécution prendrait trois ans ; un premier bloc de 480 kilomètres fut adjugé, pour être achevé en décembre 1915, tandis que 1 300 autres kilomètres seraient exécutés au cours de 1916 et livrés au début ou au milieu de 1917. Dans l'automne de 1915, ce n'étaient, par tout le Maroc, au voisinage des anciennes pistes, que chantiers ouverts, terrain défoncé et nivelé, entassements de moellons, cailloux cassés et répandus, toute une armée de travailleurs dirigés par des conducteurs et des contremaîtres, et, de place en place, d'énormes et réconfortants rouleaux à vapeur, qui broyaient, enfonçaient et aplanissaient.

En même temps, on invitait les ingénieurs des ponts, permanents ou mobilisés, à étudier d'urgence le futur réseau de chemins de fer qui devait, reliant les grandes régions et les capitales, aboutir à ce Casablanca, seul grand port du Maroc. Ces chemins de fer, si importants pour la sécurité de la domination, pour la production et le développement de la richesse, seraient, pour la plupart, à la voie normale de 1 m. 44, en sorte que l'on pût aller sans rompre charge de l'Atlantique à la mer des Syrtes. Ils traverseraient des passages difficiles et exigeraient, çà et là, des travaux importants ; aussi croyait-on prudent de solliciter le concours rétribué du personnel de nos grandes compagnies métropolitaines, en partie inoccupé pendant la guerre, pour que, sans rien préjuger du régime futur des chemins de fer au Maroc, il prêtât l'aide de son savoir et de son expérience technique.

Enfin, à mesure que se développait le programme, le gouvernement du protectorat, instruit, par une enquête très habilement menée et grosse d'enseignements, de la fertilité du sol et de l'habileté des producteurs marocains, des ressources de la population indigène et des achats qu'elle était en mesure de faire à l'industrie européenne, résolut d'appeler l'attention de la France sur ce centre important de transactions et ne trouva pas, pour cela, de plus efficace procédé qu'une exposition marocaine et française à Casablanca. Projet paradoxal, disaient les uns, chimérique, disaient les

autres ; certains ajoutaient : impie et ridicule. La guerre et la nécessité d'approvisionner la métropole avaient amené au Maroc quelques très habiles commerçants, de gros industriels, experts dont l'opinion s'imposait. Le général Lyautey les consulta. Son idée fut soumise au laminoir de la critique ; elle en sortit affinée et fortifiée. Les experts, rentrés en France, renseignèrent les corporations et les chambres de commerce auxquelles ils appartenaient, et transmirent de leur part de précieux encouragements. Le projet d'exposition prit corps.

On avait pensé qu'elle consisterait en deux grands hangars parallèles : à gauche, ce que le Maroc produit et offre ; à droite, ce que la France peut lui vendre. Mais l'enthousiasme s'alluma. Les habitants de Casablanca, conquis enfin par la loyale franchise de ce chef un temps méconnu, souscrivirent spontanément 300 000 francs pour coopérer à un projet flatteur. Chacune des régions du Maroc entreprit de montrer aux autres et à la France, dans des constructions d'un style original et aménagées avec goût et dans un esprit pratique, ce que ses arts locaux avaient produit jadis et ce qu'ils savaient produire encore. De grandes compagnies industrielles et commerciales prétendirent avoir leur pavillon propre. Les chambres de commerce des grandes villes de France firent, malgré la guerre, un effort ; des artistes européens et indigènes, quelques-uns éminents, architectes, peintres, travailleurs du plâtre dans le style arabe, rivalisèrent d'imagination et purent trouver sur place presque tous les matériaux que réclamait l'exécution de projets parfois ambitieux. Des jardins fleuris bordèrent des pavillons pleins de merveilles : les tapis de Rabat, admirables tapis anciens, tapis de la décadence au dessin inférieur, aux rudes couleurs allemandes, enfin tapis d'un art rénové et délicieux ; les tapis de Meknès et ceux des Berbères si plaisants et si moelleux, où la laine se marie à la natte ; les beaux cuirs de Fez et les cuirs souples de Marrakech ; les faïences polychromes de Saffi et de Fez ; les cuivres de partout ; le grandiose, sincère et enthousiasmant pavillon de l'agriculture ; les bois précieux et magnifiques des forêts de l'Atlas ; les soies chatoyantes de Lyon ; les aciers et les couteaux de Thiers ; les nobles et fines porcelaines de Limoges, s'essayant au goût de l'Islam, mais encore trop

sobres et délicates... Ce spectacle inattendu attira de tout le Maroc des caravanes d'indigènes dûment organisées, avec conducteurs, interprètes. « explicateurs ». Les panoramas de Rabat, de Meknès, de Saffi, dus au pinceau exact et spirituel d'un observateur sagace et amusant, mirent les visiteurs en joie. Les femmes — hommage rendu aux scrupules de l'Islam — discrètement voilées et protégées, eurent en quelque sorte leurs heures, sinon leurs jours réservés. Enfin, le sultan, dont la personne est associée à toutes les manifestations de notre activité et les domine, et qui se révéla curieux et connaisseur, eut, grâce à l'offre magnifique d'un citoyen anglais, un parc et une villa où réunir ses hôtes et se reposer.

Naturellement, c'est à l'exposition, dans ce cadre souriant et imprévu, que se donnaient les rendez-vous et que se déroulaient les solennités. Là étaient convoqués et tenaient leurs séances les *Comités des Études économiques* ; là étaient reçus les officiers de nos croiseurs, le général espagnol Jordana, hôte superbe et respecté, et son état-major ; là, les jurés venus de France et de l'Afrique du Nord. Il s'y faisait des affaires ; il s'en préparait. Nul ne dissimulait son enthousiasme et sa surprise joyeuse d'une pareille réussite ; nul ne croyait offenser la France qui se bat et qui souffre en saluant ce développement si consolant d'une possession si précieuse soustraite à la convoitise de l'ennemi. C'était une victoire en son genre, ajoutée modestement à celles de Marne et de Champagne : elle nous attachait des populations que tout — et notamment l'effort de ces mêmes ennemis — conviait à s'éloigner de nous.

Toute cette activité, et sur tant de domaines, entraînait cette conséquence imprévue et plaisante que le Maroc de la guerre faisait plus d'affaires que le Maroc d'avant la guerre. Le commerce total, de 75 millions, durant les six premiers mois de 1914, passait à 81 millions durant la même période de 1915, et la progression de 4 millions sur les importations était de 4 millions aussi sur les exportations. Ce succès, à le supposer même diminué par une critique clairvoyante des chiffres, resterait significatif.

Qu'on n'aille pas croire, toutefois, que tant de résultats flatteurs nous donnent définitivement partie gagnée. Les

Allemands n'ont renoncé à rien. Ils continuent leurs efforts. Leurs émissaires ne cessent de parcourir l'Atlas et le Rif et la zone espagnole. Récemment, ils faisaient parvenir d'importantes sommes à divers chefs. Et leurs incitations, certes, ne sont pas demeurées inutiles. Mais les admirables lieutenants de Lyautey, le général Henrys, dans le Nord, le général Garnier-Duplessis, au Tadla, ont contrecarré tous leurs plans. La conjugaison des efforts du Maroc et du Sud-Algérien a achevé de démoraliser l'adversaire : le territoire sur lequel nous dominons est de 80 000 kilomètres carrés plus étendu qu'avant la guerre. Les dispositions de nos chefs, les mouvements incessants de nos troupes, l'aide loyale dans le Sud de nos grands caïds (récemment, à Marrakech, le général Lyautey conférait la croix de grand officier de la Légion d'honneur à l'un des plus connus : Si Madani el Glaoui), l'exécution méthodiquement poursuivie de nos travaux publics, les routes ouvertes, Taza relié à l'Algérie par la voie ferrée et à Fez par camions automobiles, ont démontré l'irrésistible progrès de notre action. La foire de Fez va succéder à l'exposition de Casablanca ; les études pour les grandes voies ferrées à écartement normal s'achèvent et le projet va pouvoir en être soumis au Parlement : le Maroc sera prêt pour l'après-guerre.

Pour compléter cette esquisse, il faudrait encore montrer tant de progrès réalisés sur d'autres domaines. Car l'esprit du chef embrasse tout et croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire : d'abord une politique indigène intense, basée sur l'appel constant à la confiance des populations, sur une utilisation sans répit des forces morales qu'apportent le sultan, les grands organismes traditionnels et religieux, les hauts personnages indigènes qui ont lié partie avec nous ; ensuite les réformes les plus délicates et qu'on faisait accepter à force de délicatesse et de savoir : la reconstitution du domaine de l'État indignement dilapidé avant et plus après notre venue ; la justice indigène réorganisée, purifiée et élargie ; l'administration des Habous simplifiée, contrôlée et adaptée à des fins nouvelles et avantageuses ; les *Comités des Études économiques* fonctionnant à souhait et fondant la

tradition de la collaboration féconde du pouvoir et des colons; les villes ouvertes, assainies, embellies; des artistes consacrés par des succès européens appelés à en diriger l'extension; une loi ingénieuse sur l'expropriation, que la France réclame et attend depuis tant d'années, facilitant les embellissements pour le double profit des propriétaires et de la communauté, etc., etc.

Le général Lyautey, pour exposer au Gouvernement sa conception d'ensemble, avait trouvé cette formule pittoresque : « Je n'ai pas voulu jeter l'ancre en éteignant les feux. » Après une année et demie d'une si intense activité, il pouvait se vanter d'avoir conduit assez bien le navire en dépit de la mer agitée.

La meilleure réponse à faire aux propagateurs de mauvais bruits, écrivait-il, le plus sérieux obstacle à opposer aux défections possibles, le meilleur remède à apporter aux prodromes de dissidences, c'est le spectacle de ce vaste chantier qu'est devenu le Maroc depuis la guerre : les routes qui s'ouvrent à travers le pays ; les villes européennes qui se construisent et se développent ; les travaux d'utilité publique : hôpitaux, écoles, aménagements d'eau qui se poursuivent sans relâche et qui, en jetant dans ce pays une richesse et un bien-être qu'il n'a jamais connus, arrachent d'abord les populations à l'oisiveté et leur donnent ensuite une impression de sécurité, de protection et de solidité financière qui est certainement la base la plus solide sur laquelle je m'appuie. Je l'ai dit et je le répète : ici, pendant la guerre, tout nouveau chantier ouvert vaut un bataillon.

Ayant tant fait, il avait — on s'en doute facilement — dépassé notablement ses ressources pécuniaires, et il en faisait l'aveu avec une belle simplicité. Après avoir exposé ce qu'il avait accompli et ce qui restait à accomplir, et ce que cela avait coûté et coûterait encore, il dressait le compte du nombre de millions qu'il lui faudrait demander à la métropole d'avancer au Maroc. Et il avait confiance qu'elle ne les lui refuserait pas :

Si, écrivait-il, j'avais, au commencement de la guerre, fait la déclaration suivante : « Je vous enverrai plus des deux tiers de mon effectif, la valeur de près de deux corps d'armée ; je crois pouvoir répondre de garder le Maroc avec ce qui me reste ; j'en tirerai pendant toute la guerre des ressources en hommes, en grains que je ne cesserai de vous envoyer, mais sous la condition que vous m'ouvriez un crédit de x millions pour acheter et neutraliser les éléments nocifs et maintenir le Maroc en paix », je crois que vous n'auriez pas hésité à me répondre affirmativement. Je n'ai acheté personne ; c'est par ce qui

me restait de troupes que j'ai neutralisé les éléments nocifs extérieurs ; et c'est bien avec de l'argent que j'ai neutralisé les éléments nocifs de l'intérieur, mais avec de l'argent exclusivement appliqué à des travaux utiles, durables, préparant tout l'avenir économique du Maroc après l'issue de la guerre.

Ce qu'on eût accordé à qui promettait le succès, le refuserait-on à qui l'apportait ?

Cet appel si émouvant, la France l'entendit, et la Chambre y a déjà répondu, en votant, le 24 février 1916, l'emprunt de 72 millions. Elle s'associait par un vote à peu près unanime, à cette opinion du Gouvernement : « Quoi que vous eussiez pu faire sur le front, avait-il un jour mandé au général Lyautey, vous n'y auriez certes pas servi plus utilement le pays. » Parmi les Français qui résident au Maroc et ceux de la métropole qui l'ont visité au cours de la guerre, pas une voix ne s'élèvera contre cette juste louange.

JOSEPH CHAILLEY

ROBERT D'HUMIÈRES

A cause de l'immense succès qu'elle avait obtenu, le public connaissait surtout de Robert d'Humières la traduction du *Livre de la Jungle* (en collaboration avec M. Louis Fabulet) et de quelques autres ouvrages de Rudyard Kipling ; et de fait cette traduction, fidèle, pittoresque, nerveuse, vivante, — que la *Revue de Paris* eut l'honneur de présenter au public français — a tous les mérites littéraires d'une œuvre originale et méritait, en tout état de cause, de rendre célèbre son auteur. Mais il serait injuste d'oublier qu'elle ne constitue qu'une partie très réduite de son activité intellectuelle. Son œuvre personnelle est au contraire considérable, volontaire, cohérente et révèle une des individualités les plus marquantes de notre temps. Si elle est moins répandue qu'elle n'aurait dû l'être, cela tient à plusieurs raisons dont la principale était la modestie infiniment élégante d'un écrivain qui, loin de jamais rien tenter pour la faire connaître, s'effaçait au contraire avec un soin extraordinaire, après chaque livre paru, comme s'il eût estimé indigne de dérober à son profit une parcelle de la gloire et des autres avantages littéraires dont ses confrères de métier avaient besoin. Le nom que portait ce courtois gentilhomme, après une lignée très ancienne et très illustre, qui se trouve sans cesse mêlée à la politique et à l'histoire de la France, ce grand nom, il lui eût semblé indiscret de le faire servir, si peu que ce fût, à sa réputation. Ceux qui l'ont connu sont encore restés sous le charme de ses manières exquises de

grand seigneur, de son esprit merveilleusement caustique et pénétrant, de son intelligence de feu, de sa prodigieuse culture sans l'ombre de pédantisme, de sa générosité, et du tact absolu qu'il apportait dans tous les actes de sa vie. Ils savent que l'homme restait supérieur à une œuvre un peu dispersée : demain, lorsque cette œuvre sera réunie, ils verront, et avec eux tout le public, qu'elle n'était que le reflet le plus exact et le plus fidèle de cette personnalité même : une confidence et un testament.

On n'a pas oublié à Paris le service qu'il rendit à l'art dramatique, les deux saisons (1907-1908 et 1908-1909), où il consacra ses soins au *Théâtre des Arts*. Grâce à son activité de directeur, d'administrateur, de metteur en scène et de traducteur, cette modeste scène de quartier devint la plus intéressante de la capitale : songez qu'on y représenta des pièces japonaises interprétées par madame Hanako, *Candida* de Bernard Shaw, *Kaatje*, *Mikael*, *les Possédés*, *l'Éventail de lady Windermere*, et que Robert d'Humières lui-même y donna *la Tragédie de Salomé*, drame mimé, avec une partition de M. Florent Schmitt ; *le Grand Soir* et *l'Éveil du Printemps*, qu'il avait traduits respectivement de Léopold Kampf et de Frank Wedekind, et la *Marquesita* qu'il avait tirée du roman de Jean-Louis Talon.

Tout cela en deux ans, au prix d'un très lourd labeur, sans aucune arrière-pensée de profit personnel... et après, il s'en alla, tenté par d'autres expériences.

Sa vraie passion était d'étudier l'univers en moraliste et en artiste, et c'est pourquoi sa vie fut tellement variée et eut tant d'aspects, son œuvre aussi. Telle que, fragmentaire, elle se présente aujourd'hui, elle comprend : un livre de vers : *Du désir aux destinées*, dont la préface, en 1912, contient déjà l'esquisse de l'idée maîtresse du livre définitif qu'il rêvait d'écrire et que sa vie tout entière n'avait selon lui d'autre but que de préparer ; *l'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne*, où il préconise une chose qui devait se réaliser d'ailleurs, mais dix ans plus tard, le rapprochement anglo-français, devenu l'alliance d'aujourd'hui ; un roman : *Lettres volées*, d'une pénétration psychologique sans égale, vraiment digne de Laclos par la connaissance des milieux et des âmes, l'ironie philoso-

phique, la passion, le pathétique secret, un chef-d'œuvre et qui portera témoignage sur la société de notre époque ; *les Ailes closes*, trois actes douloureux et graves, d'un théâtre apparenté noblement à celui de M. de Curel, mais plus vivant et plus artiste ; quelques traductions autres que celles de Kipling, par exemple, celle de *le Nègre de Narcisse*, de Joseph Conrad ; enfin, de nombreux articles dans les quotidiens et les périodiques, et qui allaient de la solide étude de critique d'art architectural aux fantaisies et aux notes de voyage, de l'essai d'éthique au portrait incisif, et qui toujours étaient brillants, avertis, spirituels et substantiels à la fois, écrits dans une langue parfaite : du meilleur journalisme.

Cette œuvre, telle que je viens de l'énumérer, eût largement suffi à lui assurer une réputation considérable, s'il eût pris lui-même moins de précautions pour en atténuer l'importance. Travailleur acharné et presque quotidien, il garda l'élégance de faire, plutôt que d'auteur, figure d'homme du monde, de dilettante, de voyageur surtout (il parcourut tout l'univers et étudia l'humanité sous tous les climats). Le public n'a que trop de tendances à tenir pour définitives ces images réduites que de trop discrets artistes veulent laisser d'eux-mêmes : il n'eut pas la curiosité de rechercher quels étaient la cohésion intellectuelle de ces livres, les idées maîtresses qui les inspiraient, le foyer de sensibilité dont ils étaient les divergents reflets. Mais l'unité profonde de ces idées et de cette sensibilité apparaîtra clairement lorsqu'on sera en possession de l'œuvre totale. Dans son testament, Robert d'Humières lègue le soin de ses intérêts à M. le baron d'Ungern-Sternberg, en le priant de confier l'examen de ses manuscrits, pour la publication d'une édition complète, à M. Camille Mauclair et à moi-même. Cette édition, nous la préparons en ce moment, et nous pouvons d'ores et déjà annoncer qu'elle sera pour le lecteur une révélation, notamment au point de vue dramatique. Robert d'Humières laisse en effet, outre *les Ailes closes*, le manuscrit de quatre pièces absolument inédites : *Cœur* (quatre actes), *l'Étendard cramoisi* (quatre actes), *la Nuit du Taj* (un acte), *Comme des dieux* (un acte). Et je ne compte pas la traduction de trois pièces de M. Pinero, ni un ballet, *Écho*, pour M. Léon Moreau.

Au volume de vers déjà connu s'en ajoutera un autre : *les Inutiles chansons*, dont on appréciera ici-même, par des fragments, la profonde qualité lyrique. Ses souvenirs de voyages formeront au moins un volume. Il laisse, d'un roman sur les riches, un chapitre achevé et un plan définitif, et enfin le livre qui recueillera ses aphorismes révélera un moraliste de la lignée de Chamfort et de La Rochefoucauld.

Mais l'œuvre importante, essentielle, qu'il préparait, c'était son livre sur la Beauté. On peut dire que tout, dans sa vie comme dans ses autres œuvres, était fait pour aboutir à ce livre, pour le nourrir, pour l'éclairer. C'est un livre d'esthétique à la fois et de morale, où les plus hauts problèmes de l'existence contemporaine sont examinés, avec une impartialité radieuse et non sans ferveur, et résolus dans un sens hautement philosophique. Je ne saurais mieux en résumer la signification intime et la portée puissante qu'en citant ces lignes du vaste et bel essai que M. Camille Mauclair a inscrit, en préface, au premier volume de l'édition que nous préparons :

> Dans l'individu comme dans la race, il croyait possible de capter les atavismes pour les diriger au lieu de les subir, de se servir de la vieille loi fatale pour créer, par des croisements appropriés d'idées et de sangs, des types libres, une race libre-croyante et supérieure. C'était là pour lui le Grand-Œuvre futur de la science et de l'idéologie victorieuses du Passé grâce à ses propres armes ; et ce principe de la direction rationnelle des hérédités devait à ses yeux déterminer de nouveaux modes de groupement humain, et par conséquent une nouvelle morale, un nouveau code de l'amour. C'est pourquoi il était constamment penché sur le problème de ses origines et de la croissance de ses instincts, non par « culte du moi » (le mot et la chose le faisaient rire), mais parce qu'il trouvait en lui-même plus commodément qu'en autrui un champ d'expérience de ses hypothèses, et son étude tendait à plus d'amour, à la fusion de plus en plus grande de son esprit avec les données universelles de la conscience.

On trouvera dans *Crépuscule provençal* une expression, au mode du lyrisme intime, de ce stoïcisme panthéiste. Car cette haute doctrine était à ce point entrée dans son subconscient que tout ce qu'il écrivit, fût-ce une note sur un carnet, en porte témoignage. Je connais peu de personnalités qui aient été plus *une*.

***

Une existence aussi entièrement dévouée aux travaux austères de la vie intérieure sous des apparences brillantes ne pouvait pas se terminer comme celle du premier passant venu. Et de fait la guerre lui offrit la suprême consécration d'une mort héroïque et belle.

Sorti de Saint-Cyr, Robert d'Humières avait naguère tenu garnison à Quimper et à Compiègne, et avait démissionné, lieutenant, en 1892, pour se consacrer plus absolument à la méditation et à l'étude. Lorsque arriva le mois d'août 1914, quoiqu'il ne dût plus aucun service militaire, il ne voulut pas rester inactif, et il insista pour se faire réintégrer dans son grade. Il fut d'abord attaché au quatrième bureau des chemins de fer, puis nommé officier de liaison au quartier général de l'armée indienne, poste où il pouvait rendre de grands services et où le désignaient mieux que tout autre sa profonde connaissance de l'anglais et sa compétence dans les questions se rattachant à l'Inde, pays où il avait si longtemps et si souvent séjourné. Il continuait, de là, à envoyer des articles aux *Débats* (une éblouisssante étude sur le gros bouquin pangermaniste de Chamberlain) et à *l'Œuvre*, qui a publié sa dernière page : *l'Incompatible Boche*, hélas ! inachevée, puisqu'il mourait onze jours après avoir mis *à suivre* au bas de la première partie.

Mis en congé en janvier 1915 à cause d'une attaque de rhumatismes, il souhaita un emploi plus actif et moins préservé, ce que dans son langage si élégant il appelait « un poste plus intéressant ». Il ne put obtenir les Dardanelles, qu'il désirait, mais il fut envoyé au 4e zouaves. Et cela l'enchanta, ainsi qu'en témoigne cette lettre pleine d'humour écrite à ce sujet le 10 avril 1915 à M. Gustave Téry, directeur de *l'Œuvre* :

Mon transfert ici a été rapide et inespéré. Plus inespéré encore l'accueil charmant qui m'y attendait. Depuis deux mois, j'avais demandé à quitter ma sinécure anglaise. Je serais difficile si je ne me réjouissais d'être envoyé dans un vrai poste d'honneur. L'effectif du 4e zouaves a été renouvelé deux fois depuis le commencement de la campagne. Un des officiers était payeur avant. C'est un homme admi-

rable. Presque aucun qui n'ait à son actif des traits d'héroïsme. Je verrai enfin *the real thing*.

Dans quelques jours, j'aurai mon tour de tranchée, et je n'y serai pas en touriste cette fois.

Hélas ! en effet, ce ne fut pas en touriste, mais en soldat, comme il convenait à ce Français, à ce gentilhomme.

Ici je m'arrête. Que vaudraient mes commentaires à la place de ce document, la lettre écrite à madame la vicomtesse d'Humières par le colonel du régiment :

38e division, 76e brigade.
Lieutenant-colonel Eychène,
Commandant le 4e régiment de zouaves à...

Madame,

Le lieutenant Robert d'Humières comptait depuis quelques jours seulement au régiment lorsque nous avons eu la douleur de le perdre. Douleur très vive, je vous en donne l'assurance, en raison de la grande sympathie que cet homme charmant nous avait tout de suite inspirée.

D'Humières est mort en gentilhomme, vous n'en doutez pas, Madame, et rien n'a manqué à l'apothéose de sa fin, puisqu'il a pu voir, avant de mourir, l'ennemi en fuite. Le sol sur lequel il a été frappé est à nous et j'espère que nous le garderons. Pieusement, ses zouaves, qui ne sont pas longs à connaître la valeur d'un chef et l'appréciaient à sa mesure, l'ont inhumé à Wœsten, où sa tombe sera facilement retrouvée.

J'ai demandé, pour mon lieutenant regretté, l'honneur suprême d'une citation à l'ordre de l'armée. Mais quelle que soit la suite donnée à ma demande, vous recevrez la croix de guerre que je lui ai assurée par la citation suivante à l'ordre du régiment :

« D'Humières (Robert), lieutenant à la 9e compagnie, nouvellement arrivé au régiment, a pris le commandement de sa compagnie, dont le chef aimé venait de tomber mortellement blessé. A été superbe de bravoure et de sang-froid en entraînant sa compagnie à l'attaque du village de Lizerne, le 26 avril 1915, chargeant avec un élan magnifique. Est arrivé le premier sur les tranchées ennemies dont il a assuré l'occupation. Blessé mortellement, a continué de commander tant que ses forces l'ont permis. Est mort en héros. »

Je n'ai rien à ajouter à ces lignes que j'aurais voulues plus éloquentes, mais par lesquelles j'ai essayé d'exprimer l'admiration que mérita celui que vous pouvez pleurer avec fierté.

Signé : EYCHÈNE

Et je ne puis non plus me retenir de citer la noble page qu'écrivit M. Rudyard Kipling lorsqu'il apprit le trépas de

celui qui l'avait révélé à la France, et dont il était devenu l'ami :

Il n'y a guère plus d'un an que je me suis rencontré avec lui pour la dernière fois à Paris, et il me parla alors des possibilités de l'avenir, et de la guerre contre la civilisation : car il n'avait pas d'illusions sur le sens des idées allemandes. Nous nous étions entretenus de ces mêmes choses quand, au cours des années précédentes, il me faisait l'honneur de me rendre visite en ma maison d'Angleterre, et il s'exprimait toujours comme un Français qui prévoyait les horreurs d'un État sans idéal ni moralité. Je le plains, bien que lui-même eût été fier de son sort, en homme brave et en grande âme, en gentilhomme chevaleresque et en patriote de France loyal et fidèle, aussi dévoué qu'il était sans peur.

Il ne nous reste plus, à nous qui furent ses amis, qu'à remplir le pieux devoir dont il nous laisse la charge, certains que le lecteur français trouvera dans cette œuvre, restituée dans son intégrité, des motifs d'admiration correspondant à ceux qu'il a trouvés dans le noble exemple de sa fin héroïque.

FRANCIS DE MIOMANDRE

POÈMES

LE PHARAON

Si quitter le pays de l'ombre et de l'eau vive
C'est mourir, — quand on fut Séti, joyau du sort,
Aîné de Râ, semeur de l'une et l'autre rive, —
Je suis mort.

Close la pyramide, — égorgés les manœuvres.
Mon œil fardé de vert sous l'or du masque luit,
Songeant à ce qu'il dort de mémoires et d'œuvres
En ma nuit.

Les granits sont scellés. La tombe est à l'épreuve.
Sublime le repos où nous nous complaisons.
Parfois je songe aux soirs de mes Égyptes veuves,
Aux saisons !...

Pourtant j'ai peur de voir la racine furtive
Écarter le linceul imprégné de natron,
Et que le ver sans yeux me visite et qu'arrive
Le Larron.

Car mon peuple criait : « Que le Pharaon vive ! »
Le peuple est mort, — les dieux en qui je m'endormis
Sont morts. Le temps mourra. Seul en ma forme vive
Moi je vis !

Thèbes, 1905.

CRÉPUSCULE PROVENÇAL

Je vous aurai tant aimés, soirs,
Matins dorés, fervents miroirs
De l'Amour et la Destinée,
Que la Mort ne saurait ternir
Votre ineffable souvenir
Sous ma tempe à l'ombre inclinée.

Et vous remplirez les ennuis
De la fosse et les longues nuits
Sous le cyprès et sous la lune
De vos rayons évanouis
Et de vos astres inouïs,
Captifs sous la courtine brune.

Le mort n'est mauvais compagnon
Que pour lui seul ; il n'est de nom,
Chers dieux, en votre langue auguste,
Ni pour le laid, ni pour le mal.
Au hideux le pur est égal,
Sous le regard de l'ombre juste.

C'est pourquoi ne vous détournez
De mes ossements obstinés

Au regret des blanches étoiles,
Et n'emportez vers les Demains
Et les Ailleurs, par les chemins,
Des germes fleuris de mes moelles.

Ainsi, divers, léger, subtil,
Mon être délié soit-il,
Dans les prodigues aventures
Que nous courrons par les éthers,
Vers les Édens et les Enfers,
L'épouvante et l'amour futurs.

Les atomes de ce qui fut
Moi-même iront sans vœu ni but,
Ni savoir... Qu'importe ! J'arrache,
Derniers voiles avant l'amour,
Volonté, penser tour à tour,
Tout ce qui borne et ce qui cache,

Pour que, toi qui ne peux périr,
Tu règnes seul, divin Désir,
De toute chair et toute chose,
Incorruptible et chaud ferment
Qui, de chaos en firmament,
Foisonne en les métamorphoses ;

Pour que ton émoi guide seul
Hors du sépulcre et du linceul,
Hors de ma ruine ductile,
L'espoir, aveugle et désarmé,
Mais innombrablement semé
Aux champs de l'Infini mobile,

L'espoir de tressaillir encor,
O soleils, sous vos flèches d'or
Heurtant ma tombe inassouvie,
De m'enivrer, libre d'orgueils,
De mille amours et mille deuils,
Aux mille lèvres de la Vie !

UNION

Toi qui me vins, aimant jusqu'à la certitude,
Partager, un beau soir de ce siècle railleur,
Le pain de mon orgueil et de ma solitude,
Je ne sais s'il est bon, je n'ai rien de meilleur.

Mais notre Espoir sera le temple intérieur
Où s'exaltera par delà sa plénitude
L'Amour à se courber au rêve supérieur
Que lui tend, pour miroir, l'Idée en gratitude.

Je ne puis te donner le bonheur, mais nos maux
Seront les mêmes. Viens, je bois ta jeune force
Comme un vin de soleil qui tourmente l'écorce

Du cep, et veut jaillir des douloureux rameaux ;
Il faut tâcher d'aimer et vivre l'heure toute,
Mon bien-aimé, ta main, voici l'ombre et la route.

RUBAIYAT

(D'après Omar Khagyam.)

Ce clos est votre miroir,
Lampes de l'Aube et du Soir.
Si la tulipe est fâchée
C'est de dépit à le voir !

I

Au jardin où je repose
Le Soir, le Cyprès, la Rose,
La Lune, le Marbre et l'Eau
Sont plus beaux que toute chose.

Le jardin est enchanté
Des Ghazels du jeune Été,
Et soupire à bouche close
De grave félicité.

Au seraï de mon souci
Pour un peu de temps, voici
Ma peine dormant qui songe :
Le Bonheur est près d'ici.

O musiques des cascades,
Échos des fraîches arcades,
Prenez mon cœur insoumis
Dormant à mes pieds nomades.

II

La Nuit, douce à toutes peines
Au pied du balcon des Reines,
Sous les lilas emperlés,
A délié les fontaines.

Sur le bord du frais bassin
L'Heure, attardée à dessein,
Doute, au Soleil infidèle,
Un Dieu l'a baisée au sein.

Près du flot qui passe et chante
Vers la Lune murmurante,
L'Heure se pleure de fuir
Avec l'onde vive et lente...

III

Comme l'eau monte et s'enfuit
Dans la vasque où l'astre luit
Mon cœur trop comblé déborde
Dans le silence et la nuit...

Le Jasmin m'a dit : J'enivre,
Le Soir m'a dit : Je délivre ;
L'Amour : Je voudrais mourir ;
Et la Tombe : Je veux vivre !

GOLFE DE MARTABAN

La barque sombre
Pend au bossoir,
Sculptant son ombre
Au front du soir

Elle voyage
Vingt pieds plus haut
Que son image
Glissant au flot ;

Et, sur la gloire
Du couchant clair,
La quille noire,
L'horizon vert

Bornent la zone
De ciel ardent,
Où, large et jaune,
La lune attend.

La lune orange
De Thebaong
Balance, étrange,
Son masque oblong

A la courtine
De pourpre et d'or,
Terre latine,
Où tu t'endors.

O lune, lune,
Qui sais nos cœurs,
Ni l'un ni l'une
N'est mieux ailleurs.

Ah ! par une heure
Pâmée ainsi,
Pire, ou meilleure
Que celle-ci,

Boire à ta gourde
Le grand Nirvan,
Sur les eaux lourdes
De Martaban !

ROBERT D'HUMIÈRES

A BORD

DE

L'HOPITAL FLOTTANT

(AOUT 1915 - MARS 1916)

Fragments d'un journal de bord.

Samedi, 28 août 1915.

... A 4 heures, cet après-midi, nous arriverons à Moudros. Nous apercevons la terre et bientôt pénétrons dans une vaste baie où nous jetons l'ancre. D'un moment à l'autre on peut nous envoyer des blessés : il faut tout mettre en ordre.

La nuit vient ; le travail terminé, je fais un tour sur le gaillard, où il y a de la brise. On aperçoit çà et là des feux, — les camps où il y a de la troupe.

Des projecteurs balaient le ciel de leurs grandes ailes de lumière. Près de notre bateau est ancré un bateau-hôpital anglais. Toutes ses lanternes rouges sont allumées, et ses croix rouges, au lieu d'être peintes et éclairées par des réflecteurs comme les nôtres, sont faites d'ampoules électriques rouges. Elles se réfléchissent et tremblotent dans l'eau.

Dimanche, 29 août.

Nous ne commencerons à travailler qu'à 6 heures : j'ai donc le temps de jeter un coup d'œil sur la rade. De forme irrégulière, elle est limitée par une côte découpée, montagneuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, aucune trace de végétation. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe. Un sol brûlé, calciné, roux, et partout, des tentes et des tentes blanches : c'est là que vont stationner les troupes françaises et anglaises, en attendant leur départ pour la fameuse presqu'île. A notre gauche, on nous signale un camp de prisonniers. A l'aide de la lorgnette, je discerne des gens en robes, en turbans ou en fez, qui grouillent confusément. Ailleurs, des chevaux attachés en ligne. Plus loin, des enceintes de fil de fer ; de grandes lettres blanches fixées à des mâts indiquent, sans doute, des unités pour les troupes anglaises.

Je monte à la salle d'opérations. De nos fenêtres, nous embrassons un horizon plus vaste, nous voyons mieux la mer qui moutonne doucement sous le soleil éclatant. Je distingue l'église grecque de Moudros, quantité de navires de guerre disséminés dans la rade et que tout à l'heure, de notre pont inférieur, je n'avais pu apercevoir. Un sous-marin passe à dix mètres de notre bord. Autour de leur officier, les matelots sont assis sur l'étroite plate-forme où ils se tiennent lorsqu'ils ne sont pas en plongée. Sous la plate-forme, un tube cylindrique, complètement fermé. Ils saluent. Nous saluons. J'apprendrai tout à l'heure, que le minuscule équipage a reçu l'ordre d'essayer de passer dans la mer de Marmara, et qu'il y partait lorsqu'il nous frôla. Or, ces jours derniers, trois sous-marins de son type, qui avaient la même mission, ne sont pas revenus !

Visite du général Bailloud, visite de l'amiral Guépratte, visites à n'en plus finir. Tour du propriétaire, explications, etc. Le travail continue avec intensité. Ce qu'on sort de la cale et qu'il faut ranger est inimaginable. Il y a de quoi coucher, habiller, nourrir, faire boire, fumer, jouer toute une ville. Et il est nécessaire, malgré un inévitable flottement, un inévitable énervement de chacun, que toutes choses trouvent leurs places.

Lundi, 30 août.

Aujourd'hui, grâce au treuil, nous avons sorti de la cale tout notre bagage chirurgical. Il y en a des montagnes. Travail fastidieux d'inventaire, de rangement dans un endroit, puis dans un autre, dans un ordre, puis dans un ordre contraire. L'après-midi, nous ouvrons les boîtes de nickel envoyées par le service de santé.

Mercredi, 8 septembre.

Ce matin à 5 heures, nous avons levé l'ancre, et vers 10 heures, après un voyage qui fut un glissement doux sur l'eau lumineuse, nous sommes arrivés au cap Hellès, à l'entrée du détroit où nous resterons quelque temps, tout près de terre. A gauche, c'est Sedd-ul-Bahr, à droite, la côte d'Asie.

La côte d'Europe où se trouve Sedd-ul-Bahr se présente à nos yeux comme une falaise blanche, aveuglante sous le soleil éclatant. Les bombardements successifs qu'elle a subis l'ont complètement dévastée, déchiquetée. Elle est occupée par les troupes dont on voit les tentes, les hôpitaux de campagne. Il y règne un grand mouvement. Nous discernons très nettement, au ras de la mer, l'épave du *Majestic* qui fut récemment torpillé. Beaucoup de bâtiments de guerre : cuirassés, croiseurs, torpilleurs. La côte d'Asie est rousse, d'un roux qui rappelle celui des terres environnant la baie de Moudros. Elle est nue, comme celle d'Europe. Aucune végétation n'y est visible, sauf quelques bouquets d'arbres, çà et là. Mais, dans le lointain, elle apparaît très montagneuse et baignée d'une jolie lumière violette. La plaine désolée qui précède ces montagnes est celle de Troie, la Troie d'Andromaque et d'Hector, et l'on me montre un petit monticule qu'on nomme le Tombeau d'Achille. Devant nous, les deux côtes semblent se toucher, c'est l'entrée des Dardanelles. De temps en temps, nous entendons le canon et nous voyons, soit d'Europe, soit d'Asie, monter de grandes colonnes de fumée et de poussière à l'endroit où éclatent les obus.

Le médecin chef descend à terre pour faire des visites officielles et notifier que nous sommes prêts à fonctionner. Nous recevrons les blessés deux fois par jour : un remorqueur nous

les amènera le matin à 10 heures et le soir à 6. Le premier arrivage aura lieu demain matin.

Jeudi, 9 septembre.

Nous nous sommes levés dès l'aube. La salle d'opérations est reluisante. Tout est prêt. Chirurgiens, infirmiers, infirmières sont au port d'armes. La cloche qui annonce le remorqueur retentit. On se précipite de partout à la rencontre des premiers blessés. Ils sont trois ! On les transborde et bientôt l'ascenseur nous les amène : un petit zouave qui a eu le bras cassé par un crapouillot, un fantassin, au genou fracassé et un autre fantassin, dont les deux fesses ont été traversées par une balle.

Chloroforme, opérations, pansements.

Le soir, c'est plus émouvant : un pauvre bougre du Nord, dont le visage est en bouillie et dont les deux yeux sont crevés. Il hurle, sanglote pendant qu'on enlève son pansement. Et quelle épouvantable odeur il dégage ! Un nègre dont la cuisse est fracassée lui succède. Lui aussi souffre le martyre pendant qu'on arrache les bandes souillées qui recouvrent sa blessure. Je suis ému de sa détresse ; en dehors des médecins, vraiment très doux et gentils avec les blessés à qui ils prodiguent les paroles les plus fraternelles, il y a si peu de tendresse autour d'eux, que je prends le pauvre noir dans mes bras pour l'assister. Je suis penché sur la table et sa tête repose sur ma poitrine. Il continue à hurler et de grosses larmes roulent dans ses yeux. Je le cajole, le berce et je lui dis qu'il est un beau garçon !

Alors il a un joli sourire, étend les bras et m'embrasse. Je suis vraiment touché. Je puis même dire que peu de choses m'ont causé plus d'émotion que le geste de ce sauvage se raccrochant à moi dans sa misère.

Vendredi, 10 septembre.

Beaucoup de blessés aujourd'hui au remorqueur de 10 heures — et, cet après-midi, tout ce qu'on peut imaginer, je crois, comme opérations. Alors qu'on amputait un bras droit sur une table, on pratiquait une laparotomie sur une autre et une trépanation sur la troisième. J'ai assisté à la laparotomie : elle fut faite par M..., souriant, précis, d'une habileté splendide.

Ça commença par une incision de la cage thoracique où la balle avait pénétré : rien. Alors incision de l'abdomen depuis le diaphragme jusqu'au pubis. Mise à l'air de l'estomac, traversé deux fois, double suture ; mise à l'air de l'intestin grêle, du gros intestin : une heure et demie de chloroforme.

Le soir, après dîner, nouvelle séance qui dura jusqu'à minuit. Le premier patient qui arrive a le crâne enveloppé de bandes souillées. Il est bas, très bas. On le met avec des précautions infinies sur la table. On découvre son crâne, on le rase, on l'endort et M... lui fait l'incision. Le petit aide-major qui donne le chloroforme enlève la compresse, fait un signe — c'est fini ! Et c'est un cadavre que nous ramenons dans l'ascenseur ! Il faut se raidir, ne pas vouloir penser que quelque part, en France, il y a actuellement une mère sans fils, une femme sans mari et des enfants sans père, pour continuer la besogne, accueillir d'un sourire ceux qui vont monter, et blaguer avec eux, afin qu'ils ne s'affolent point pendant que je les lie sur la table que, tout à l'heure, ils ensanglanteront. Voici un pauvre petit maréchal des logis d'artillerie. Il a un trac fou, dans cette salle éclatante de lumière, pleine de monde et il souffre :

— Mon ventre, mon ventre, — crie-t-il.

B... qui va l'opérer lui parle gentiment, lui persuade qu'il a l'appendicite et qu'en cinq minutes, tout sera fini. En vérité, le malheureux se promène depuis dix jours avec la typhoïde, sans le savoir et a fait aujourd'hui une perforation. On l'endort, on l'opère et on le couche. C'est le dernier de la soirée.

Quand je regagne ma cabine où un rat familier se promène, il est minuit et demi. Depuis 5 heures, ce matin, c'est une bonne journée ! Demain, réveil à 5 heures.

Samedi, 11 septembre.

Ce matin, dès que j'ai eu une minute à moi, j'ai été faire visite à mes blessés. Mon petit zouave au bras fracassé : c'est touchant comme il m'a reçu ! Et mon nègre ! Il rit comme un bébé, me dit des « camaradé, camaradé » en me serrant la main que c'en est une joie.

Mais je n'ai pu voir notre opéré d'hier soir. Quand je me suis

approché du lit de ce petit sous-officier d'artillerie, son drap était ramené sur son visage : j'ai compris et me suis éloigné.

Dimanche, 12 septembre.

Ai-je parlé du canon? J'écris ces notes si vite, le soir, après la journée exténuante, que je ne sais plus.

Tout le jour, alors que nous sommes en train d'opérer, nous entendons le *boum, boum* des pièces de terre ou des pièces de marine qui tirent par-dessus nous. Les unes, les nôtres, sur la côte d'Asie ; les autres, sur la côte d'Europe. Quand nous en avons le temps, nous nous mettons aux fenêtres. Nous voyons s'élever de grands nuages de fumée et de poussière : ce sont les points de chute des obus. Quelques-uns passent si près de nous que nous les entendons siffler. La nuit, sur la côte et sur la mer, on perçoit très nettement la lueur qui sort de la gueule du canon, avec le projectile.

... Un temps admirable, une mer d'un bleu profond, striée de petites, de toutes petites vagues crêtées de blanc éclatant, une température telle qu'elle fait penser au Paradis terrestre. La côte d'Europe se découpe crûment, blanche sur le bleu de la mer et celui du ciel, la côte d'Asie, toute rose au premier plan, violette au second, déroule sous nos yeux ses lignes souples, un peu molles.

Lundi, 13 septembre.

Nous avons parfois, parmi nos blessés, des numéros de choix. Ce soir après le dîner, l'ascenseur nous apporta un Parisien, candidat à la trépanation. Malingre, rachitique, il avait un accent terrible et M... qui devait l'opérer, lui demanda où il habitait.

— Rue Philippe-de-Girard.

Une infirmière, Parisienne elle aussi, affirma qu'elle connaissait très bien cette rue et désigna un quartier élégant. Le blessé la regarda avec un air de dégoût et lui dit simplement :

— Non, mais des fois, vous vous figurez peut-être que je suis un feignant pour habiter par là. Regardez ma g..., si je ne suis pas de la Chapelle.

M... assit son client sur une chaise, lui expliqua qu'il ne lui donnerait pas de chloroforme, mais lui ferait des piqûres de

cocaïne, afin d'insensibiliser le cuir chevelu, où il allait pratiquer une petite incision. En réalité, il s'agissait d'un défoncement très caractérisé de la boîte cranienne.

— Tu n'auras pas peur, tu me le promets?

— Monsieur le major, je me f... de tout. J'ai été endormi quatre fois... Alors, vous voyez !...

— Tu es un bon petit, — se contenta de dire M... — et j'ai confiance en toi. Tu vas voir que ça ira très bien.

Et l'on commença.

Ça alla très bien, en effet, pendant les piqûres.

L'homme de la Chapelle pousse de petits cris, jure un peu, assure qu'il en a vu d'autres ; on incise, et puis c'est le vilebrequin qui entre dans le crâne ensanglanté.

— Ah la la ! Nicolas, — clame le client qui se raidit.

La pince-gouge mord le bord de l'ouverture pratiquée ; l'opérateur pèse ; des morceaux de crâne craquent, tombent sur le plateau.

— Vous êtes un malheureux ! — hurle le Parisien.

— C'est ça, eng...-moi, mon vieux, je le mérite, — dit M... — eng... bien, mais ne bouge pas, je t'en supplie.

Et il continue à forer. Alors dans le silence :

— Ah ! mince alors, si jamais on m'avait dit qu'on prendrait ma tête pour un tonneau de vin !

On rit, cependant le poilu s'énerve :

— Ça n'est pas bientôt fini, nom de D... ?

— Si, encore un minute.

— Oui, oui, une minute de perruquier.

Et c'est le dernier mot de l'homme de la Chapelle au grand spécialiste du crâne, qui sourit gentiment de s'entendre appeler perruquier, fait ses points de suture, panse son malade, et va le coucher en lui racontant des histoires.

Mardi, 14 septembre.

Si la qualité de l'atmosphère est incomparable pendant le jour, si la lumière sur la mer et la côte a une intensité et une douceur que je ne croyais pas possible, si la transparence de l'air est telle que mes yeux de myope discernent, sans verre, les points les plus éloignés de l'horizon, qui paraissent tout

proches, que dire des fins de jour et de leur poudroiement rose sur les montagnes, de l'entrée des Dardanelles, des couchers de soleil à la fois violents et harmonieux, et surtout des nuits, des belles nuits orientales, comme celle de ce soir? Tout à l'heure, je suis entré dans ma cabine pour y prendre un gilet de laine, car l'air fraîchissait et je frissonnais un peu sous ma blouse de toile. Mon hublot était ouvert, et ma cabine toute baignée de clarté lunaire. Je me mis à genoux sur ma couchette, et longuement regardai la mer. Dans tout le cercle que je pouvais embrasser, aucun bâtiment. Au loin, devant nous, la côte d'Asie toute noire semblait donner naissance à un vaste fleuve nacré, bleuté, frémissant, scintillant, qui venait battre les flancs de notre bateau sous mes yeux. C'était la lune que je ne pouvais voir, trop haute dans le ciel pour s'inscrire dans mon hublot, et dont la clarté s'allongeait au ras des flots. Je restai longtemps à jouir de cette féerie... Je me secouai enfin, et allai travailler, le bateau de 6 heures nous ayant amené quelques blessés qu'il fallait opérer d'urgence.

Le dernier qui fut appelé par le téléphone — car nous sommes reliés aux salles par le téléphone — fut un nègre, répondant au nom de Printemps. Être nègre et s'appeler Printemps! Pauvre petit Printemps! Quand il arriva dans la salle d'opérations et que j'abaissai le drap qu'on avait ramené sur sa tête, pour qu'il ne prît point froid, je découvris un charmant visage, bronzé plutôt que noir, un peu allongé. De très beaux yeux en amandes s'épouvantaient à voir tant de lumière et tant de monde. Et une plainte continue sortait de sa bouche. Quand nous le découvrîmes tout à fait, nous vîmes qu'il était amputé du bras droit et que sa jambe gauche était bandée depuis l'aine jusqu'à la cheville. Quelles souffrances il endura pendant qu'on retira son pansement!

On l'endormit et on incisa sa jambe en quatre endroits, pour en retirer les projectiles.

Quand je sortis vers 11 heures sur le pont, un peu ivre de chloroforme, je regardai encore la belle nuit, la lune au contour précis, les étoiles brillantes sur le ciel sombre, la mer étincelante...

Jeudi, 16 septembre.

Notre pauvre Printemps va mal, très mal ! Ce matin, au pansement, j'ai bien cru qu'il allait mourir, et ce soir, au moment d'aller me coucher, j'ai été prendre de ses nouvelles, dans sa salle. Il est dans le coma et certainement ne passera pas la nuit.

Vendredi, 17 septembre.

Printemps est mort quelques minutes avant le jour. Son pauvre corps mutilé a été placé sur un brancard, recouvert d'un drap blanc, mis dans l'ascenseur, et monté jusqu'à la salle d'opérations pour être conduit à la chapelle qui se trouve sur notre pont, tout à l'arrière. Quand on l'a passé devant moi, j'étais pieds nus, balai-brosse en mains et je lavais la salle. A la suite des deux porteurs, je m'engageai sur le pont. La pluie y ruisselait. Un vent terrible le balayait. Les deux infirmiers, le brancard, le mort, étaient secoués, bousculés, boxés par la tempête ; les tabliers blancs des premiers et le drap de l'autre voltigeaient, claquaient sous le souffle cruel. Deux ou trois fois, je dus prendre le drap, le replacer sur le visage de bronze clair, aux beaux yeux allongés, le glisser sous les épaules pour le maintenir.

Enfin, on arriva à la chapelle. Le brancard y fut déposé, on le recouvrit d'un drap tricolore, et je m'en fus reprendre mon nettoyage.

Ce soir, on immergea Printemps à 8 h. 1/2. Comme il n'y avait pas d'opérations, j'ai accompagné les deux infirmiers qui avaient, dans la journée, cousu le corps du petit nègre dans un grand sac de toile, comme ceux dont on se sert pour le blé ou les pommes de terre. Ils ont pris le brancard, ont descendu avec lui un petit escalier roide où ils trébuchaient à chaque marche pour atteindre le pont de la coupée. Le temps s'était tout à fait remis au beau au cours de la journée. Il faisait une nuit admirable, et l'eau qui courait rapide charriait les paillettes d'argent qu'y laissait tomber la lune.

De temps en temps, le canon tonnait. Sur la coupée, très éclairée, l'officier d'administration, l'adjudant, deux ou trois

majors, la marquise de C... qui, vraiment, donne le plus bel exemple de courage, de bonté agissante et d'activité. Penchées sur le bastingage, dans l'attitude de la prière ou de la méditation, une dizaine d'infirmières. Ces femmes en blanc, dont beaucoup pleuraient, accoudées le front dans les mains, sous la lumière violente, au-dessus de cette mer au courant rapide étaient infiniment émouvantes.

Les deux porteurs arrivèrent avec leur brancard jusqu'à l'escalier, prirent le sac chacun par un bout — il était flasque, incurvé — et descendirent marche à marche jusqu'au niveau de l'eau, où ils le laissèrent glisser. Et le courant qui l'emporta — sans doute très loin — continua de rouler ses paillettes d'argent.

Je songe à ce que serait ma douleur s'il me fallait voir immerger ainsi, jeter à la mer, un être que j'aime ou que je connaîtrais, et je songe aussi à la pauvre négresse qui, dans quelques mois apprendra brutalement que son homme n'est plus, et que son être dispersé roule dans la mer orientale.

Samedi, 18 septembre.

Je regardai, ce matin, le livre des observations qui se trouve dans notre salle et j'y trouvai, à quelques pages de distance, ces trois noms de nègres : Socrate, Aglaé et Printemps !

Jeudi, 23 septembre.

... Depuis quelques jours, nous savons que nous devons aller à Salonique pour y faire du charbon, et nous attendons ce départ avec impatience. Aujourd'hui, nous avons reçu l'ordre d'appareiller samedi soir. En attendant, nous nous apprêtons à évacuer ceux de nos blessés qui sont évacuables. Nous nous avançons très près de terre, de façon à nous mettre à la hauteur d'un autre bateau-hôpital qui se trouve mouillé sous la falaise de Sedd-ul-Bahr, et le remorqueur vient nous accoster. Cinquante blessés, des fantassins, des zouaves, des artilleurs, les uns blancs, les autres noirs, les uns à pied, les autres sur des brancards, sont là, vêtus de leurs costumes ordinaires, mais fripés, déteints, tachés, rendus ignobles par la désinfec-

tion. Les uns partent avec indifférence; ils quittent notre bateau sans aucune émotion, se laissent emporter avec une résignation un peu bestiale. Mais les autres ! Avec quelle tendre reconnaissance ils tendent les mains vers nous, quels jolis sourires ils nous envoient avant de nous quitter ! Cette première évacuation nous cause d'ailleurs, à tous, une certaine tristesse ; nous étions habitués, déjà, à ces visages hier inconnus; nous savions de quoi se plaignaient ces hommes, dont presque tous sont encore des enfants, et comment il les fallait traiter pour qu'ils prissent leur mal en patience.

Les voilà partis, et ce soir, lorsque j'irai faire un tour dans les salles, je ne verrai plus ce petit armurier bordelais à l'accent terrible, au sourire de fille, qui, pendant qu'on le pansait, exigeait le bras nu de son infirmière pour y mettre sensuellement sa joue imberbe, ni ce zouave algérien, mon premier client, avec qui, chaque jour, quand j'en trouvais le temps, j'allais faire un brin de causette ; ni ce Tunisien loquace et farceur, aux deux fesses traversées, qui parlait de sa « blessoure » et trouvait le moyen, chaque fois qu'il me voyait, de « m'avoir » de trois ou quatre cigarettes.

Mon pauvre nègre Koulibali s'en va aussi, celui qui m'embrassa quand je l'appelai « beau garçon » et qui, tous les soirs s'arrangeait, bien que ne parlant pas français, pour me faire appeler par l'un des infirmiers de la salle, afin que je lui dise bonjour.

Et voici Aglaé, le petit Martiniquais qui porte sur son bras ce tatouage : « J'ai pensé à ma Dédé ».

M... l'a trépané dimanche matin, et aujourd'hui, jeudi, il est debout sur le pont du remorqueur, auprès de ses camarades, souriant, un peu dolent encore, certes, mais valide.

On leur jette des paquets de cigarettes, le torpilleur largue ses amarres et file, emportant nos premiers blessés vers la *Bretagne* qui les ramènera en France ; puis la guerre les reprendra, et nous ne saurons jamais si elle les a épargnés, ou si, malgré tant de soins, d'efforts et de tendre sollicitude, elle ne les a pas couchés pour jamais dans une fosse hâtivement creusée, ou fait glisser par quelque froide nuit dans une mer lointaine.

Samedi, 25 septembre.

Nous avons reçu l'ordre, ce matin à 10 heures, de partir pour Moudros. Nous levons l'ancre et quittons Sedd-ul-Bahr et la côte d'Asie. Il fait si doux, la mer est si calme, qu'il est impossible de sentir qu'on avance et nous continuons à panser et à opérer comme si nous étions à l'ancre. Vers trois heures, nous arrivons à Moudros, nous revoyons sa rade, ses camps, et nous repartons aussitôt pour Salonique. Nous voguons dans un coucher de soleil qui teinte d'orangé une large bande de mer. Les montagnes des îles que nous côtoyons deviennent mauve, violet sombre, et derrière nous, nous voyons se lever la lune. Puis les reflets du soleil sur l'eau s'éteignent, nous glissons sur un fleuve de nacre et d'argent.

Dimanche, 26 septembre.

Quand je me suis levé ce matin, le bateau n'était pas encore arrêté. De vagues roseurs étaient visibles à l'orient. Des buées flottaient sur l'eau. Peu à peu, la nuit s'éclaircit, le levant devint plus coloré, et je discernai des montagnes derrière un écran de brouillard. Le bateau stoppa ; monté sur le gaillard d'avant, je fouillai l'horizon. Peu à peu, je découvris que nous étions dans un vaste golfe limité par d'importantes hauteurs, que tout au fond se trouvait une ville, encore baignée de brume. Salonique !

Je vis bientôt s'élever de blancs minarets, et la ville entière m'apparut, construite au flanc d'une montagne très escarpée.

Nous recommençons à avancer et nous nous dirigeons vers le port. Malheureusement le temps se couvre, et quand nous arrivons à quai, il fait un jour gris, sale, vraiment très peu oriental. D'ailleurs ce que nous apercevons de notre pont, et qui intercepte absolument notre vue sur la ville, ne vaut pas la peine que nous le regardions : une grande bâtisse blanche, bureau d'agence maritime ; un cinéma Pathé et quelques maisons « à la française », c'est-à-dire du style munichois le plus pur. Nous apprenons, en jetant l'ancre, que nous sommes en pleine mobilisation et apercevons, sur le quai, des gentilshommes à l'air très martial qui promènent de splen-

dides costumes : des officiers probablement. Quelques bateaux chargés de soldats entrent au port.

...Le soir, vers 5 heures, on vient me prévenir qu'un blessé que M... a opéré hier est très mal : 40° de température.

Je monte à la salle d'opérations, j'attends le malade, on le couche sur la table, on l'endort, on découvre son pied que la gangrène ronge et noircit ; M... lui dit :

— Tu sais, ton pied ne va pas bien, et je crains de ne pouvoir te le conserver tout entier.

L'infortuné ne répond pas.

M... répète. Le patient affirme qu'il préfère garder son pied.

— Bien sûr, mon vieux, mais je serai peut-être forcé...

Et le blessé :

— Eh bien, faites comme pour vous.

M... se penche sur la table, caresse la joue de celui qu'il va amputer, et prononce tendrement :

— Mon pauvre petit vieux !

On attache, on endort, je mets une paire de gants, attrape le pied noir. M... sectionne, scie, le pied me reste dans la main. Je le dépose dans un seau, un camarade le porte à la chaudière où on le brûlera.

C'est étonnant ce qu'un membre, bras ou jambe, privé de sa main ou de son pied, semble court.

Lundi, 27 septembre.

Vers midi, au moment du déjeuner, le médecin-chef monte et nous annonce qu'un petit bonhomme qu'on soignait depuis quelques jours pour une fracture de l'humérus, d'ailleurs fort vilaine, fait de la gangrène ; on prépare ce qui est nécessaire pour une amputation. On monte le blessé. Sa maigreur, sa faiblesse générale, l'état horrible de son bras m'avaient frappé depuis la veille et j'avais dit au jeune S..., au moment du pansement, que je craignais l'intervention. Il avait conservé l'espoir de l'éviter. Et quand on découvre la plaie, il faut vraiment du courage pour résister à la vue, à l'odeur. Anesthésie. Je prends la main dans ma main gantée. Je tire. B... donne un coup de couteau circulaire et le pauvre

membre corrompu, dont l'os est brisé à quelques centimètres de l'épaule, reste entre mes doigts.

Je le dépose dans un seau, entouré du champ qui le recouvrait et pendant que le patron scie le morceau d'humérus brisé, ligature, panse, je regarde cette pauvre main calleuse, sale, exsangue, du petit paysan beauceron qui, tout à l'heure se réveillera avec un moignon. Elle est crispée, la paume est tournée de mon côté, et j'éprouve, pour la première fois depuis que je vois opérer, un sentiment d'horreur, d'épouvante, qu'aucune plaie ne m'a donné.

... Je suis descendu cet après-midi voir Léopold, notre amputé. Malgré le sérum, il est très bas, et la dysenterie qui, chaque fois qu'on le montait chez nous, lui faisait souiller nos draps — car l'infortuné ne nous a rien épargné — la dysenterie empire. A 5 heures, il est mort.

Mardi, 28 septembre.

Je suis de garde à la coupée, de 6 heures du matin à 6 heures du soir. Cela consiste à être assis sur un pliant, en grande tenue, jugulaire au menton, à recevoir les gens, à les conduire où ils désirent aller, et à regarder ce qui se passe autour du bord.

Matinée brumeuse, les mouettes volent dans l'air frais en poussant de petits cris. Autour de l'escalier de la coupée, des barques montées par des juifs qui viennent nous vendre des journaux : victoire française entre la Marne et l'Aisne, 16 000 prisonniers allemands.

... J'apprends qu'un de nos opérés d'avant-hier soir vient de mourir et qu'on l'enterrera aujourd'hui, dans le cimetière catholique de Salonique, avec Léopold.

Vers 2 heures, les deux cercueils, couverts du drapeau tricolore, sont descendus sur la baleinière où prennent place le médecin-chef, l'officier d'administration, l'adjudant et quatre infirmiers. L'aumônier est parti en avant préparer la cérémonie. La baleinière qui porte les deux corps mutilés, glisse entre les barques, les chalands, les charbonniers. Et les hommes qui montent toutes ces embarcations se découvrent au passage.

Mercredi, 29 septembre.

Encore une gangrène gazeuse ce matin. Il y a quelques jours, avant notre départ de Sedd-ul-Bahr, nous avions reçu un petit de la classe 15 atteint au cou et aux deux jambes par des éclats de grenade. Rien de très grave. Quelques incisions suivies de curetage et l'on pensait que tout irait bien; mais hier, une des jambes prit un assez mauvais aspect qui détermina M... à pratiquer, au-dessous du genou, une incision circulaire. Enfin, ce matin, on amena de nouveau le blessé dans la salle. M... l'informa que sa jambe n'allait pas bien, et lui demanda s'il préférait en faire le sacrifice, avec l'espoir de vivre, ou la garder avec tous les risques — qui étaient immédiats. Il le dit d'ailleurs avec ce tact et cette douceur que j'ai déjà marqués.

Le pauvre gosse dont le petit visage pâle, absolument imberbe, était déformé par une asymétrie résultant de sa blessure au cou et qui parlait avec la bouche de travers, tourna vers lui des yeux résignés et répondit simplement :

— Je m'attendais à entendre ce que vous venez de me dire. Coupez-moi la jambe.

Le pansement défait, le membre apparut, horrible, tout noir, et dégageant une odeur infecte de venaison. M... le palpa, et la chair sous ses doigts fit un bruit de viande ou plutôt de boudin grillé sous la fourchette. Je pris le pied et pendant que le chirurgien sectionnait, en dirigeant son couteau dans un sens, je faisais tourner la jambe de l'autre. Un coup de scie pour couper le fémur, car l'amputation avait été faite au-dessous du genou, juste à la place de la première incision, et je déposai le membre dans un seau.

... Je vais voir dans la salle le petit amputé de ce matin. Il est triste ; déjà, sur son visage pâle, maigri, que l'asymétrie déforme, l'ombre de la mort a passé. Je m'assieds auprès de son lit. Je lui dis que, malgré son infirmité, il pourra faire une vie, et une belle vie, que rien ne l'empêchera d'exercer sa profession de dessinateur et même qu'il obtiendra une place de choix. Le pauvre enfant dont le cou est ceint de bandes, et qui ne peut remuer, me regarde fixement :

— Je ne me fais pas d'illusions ! D'ailleurs l'aumônier est venu tout à l'heure. Ça n'est pas pour rien.

Jeudi, 30 septembre.

« Je ne me fais pas d'illusions ! » Il avait raison. J'apprends ce matin qu'il est mort pendant la nuit, en suppliant qu'on ne l'immerge point et qu'on l'enterre au cimetière de Sedd-ul-Bahr. Il savait que nous retournions au cap Hellès.

... A sept heures du matin, nous partons, par un temps splendide. J'aurais voulu pouvoir jeter un dernier regard à la grande baie aux lignes souples, j'aurais voulu revoir la montagne couverte de maisons, plantée de cyprès et couronnée par la ligne découpée des remparts ; mais lorsque j'ai pu monter sur le pont, nous étions en pleine mer : le golfe et la montagne avaient disparu depuis longtemps. Nous suivions une côte aux lignes douces, noyée d'une lumière d'or dans les parties éclairées par le soleil, teinte de violet clair à l'ombre et que baignait une mer calme, d'un bleu profond, sur laquelle nous glissions sans bruit, sans un heurt : il était impossible de nous rendre compte si nous avancions ou si nous étions à l'ancre.

Brusquement, vers le soir, le temps changea. Sans que la mer fût plus agitée, un brouillard si épais nous enveloppa qu'il nous fallut diminuer considérablement notre vitesse. Et toute la soirée et toute la nuit, nous avançâmes, la sirène meuglant désespérément.

Vendredi, 1er octobre.

Encore le brouillard. Quand nous nous sommes levés, il nous enveloppait à tel point qu'il était impossible de voir quoi que ce fût à cent pas du bord. Puis le soleil le perça ; puis une fois encore, nous fûmes entourés d'ouate. Toute la matinée, nous eûmes de ces alternatives. Et la sirène continuait à bramer notre détresse. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Moudros dont nous revîmes, avec je ne sais quel sentiment familier, les côtes roses que baigne la mer bleue. Le ciel était redevenu serein, l'atmosphère transparente. Après avoir mouillé quelques heures dans la baie que le coucher de soleil ensanglanta somptueusement, nous reçûmes l'ordre de regagner notre place au cap Hellès. Et nous partîmes dans la nuit noire, sans lune et presque sans étoiles. Je dois dire que je ne m'aperçus même pas du départ. J'étais, après le dîner, sur le pont, lorsque j'entendis le commandant maugréer :

— Sortir de ce port, non éclairé, par une nuit pareille, sans s'empêtrer dans les filets, c'est un métier de forçat.

Samedi, 2 octobre.

Quand nous nous éveillons, nous sommes arrêtés à l'endroit même que nous avons quitté voici quelques jours, c'est-à-dire en face du détroit. A notre gauche, Sedd-ul-Bahr et son camp, à droite la côte d'Asie. Et le bruit familier du canon frappe mes oreilles.

Une matinée admirable, d'une grande douceur lumineuse. Pas la moindre vague, pas de courant. Les côtes, où de temps en temps nous voyons tomber les obus, montrent tous leurs détails.

Nous apprenons que des raisons administratives nous empêchent de mener à terre, pour l'ensevelir ainsi qu'il le désirait, notre petit mort et qu'on doit l'immerger.

Le cercueil, dans lequel son corps rendu effrayant par la gangrène est enfermé, est descendu à la coupée et on le laisse glisser. Mais, comme on a oublié de percer des trous dans le bois pour que l'eau y pénètre, la bière, au lieu de s'enfoncer, flotte, le courant l'entraîne ; le frêle esquif blanc s'en va loin, loin de nous. Certes, ce cercueil a dû finir — et très tôt — par être englouti, mais l'imagine-t-on rencontré par un autre bateau, ou allant s'échouer sur le rivage bas de quelque île?

Dimanche, 3 octobre.

Nous recevons des hommes peu grièvement blessés, et la journée se passe surtout en pansements. Si, chez nous, c'est le calme relatif, à terre on tire beaucoup. Deux ou trois coups sont si violents qu'ils ébranlent le bateau, font trembler et vibrer nos verreries.

Le soir, après le dîner, je monte sur le pont et fais quelques pas avant de regagner ma cabine. Plus de canon ; une nuit si douce que je reste en costume de toile. Les constellations brillent comme elles brillent en Orient, quand le ciel est serein. La mer laisse monter vers moi un murmure à peine perceptible et les deux navires-hôpitaux mouillés à notre gauche,

réfléchissent dans l'eau les mille lampes électriques de leurs bandes vertes et leurs croix rouges. C'est une fête de nuit, une fête vénitienne, la musique en moins, et en plus l'épouvante, l'horreur proche de la mort.

Mercredi, 6 octobre.

Ce soir, à 6 heures, après les opérations et les pansements de l'après-midi, j'étais à la fenêtre et je regardais la côte d'Asie, toute rose et violette sous le soleil couchant, quand le remorqueur arriva, nous apportant une vingtaine de blessés, les uns à pied, les autres sur des brancards. On avait commencé à transborder quelques-uns de ces derniers, lorsque, tout à coup, je vis un paquet jaunâtre passer par-dessus le bord du remorqueur et une paire de semelles cloutées m'apparut. Le paquet tomba à l'eau, les semelles disparurent, l'eau bouillonna et une face noire émergea. Presque aussitôt, un des matelots du remorqueur enjamba le bastingage, je vis une autre paire de semelles, et un paquet bleu tomber sur le paquet jaunâtre. Le matelot empoigna le nègre qui empoigna le matelot et les deux hommes luttèrent dans le courant très rapide. Bientôt un troisième paquet, un paquet blanc, suivit le chemin des deux autres : un de nos camarades descendu sur le remorqueur pour aider au débarquement venait de se porter au secours du matelot et du nègre. Lutte, coups de poing, barbotage, angoisse ; une pinasse à vapeur arrive à toute allure ; elle longe de tout près le remorqueur, va écraser les trois hommes que le courant emporte... On crie, on fait des signes, la pinasse s'arrête ; avec mille difficultés, on hisse le moricaud et les deux blancs.

Cependant, le nègre, cause initiale de l'incident, est sur le pont du remorqueur. Avec des gestes véhéments, il désigne notre bateau, fait « non » de la tête, puis montre la côte d'Europe, en faisant signe qu'il veut y aller. On lui parle, on essaie de le raisonner. F... le prend amicalement sous le bras. Il résiste comme un âne qui ne veut pas avancer. Alors, on l'empoigne à cinq ou six et on le hisse à notre bord.

J'apprends dans la soirée la cause de son plongeon : il était le matin dans les tranchées lorsqu'il fut frappé au cou d'un éclat d'obus dont un autre fragment tua son caporal. Or, ledit

caporal portait toute la fortune du nègre — trente-cinq francs. Évacué sur un poste de secours, notre noir avait expliqué sa petite affaire et signifié qu'il voulait son argent. Sans doute avait-on eu d'autres soucis que de s'enquérir de la place où se trouvait le caporal, enterré vraisemblablement à quelques kilomètres de là — et l'on avait embarqué le Sénégalais capitaliste à bord du remorqueur. Mais quand il fut arrivé à destination, son désespoir fut plus fort que le désir d'être soigné ; il prétendait regagner la côte d'Europe à la nage, traverser les cordons de sentinelles, arriver aux tranchées, retrouver son caporal, l'exhumer et enfin récupérer sa précieuse « légitime » : il s'était froidement jeté à la mer.

Jeudi, 7 octobre.

Notre nègre est monté ce matin à la salle d'opérations. C'est un colosse. En ascenseur, il avait déjà donné des signes non équivoques d'inquiétude — d'ailleurs c'est une joie de voir les noirs dans cette mécanique — mais quand il arriva dans notre domaine, il recula de deux pas, s'arc-bouta sur ses jambes, et recommença à faire l'âne rétif. Tout le monde essaya de lui faire entendre raison : l'enfant du Sénégal faisait les gros yeux et secouait obstinément la tête. Enfin S... l'entreprit. Il s'agissait de le mener aux fins de radiographie chez M... dont le cabinet, véritable antre de sorcier, peint en rouge, éclairé d'une lampe rouge, sillonné d'étincelles électriques, est tout encombré d'instruments horrifiques.

Nouvelle reculade, nouveau palabre. Enfin notre homme va se décider, lorsque, de gros bésicles verts sur le nez, portant au cou un grand tablier de caoutchouc plombé qui lui descend jusqu'à mi-jambe, M... paraît avec son air engageant. Le Sénégalais, qui croit sa dernière heure venue, fait un bond formidable en arrière. Alors, nous sautons dessus, nous parvenons à le maintenir pendant qu'on localise le projectile.

On le ramène à la salle d'opérations, on le couche sur une table, on l'attache et on redoute un nouveau pugilat, lorsqu'à notre grande surprise, le facétieux garçon prend le chloroforme comme du petit lait et chante éperdument, d'une

voix de fausset, quelque refrain à la mode sur les rives du fleuve qui le vit naître.

Pendant ce temps, un négrillon qui était atteint à la tête, n'entrait dans notre salle que pour y mourir. Instantanément, un essaim de mouches s'abattit sur son visage tuméfié. Je les chassai, étendis une gaze sur la pauvre tête meurtrie et le cadavre, porté à la chapelle, fut recouvert du drap tricolore, en attendant l'immersion de ce soir.

Dimanche, 10 octobre.

Ce matin, nous avons reçu un nègre terriblement abîmé. Je crois bien que, depuis que nous fonctionnons, jamais nous n'avons eu sur nos tables, corps plus meurtri que le sien. La plus bénigne de ses blessures détermina le chirurgien à lui couper, aux ciseaux, deux doigts qu'il déposa sur le plateau. Pendant tout le temps que durèrent les opérations, je ne pus quitter des yeux ces deux doigts noirs, tout poissés de sang, recroquevillés, qui se détachaient sur la toile blanche. Et quand tout fut fini, que le nègre fut expédié dans sa salle, je pris les deux doigts, les plaçai dans une compresse, et par le châssis grand ouvert sur le beau ciel clair, sur la mer étincelante et sur la côte d'Asie, les lançai à toute volée. Dans sa chute, le petit paquet se défit, les deux doigts tombèrent à l'eau et la gaze blanche développée par le vent parut un oiseau léger, qui un moment voleta joyeusement au-dessus de la mer bleu sombre.

...Je crois bien que ce sont les nègres qui excitent en moi le plus de compassion et à qui je souhaiterais le plus épargner la douleur.

L'autre jour, dans une salle, je regardais un de ces noirs, qu'on soigne pour une pneumonie. Pendant près de quinze jours, inerte, fiévreux, il demeura assis sur son lit, sans dire un mot, ses grosses lèvres avancées en moue enfantine. Chaque matin, on lui mettait des ventouses sur le dos, et jamais je n'ai vu visage plus douloureux que le sien à ces moments. Puis il alla mieux, et maintenant le voilà guéri. Aujourd'hui, en pyjama bleu clair, il s'est mis à ma recherche. Dès qu'il m'aperçut, il a souri, m'a crié « Bouju », m'a tendu la main.

Et comme je lui caressais les joues et le cou, il rit doucement, vint se câliner contre moi. Cet athlète formidable est plus doux qu'un enfant, et plus caressant qu'une chatte !

Bon gros Baghi ! Il partira demain. Et je ne verrai plus son visage balafré, des coins lacrymaux aux commissures des lèvres, de deux sillons faits au rasoir, ni ses grands yeux émaillés, ni son rire et je n'entendrai plus son « Bouju ».

Leur détresse, la peur que nous leur inspirons, leur reconnaissance quand ils ont compris ce qu'on a fait pour eux, leur tendresse, ne sont pas les seules raisons qui me les font aimer. Ils sont beaux : si l'on excepte leurs pieds plats et leurs mollets trop minces, ils ont, ceux du moins que nous recevons, des formes splendides.

Nous évacuons tous les blessés dont l'état le permet, et je n'ai pas voulu laisser partir mon vieux Baghi, ni son ami Dialo, sans en garder un souvenir. Avant qu'ils se fussent habillés en soldats, je me suis fait photographier avec eux. Baghi, le tendre Baghi, tient ma main dans sa main, et Dialo, pour une fois, est plus sérieux qu'un juge.

J'aurais voulu pouvoir leur envoyer une épreuve du cliché, mais les pauvres n'ont pas compris mon désir lorsque je le leur ai expliqué, et n'ont pas su me dire où je pourrais leur écrire. Les voici maintenant sous le costume du colonial. Ils sont tout différents, méconnaissables. Ce ne sont plus des enfants câlins et doux, mais de solides gaillards, d'aspect un peu redoutable. Je leur dis adieu. Je dis aussi adieu à ce petit Marseillais de la classe 15 à qui l'on fit, il n'y a pas bien longtemps, une laparotomie. Pendant l'opération il était si bas que je lui tirai du doigt une bague d'argent, afin qu'elle ne fût point immergée avec lui et qu'on pût l'envoyer à sa mère. Le voici maintenant gaillard, souriant et rose sur son brancard, jouissant de la lumière et de la chaleur du jour, que nous pensions bien qu'il ne reverrait jamais plus...

Jeudi, 14 octobre.

... Une fois encore nous quittons Moudros. Y reviendrons-nous jamais? Il se pourrait bien que du Pirée où nous allons, nous recevions une autre destination. Des événements se préparent

qui seraient de nature à nous faire changer de mouillage, abandonner Sedd-ul-Bahr pour Salonique.

... On décide d'agrandir nos soutes ; il va donc falloir sortir de la cale l'énorme quantité d'objets de pansement que nous avons eu tant de peine à y ranger. Pendant que les plus belles îles du monde sont en vue, parmi les rats et la poussière, dans une atmosphère lourde et surchauffée, nous transportons draps, coton, flacons, ingrédients et matériel.

Vendredi, 15 octobre.

Nous avons travaillé ce matin à mettre en ordre tout ce que nous avons extrait hier de la cale, et à une heure nous sommes libres. La vedette nous porte à quai : tramway, train. Quelques tours de roue dans une aride campagne, puis, tout à coup, à une courbe de la voie, un grand choc : au sommet d'une colline, l'Acropole, le Parthénon ! Jamais je n'ai éprouvé, ni lors de ma première arrivée à Venise, ni quand l'immensité du Colisée me fut révélée, ni quand je vis la chapelle Sixtine ou la Loggia dei Lanzi à Florence, jamais je n'ai éprouvé sensation artistique aussi intense... Suivant le mot d'un adjudant rencontré sur ces ruines : « Les gens qui ont fait cela avaient rudement bien repéré l'endroit. ».

Après la visite au musée de l'Acropole où m'enchantèrent deux ou trois stèles et surtout le prodigieux bas-relief de la Victoire rattachant sa sandale, je descendis dans l'Athènes moderne — dépourvue de tout intérêt — pour y faire quelques achats indispensables, et à 6 heures, je rentrais à bord, ébloui par ce que je venais d'admirer avec tant d'émotion et tant de joie.

Lundi, 18 octobre.

Longue station silencieuse et très douce entre les belles colonnes de marbre blond de l'Acropole.

... Nous nous installons à la terrasse d'un glacier. Beaucoup de gens attablés nous regardent, nous demandent des nouvelles de notre Patrie, dont nous ignorons tout, des Dardanelles dont nous arrivons et sur quoi nous sommes aussi mal renseignés.

La Grèce, nous affirme-t-on, aime la France, hait l'Allemagne, va marcher. Les rues sont pleines de soldats, des régiments passent qui, tout à l'heure, s'embarqueront.

Pendant que nous bavardons en absorbant notre café glacé, une petite bonne femme de neuf à dix ans, sarrau rouge, grand chapeau de paille, dépose devant chacun de nous trois brins de jasmin. Nous la regardons. Elle est vraiment très jolie, la minuscule bouquetière, teint ambré comme celui de toutes les femmes d'ici, yeux très longs, boucles brunes. Elle fait une gentille révérence, nous lui donnons deux sous, et je lui caresse la joue. Elle continue de circuler entre les tables ; pendant tout le temps que nous resterons là, elle viendra quatre ou cinq fois me faire sa révérence, me sourire, me frapper sur l'épaule.

L'heure du départ arrivée, nous appelons une voiture. La petite s'y précipite après nous et, devant tout le monde attablé à la terrasse, m'embrasse ! Je la fais descendre et quand le cheval se met en marche, elle me jette encore quelques brins de jasmin. Et voilà ma première aventure en Orient !

Nous nous faisons conduire à la gare et le train nous amène au Pirée. Là, nous prenons une barque pour rentrer à notre bord. Il fait une nuit admirable. Nous traversons un bassin où de petits voiliers sont amarrés. Les coques lourdes et rondes de ces embarcations dont les mâts et les cordages se profilent sur le ciel, se réfléchissent en masses sombres sur l'eau plus claire où les feux tremblotent, et notre bateau nous apparaît avec ses feux verts, ses grandes croix rouges lumineuses.

Il a vraiment l'air d'un yacht de plaisance pavoisé pour quelque fête, notre bateau-hôpital, où tant de souffrances ont déjà passé et d'où les corps de pauvres enfants de chez nous ont glissé doucement, par de belles nuits comme celle-ci, dans la mer étrangère.

... Par cette douce nuit, il ferait bon oublier la guerre, mais les troupes grecques, fantassins, cavaliers, chevaux, artillerie continuent à embarquer autour de nous ; les navires de guerre amarrés s'envoient à chaque seconde des messages qui strient le ciel de brusques éclairs lumineux...

Mardi, 19 octobre.

La cale est pleine de charbon. Nous attendons des instructions ; à 5 heures, l'ordre nous vient d'appareiller... pour Moudros ! Nous voici de nouveau sur la route des Dardanelles. De gros nuages sombres donnent au coucher de soleil un caractère tragique, la mer est d'un gris métallique et les montagnes qui nous entourent, d'un violet presque noir. Le vent souffle rudement.

Mercredi, 27 octobre.

Allons-nous avoir ainsi des alternatives de brume et de beau temps? Aujourd'hui, tout est redevenu lumineux, et la journée eût été bonne, si nous avions eu notre courrier. Mais à 5 heures, la mer s'agita, le remorqueur qui venait à nous et vraisemblablement nous apportait la correspondance tant souhaitée, estima ne pouvoir nous aborder sans danger. Et malgré nos mains tendues et le battement de nos cœurs, il fut obligé de rebrousser chemin !

Dimanche, 31 octobre.

Grosse journée de travail. Le remorqueur du matin nous a amené une douzaine de blessés, dont plusieurs très grièvement. Et nous nous sommes offert deux amputations, deux trépanations, dont une suivie de mort immédiate, une laparotomie, plus un certain nombre de débridements et pansements.

Lundi, 1er novembre.

Nous avons reçu l'ordre de partir ce soir pour Salonique. Nous allons quitter le cap Hellès où nous vivions depuis plus de deux mois. Nous ne reverrons plus la côte d'Europe, ravagée, jaune sous le soleil, ni la mystérieuse côte d'Asie, toute rose, ni l'entrée du détroit. Pour notre dernier jour, nous avons un soleil splendide, une mer bénigne, et nous nous persuadons que, si le canon tonne, c'est pour saluer notre prochain départ. Il tonne dur, cependant, la côte d'Asie est largement arrosée, et nous voyons, à si peu de distance que nous

pouvons le photographier, un obus turc tomber tout près d'un contre-torpilleur anglais.

La nuit complètement révolue, nous levons l'ancre — sans avoir reçu notre courrier qui attend, paraît-il, à Moudros, et que nous lirons quand, maintenant?

(La fin prochainement.)

PIERRE LA MAZIÈRE

LA FIN DE LA TRIPLE ALLIANCE

ET

LE COMMERCE ITALIEN

La rupture de la Triple Alliance n'a pas eu seulement pour effet une orientation nouvelle de la politique extérieure de l'Italie, elle a déjà produit, et elle produira dans l'avenir, des transformations profondes dans sa politique commerciale. Depuis une quinzaine d'années, l'Italie achetait à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie la majeure partie des produits que l'insuffisance de son rendement agricole et industriel et les besoins croissants de sa population l'obligeaient à faire venir du dehors ; elle vendait de même à ces deux pays de grandes quantités de marchandises dont l'importance s'accroissait d'année en année. La France, qui avait autrefois occupé la première place dans le commerce extérieur de l'Italie, l'Angleterre, malgré les fournitures de charbon qu'elle effectuait, avaient peu à peu perdu les positions conquises : sur le marché italien, comme sur tant d'autres, la concurrence savante des empires centraux avait été désastreuse pour toutes les deux. Mais avec l'entrée en guerre de l'Italie la situation s'est modifiée : les statistiques permettent dès à présent de constater une augmentation notable dans les échanges entre le royaume et les Alliés et une diminution correspondante dans ceux avec les empires centraux. Pour la période janvier-septembre 1914, les importations d'Allemagne s'étaient chiffrées par 411 mil-

lions de lire, et celles d'Autriche-Hongrie par 184 millions ; pour la même période de 1915, les premières sont tombées à 151 millions, et les secondes à 33. Les exportations d'Italie ont suivi le même mouvement descendant. Celles dirigées vers l'Allemagne sont tombées de 211 millions à 184, et celles vers l'Autriche-Hongrie de 142 à 104. A l'inverse, les exportations vers l'Angleterre se sont accrues de 27 millions [1] et celles vers la France de 153 [2]. Quant aux importations, elles n'ont accusé qu'une baisse relativement légère : tandis que les importations allemandes diminuaient de 260 millions et les autrichiennes de 150, les françaises descendaient seulement de 68 millions [3] et les anglaises, de 74 [4].

La transformation qui s'annonce dans les courants commerciaux de l'Italie met en question l'économie nationale tout entière. La guerre finie, l'Italie devra déterminer les conditions de ses échanges avec l'étranger. Les traités qui la liaient à ses ennemis n'existeront plus ; ceux qui l'unissent à la France et à ses autres alliés ne correspondront pas aux nécessités de la situation nouvelle. Il faudra modifier ce que la guerre aura laissé subsister et rebâtir sur des bases nouvelles ce qu'elle aura détruit. Ce travail de reconstruction, qui s'imposera à tous les pays, exigera une connaissance exacte et complète de la production et des besoins nationaux. A l'heure actuelle, l'Italie est prête à entrer dans les voies nouvelles qui, au point de vue commercial, s'ouvrent devant elle, et à resserrer les liens qui l'attachent à la France et à l'Angleterre. Mais l'opinion demande qu'on n'agisse pas à la légère ; elle réclame une étude approfondie des possibilités du pays ; elle veut qu'avant de s'engager on examine soigneusement non seulement ce qu'il produit, mais ce qu'il peut produire, de manière qu'il n'achète au dehors que ce qu'il est incapable de se procurer par sa propre activité. L'Italie a beaucoup souffert de la domination économique que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie exerçaient hier encore sur elle ; elle entend, avec raison, que l'avenir ne ressemble pas au passé.

1. 252 millions au lieu de 224.
2. 297 millions au lieu de 144.
3. 111 millions au lieu de 179.
4. 323 millions au lieu de 398. On sait que c'est seulement le 10 février 1916 que l'Italie a interdit tout commerce avec l'Allemagne.

Les conditions de cet avenir sont à présent discutées dans la presse italienne tout entière. Depuis plusieurs mois, des articles nombreux ont paru sur la situation commerciale du pays et les améliorations qui devraient y être apportées ; on a examiné de même la place exacte occupée dans l'économie générale par chacune des grandes puissances européennes [1]. Des associations privées [2] se sont constituées pour déterminer avec précision la position économique d'aujourd'hui et, sur les données recueillies, fixer celle de demain. De nombreuses chambres de commerce [3] ont ouvert des enquêtes sur ces sujets, ou émis des vœux [4]. Il y a quelques mois, l'un des économistes les plus réputés d'Italie, M. Ghino Valenti, ouvrait l'année scolaire à l'Université de Sienne, par un discours sur « la guerre et l'économie nationale de l'Italie [5] ». Le pays est saisi de la question et, bien qu'elle soit assez aride et qu'il se soucie peu d'ordinaire des études économiques, il la suit avec intérêt parce qu'il sait qu'elle est pour son avenir d'une importance primordiale. Le mot qu'on prête à Frédéric-Charles, en 1871, le soir de la reddition de Metz, est toujours vrai. Il ne suffit pas à un pays de vaincre par les armes, il lui faut aussi la victoire économique. Il ne suffira pas plus à l'Italie qu'à aucun autre des Alliés d'avoir jeté bas le militarisme germanique et reconquis les territoires qui sont sa légitime propriété, il lui faudra aussi,

1. Voir notamment les articles de M. Ugo Ancona, la *Rinascenza Economica*, dans le *Giornale d'Italia* (septembre 1915, mars 1916) ; de M. Luigi Lojacono, l'*Economia e la Guerra*, dans la *Tribuna* (octobre-décembre) ; ceux parus à la même époque dans l'*Idea Nazionale* et l'*Economista d'Italia* (l'*Economia italiana dopo la pace*). Voir aussi dans la *Nuova Antologia* les articles signés *Victor* et celui de M. Ghino Valenti, la *Guerra e l'Economia nationale dell'Italia* (numéro du 16 décembre) ; dans la *Rivista della Societa commerciali*, notamment les numéros de septembre et octobre ; dans la *Finanza Italiana*, les numéros des 20 novembre et 11 décembre 1915.

2. Notamment le *Gruppo Nazionale di Azione economica*, l'*Alleanza industriale e commerciale*, le *Pro industria Nazionale*, le *Comitato Nazionale scientifico tecnico per lo sviluppo e l'incremento dell' industria italiana*.

3. Notamment les Chambres de commerce de Bari, de Trévise, de Brescia.

4. L'Union des Chambres de commerce s'est occupée du régime économique d'après-guerre, notamment dans sa séance du 13 décembre dernier. Voir à ce sujet un article de son secrétaire général, M. Félice Guarneri, dans l'*Idea Nazionale* du 14 décembre 1915.

5. Le discours est en partie reproduit dans l'*Idea Nazionale* du 15 novembre. M. Valenti a traité le même sujet dans l'article de la *Nuova Antologia* déjà indiqué.

par le développement de toutes ses ressources nationales et une organisation heureuse de ses échanges avec l'étranger, conquérir cette puissance commerciale qui a tant servi à l'Allemagne pour son développement dans le monde. Et cette victoire économique, aussi indispensable à l'Italie qu'aux autres puissances auxquelles elle s'est associée, il est nécessaire que, comme celles-ci, elle la prépare durant la guerre. On a dit récemment que l'Allemagne accumulait d'immenses stocks de marchandises avec le dessein, dès la paix signée, de les jeter sur les marchés étrangers. De cette indication, assez peu vraisemblable quand on sait les difficultés économiques que les empires centraux connaissent, ceci seulement doit être retenu, que l'Allemagne, toujours prévoyante, ne se soucie pas que du présent, mais songe aussi au lendemain. Les Italiens entendent, comme elle, rassembler pendant la guerre les éléments du régime commercial du temps de paix.

I

L'Italie est, au point de vue économique, tributaire de l'étranger. Elle y achète chaque année beaucoup plus qu'elle n'y vend. En 1914, ses achats se sont chiffrés par 2 800 millions de lire et ses ventes par 2 200. D'ordinaire, la différence était beaucoup plus considérable. En 1913, elle avait été de 1 134 millions, en 1912 de 1 305, en 1911 de 1 185, en 1910 de 1 166, en 1909 de 1 244, en 1908 de 1 184, en 1907 de 931, en 1906 de 608. Avant cette date, l'excédent des importations sur les exportations était en moyenne de 300 millions.

Cet excédent est, à un certain point de vue, compensé d'une part par l'argent que les nombreux touristes étrangers laissent chaque année dans le royaume, de l'autre par celui que les émigrants, toujours économes, envoient de l'étranger. Mais la balance qu'on obtient à l'aide de ces sommes [1] est, comme l'a

1. Et de quelques autres, comme les bénéfices réalisés par les ventes à l'étranger, les intérêts des capitaux engagés au dehors, les sommes diverses (pensions, héritages) qui y sont touchées, etc...

fait justement remarquer M. Ghino Valenti dans son discours à l'Université de Sienne et un article récemment paru dans la *Nuova Antologia*, « purement monétaire et non pas économique ». L'argent des touristes et des émigrants évite à l'Italie d'exporter son or; mais, si ses achats au dehors n'étaient pas plus considérables que ses ventes, elle pourrait faire un autre usage du capital qui lui est ainsi annuellement remis. Elle pourrait accumuler ce capital, le faire servir à l'économie générale, au lieu de l'employer, comme elle doit le faire actuellement, à combler le déficit né de l'insuffisance de ses exportations par rapport à ses importations.

Ce déficit économique, qui subsiste malgré les *rimessi* des émigrants et les produits du mouvement touristique, est pour l'Italie une cause certaine d'infériorité [1]. M. Ghino Valenti rappelait avec raison cette vérité de bon sens que tout excédent d'exportations est une source de profit, puisque cet excédent se traduit par une importation de capital monétaire, lequel, transformé, sert à accroître d'une manière durable la puissance économique de la nation. Or, en Italie, c'est le phénomène inverse qui se produit. Et ce phénomène prend chaque année des proportions plus importantes. Les achats à l'étranger augmentent beaucoup plus que les ventes.

Les raisons de cette situation sont nombreuses et diverses. L'une d'elles est évidemment l'insuffisance du sous-sol italien qui manque, entre autres produits, de charbon. L'Italie, qui s'est industrialisée, qui a même une tendance marquée, et souvent fâcheuse, à délaisser l'exploitation de son sol, doit acheter au dehors toute la houille que ses usines consomment.

1. « Le phénomène de l'excédent des importations sur les exportations, écrit M. Lojacono dans la *Tribuna* du 23 octobre 1915, doit être examiné non pas selon les vieux principes du mercantilisme, mais à la lumière des faits. Si nous jetons un regard sur le commerce extérieur des pays plus riches, nous voyons que ceux-ci présentent un excédent d'importations, sans que pour cela ils s'appauvrissent ni que leur honorabilité en soit atteinte... L'Angleterre, par exemple, couvre le déficit de sa balance commerciale avec le prix des transports effectués par sa marine marchande et les intérêts de ses placements à l'étranger... » Mais cela vient confirmer et non détruire ce que nous avons dit plus haut. S'il n'y avait pas dans le budget commercial anglais de déficit à couvrir, les sommes énormes produites par le fret et celles provenant des placements au dehors pourraient rendre au pays des services qu'elles ne peuvent, employées autrement, lui rendre aujourd'hui.

En 1914, il en est entré pour une valeur d'environ 300 millions. Une autre cause de l'importance de ses achats réside dans les défectuosités de sa production et de son organisation économique. Il y a quelque temps, M. Ugo Ancona, député, actuellement sous-secrétaire d'État à la marine marchande, dont les études économiques et financières font autorité chez nos voisins, a publié dans le *Giornale d'Italia* une série d'articles où il a mis en pleine lumière les imperfections nombreuses de l'économie nationale. Sans admettre toutes ses critiques — car, si toutes étaient fondées, on ne voit pas comment l'Italie aurait pu arriver au degré de développement qu'elle a atteint [1], — il faut cependant convenir que la production n'a pas encore donné un rendement suffisant et que, mieux organisée, elle pourrait satisfaire des demandes pour lesquelles on doit actuellement recourir à l'étranger. La meilleure preuve en est que, depuis la guerre, et sous l'impulsion de celle-ci, des industries nouvelles se sont constituées, dont les produits ont remplacé ceux qui venaient jusqu'alors du dehors. Pour ne citer que deux exemples, l'Italie fabrique maintenant des explosifs, elle fabrique aussi d'assez nombreux produits médicaux, alors qu'avant la guerre elle devait importer la totalité des produits chimiques et pharmaceutiques dont elle avait besoin.

Le régime selon lequel s'effectuent les échanges de l'Italie avec l'étranger a été également l'une des causes les plus importantes de l'augmentation constante de ses importations. Les traités de commerce qui unissent l'Italie aux autres puissances ont, il faut le reconnaître, beaucoup plus servi les intérêts de ces puissances que ceux de l'Italie elle-même. Parmi ces traités, ceux qui, incontestablement, ont le plus nui à l'Italie et davantage favorisé ses concurrents sont les conventions des 6 décembre 1891 et 3 décembre 1904 signées avec l'Allemagne.

Le traité italo-allemand du 6 décembre 1891, qui a remplacé celui du 4 mai 1883, a été signé au lendemain de la réforme douanière de 1887, par laquelle le gouvernement avait aggravé les droits protectionnistes du tarif de 1878. Cette aggravation,

1. Voir à ce point de vue notre ouvrage, l'*Italie économique et sociale* (1861-1912), Alcan.

en même temps que les tendances gallophobes d'une partie importante de l'opinion, ayant amené la rupture des relations commerciales avec la France, — on sait que ce fut seulement en 1898 que les rapports réguliers reprirent [1], — l'Italie se tourna vers l'Allemagne. Celle-ci, avec une habileté consommée, sut lui faire accepter tout ce qu'elle souhaitait. La disgrâce de Bismarck venait de se produire (1890), l'idée de la *Selbständigkeit*, de l'indépendance économique, n'était plus en faveur auprès des cercles dirigeants, de l'Empereur surtout, devenus partisans de ces traités de commerce par lesquels l'Allemagne, abaissant pour certains produits étrangers la barrière douanière dont elle s'était entourée en 1875 et à l'abri de laquelle elle avait si intensément développé sa production industrielle, allait pouvoir déverser sur le monde entier le trop plein de ses usines. L'Italie ne vit pas le danger. Elle, dont le tarif de 1887 ne comportait, pour les produits mêmes que l'Allemagne souhaitait le plus placer à l'étranger, qu'une protection tout à fait insuffisante, qui n'avait frappé que de droits beaucoup trop légers, entre autres matières mi-ouvrées et produits fabriqués, ces produits chimiques et ces produits métallurgiques, par le placement desquels l'Allemagne s'apprêtait à dominer toutes les industries étrangères, elle consentit à abaisser encore au profit de cette Allemagne de nombreux droits du tarif de 1887, faisant ainsi le jeu de ceux-là mêmes qui s'apprêtaient à la dépouiller. Sans doute, en échange des facilités que l'Italie donnait pour l'introduction des machines, des produits chimiques et autres produits allemands, elle reçut elle-même certaines facilités pour la vente en Allemagne de ses produits agricoles [2]; mais qu'étaient celles-ci en comparaison de celles-là? L'Italie acquérait la possibilité de placer en Allemagne une partie des produits que la fermeture du marché français l'empêchait de vendre chez nous, mais elle perdait, par contre, à proprement parler, son indépendance économique : en acceptant de placer ses industries mécaniques

1. Accord du 21 novembre 1898, entré en vigueur, après ratification des parlements, le 12 février suivant.

2. C'est cette raison qui permet à certains économistes de soutenir que les traités de 1891 ont été particulièrement avantageux pour l'Italie. Voir notamment un article dans l'*Economista d'Italia*, du 19 décembre 1915. Une pareille opinion ne tient compte que d'un aspect de la question.

et son agriculture dans la dépendance de l'Allemagne, elle scellait sa vassalité commerciale. L'étroitesse des vues de ceux qui la dirigeaient alors a eu pourtant certaines excuses. L'Allemagne, pour agir sur l'Italie, lui montrait les dangers que le relèvement de la France et son rapprochement avec la Russie faisait courir à la paix du monde, et il n'est pas étonnant que, cette fois encore, le « cauchemar des coalitions », habilement présenté, ait produit son effet.

En 1904, la situation commerciale respective de l'Italie et de l'Allemagne s'était profondément modifiée. L'Allemagne était armée d'un nouveau tarif général que pour satisfaire les exigences des agrariens le prince de Bulow avait fait voter en 1902. D'autre part, l'Italie avait repris ses relations avec la France et exportait chez celle-ci une portion notable des produits de son sol. L'industrie s'était développée : il était aisé de se rendre compte de ses besoins, de la charge que constituait pour elle le vasselage imprudemment accepté en 1891. Une importante maison de construction de machines électriques avait fait à la Commission royale pour les traités de commerce, qui préparait le nouvel accord avec l'Allemagne, cette déclaration formelle : « Le traité de 1891 a eu une répercussion désastreuse sur notre industrie : il l'a empêchée de se développer. » Toutes les autres grandes industries, les industries mécaniques et chimiques notamment, avaient fait des déclarations semblables. Et cependant, le 3 décembre 1904, le traité de 1891 fut renouvelé, avec seulement certaines modifications de détail. On persista dans les erreurs du passé, on continua de laisser à l'Allemagne les facilités d'importation auxquelles elle tenait tant, parce qu'elles lui avaient permis de planter sa griffe sur la majeure partie de l'industrie italienne. On ferma les yeux, parce que, cette fois encore, l'Allemagne l'exigeait [1].

1. Et aussi, il faut le reconnaître, par incurie. La commission, créée en 1899 et que présidait M. Stringher, en vue d'une réforme du tarif de 1887, ne put arriver à faire voter cette réforme par le Parlement. (Voir dans la *Rivista delle Societa commerciali* (numéro du 30 septembre 1915), un article de M. Fenaroli expliquant les vicissitudes diverses par lesquelles sont passées les réformes préparées pour les produits chimiques. Le renouvellement des traités en 1904 se fit sur la base du tarif de 1887, alors que les États avec lesquels on traitait, et notamment l'Allemagne, avaient édicté de nouveaux tarifs. Comme le dit fort justement l'*Economista d' Italia* (19 décembre), le résultat fut ce qu'il devait être : une aggravation notable pour l'Italie de sa situation.

Elle l'exigeait, parce que la politique d'Édouard VII, inaugurée en 1903 par le voyage à Paris, commençait de porter ses fruits et qu'il lui semblait nécessaire, pour garantir l'avenir, de consolider son entente politique et économique avec l'Italie.

II

Les accords commerciaux, intervenus en 1891 et en 1904 entre l'Italie et l'Allemagne, n'ont pas déçu les espérances de celle-ci. Comme le rappelait avec raison M. Salvatore Barzilaï, alors ministre d'État, dans le grand discours qu'il prononçait à Naples, le 23 septembre 1915, jusqu'à ces derniers mois, l'Allemagne était le plus important fournisseur de l'Italie. En 1913[1], sur un total d'importations de 3 600 millions de lire, l'Allemagne a fourni à l'Italie pour environ 615 millions. Cette même année, les importations d'Angleterre et des États-Unis furent seulement de 591 et 522 millions. Les importations françaises atteignirent à peine 283 millions et celles d'Autriche (264 millions) les égalèrent presque. Tous les ans, la situation était la même. Les Allemands vendaient à l'Italie plus qu'aucune autre puissance du monde.

C'est eux aussi qui lui achetaient les plus fortes quantités de marchandises. Toujours en 1913, les exportations d'Italie en Allemagne ont été de 343 millions, tandis que celles vers les États-Unis, l'Angleterre, la France et l'Autriche-Hongrie n'ont pas dépassé respectivement 267, 260, 231 et 221 millions. Le total des exportations de l'Italie, cette année-là, avait été de 2 500 millions.

Si on additionne les totaux des importations et des exportations italiennes de 1913, on obtient un chiffre d'un peu plus de 6 milliards. De ce commerce total, la sixième partie se faisait avec l'Allemagne (958 millions) ; les échanges avec l'Angleterre (851 millions) et ceux avec la France (514 millions) ne concouraient dans l'ensemble que pour une part beaucoup moindre.

1. Il est difficile de prendre pour base l'année 1914, à raison de la guerre européenne survenue au mois d'août. La dernière année normale, au point de vue économique, est 1913.

Les importations d'Allemagne en Italie avaient annuellement augmenté dans des proportions considérables. En quinze ans (1898-1913), elles avaient quadruplé[1]. Les exportations italiennes vers l'Allemagne avaient au contraire peu progressé : dans ce même laps de temps, elles n'avaient même pas doublé[2].

L'Allemagne, à l'abri des traités de commerce qu'elle avait habilement négociés avec l'Italie, a pu déverser chez celle-ci les produits les plus divers. Chaque année, elle lui a vendu une certaine quantité de matières brutes pour l'industrie : de la houille, des débris de fer, de fonte et d'acier, de la laine et des poils grèges. En 1913, ces matières brutes ont formé un total d'à peu près 61 millions. Mais les importations allemandes ont surtout consisté en matières mi-ouvrées et en produits fabriqués. Les matières mi-ouvrées ont atteint le chiffre de 135 millions de lire et les produits fabriqués celui beaucoup plus élevé de 346 millions. Parmi celles-là, les peaux préparées (81 millions), les produits chimiques (19 millions), les produits textiles (13 millions), les produits pour l'industrie métallurgique (12 millions), les pâtes de bois mécaniques et chimiques occupaient les premiers rangs. Les importations de produits fabriqués comprenaient surtout des produits métallurgiques (près de 80 millions), des tissus (69 millions), des produits de luxe (69 millions), des machines et parties de machines (63 millions), des instruments scientifiques (41 millions), des produits électro-techniques (22 millions).

Si on précise ces diverses catégories d'importations, on distingue aisément la place exceptionnelle que l'Allemagne occupait, ces temps derniers encore, dans l'économie italienne. Elle tenait sous sa dépendance la majeure partie de l'agriculture, et, on peut dire, la totalité de l'industrie.

Si l'Allemagne n'était pas seule à fournir l'Italie de matières brutes pour l'industrie, si même elle en fournissait assez peu en comparaison de plusieurs autres puissances, de l'Angleterre notamment, dont les seules ventes de houille se chiffraient annuellement par environ 350 millions, par contre, dans les matières mi-ouvrées, elle avait un véritable monopole pour certains produits chimiques, pour les peaux préparées, pour

1. 157 millions en 1898 ; 615 en 1913.
2. 192 millions en 1898 ; 343 en 1913.

les pâtes de bois chimiques. Les matières colorantes, les composés de potasse, les composés d'alumine, les engrais pour l'agriculture venaient tous d'Allemagne. De très nombreuses matières mi-ouvrées nécessaires à l'industrie métallurgique ou textile, fonte, zinc, avaient la même provenance. Dans la catégorie des produits fabriqués, l'Allemagne occupait de même une position de premier ordre : elle était le fournisseur presque exclusif de l'Italie pour les fers grèges et les aciers en pains, les fers et les aciers travaillés, les tubes de fer et d'acier, les fers et les aciers en lames, les chaudières, les machines et parties de machines, les machines électriques, les instruments scientifiques, les pellicules cinématographiques, diverses catégories de caoutchouc, de très nombreux articles de luxe, dont beaucoup soigneusement finis et travaillés, et ne ressemblant en rien à cette « camelote » que pendant trop longtemps on a supposé être la seule production possible de l'industrie germanique. Quant aux tissus, si les Allemands n'en avaient pas sur le marché italien la fourniture exclusive, ils étaient cependant parvenus à imposer leurs marchandises à de très nombreux acheteurs et à faire une redoutable concurrence aux tissus anglais et français. Pour la vente des tissus de soie, l'Allemagne et la France allaient à peu près de pair ; l'Allemagne avait devancé l'Angleterre pour celle des tissus de coton et de laine[1].

III

Dans un intéressant article publié récemment par la *Rivista delle Societa commerciali*[2], dû à M. Filippo Carli, sur l'*Indi-*

1. Numéro du 30 septembre 1915. — *Adde* un intéressant ouvrage du même auteur : l'*Altra guerra* (Trèves, 1916).

2. Voici quelques chiffres particulièrement topiques relativement aux importations allemandes de produits fabriqués en Italie. En 1913, l'Allemagne a expédié en Italie 446 000 kilogs de jouets (contre 25 000 kilogs de jouets français), 1 million et demi de kilogs de mercerie ordinaire (contre 385 000 kilogs), 4 000 pianos (contre 80), 5 000 ombrelles (contre 3 000), 91 000 chapeaux (contre 40 000), 7 000 kilogs de fleurs artificielles (contre 3 800).

L'Italie recevait encore d'Allemagne 71 000 quintaux de sucre, et d'Autriche 53 191 (contre 8 070 fournis par la France), 24 000 hectolitres de bière allemande, 51 000 de bière autrichienne (contre 151 de bière française), 15 412 tonnes de froment allemand (contre 392 français), 12 400 quintaux de farine de seigle allemande (contre 13).

pendenza economica dell'Italia e le industrie meccaniche e chimiche, on lit les lignes suivantes : « L'Allemagne s'est servie surtout des industries mécaniques et des industries chimiques pour ruiner l'indépendance de l'Italie. Pour parvenir au but qu'elle s'était proposé, elle a employé deux moyens : elle a imposé à l'Italie les produits de ses usines, elle a envoyé chez elle ses meilleurs techniciens. En se réservant la fourniture des machines, elle s'est emparée de la base même de toutes les industries italiennes. » On ne saurait mieux dire. C'est en effet surtout par les importations de machines, et aussi par celles de produits chimiques nécessaires à l'industrie et à l'agriculture, que l'Allemagne a mis à sa merci l'économie italienne. M. Hellferich, actuellement ministre du Trésor, dans son livre récent, *Deutschlands Volkswohlstand*[1], où l'on retrouve à chaque page le souci d'impérialisme économique propre à chaque Allemand, indique que l'Allemagne, qui, en 1887, ne vendait à l'étranger que pour 42 millions de marks d'aniline et autres dérivés du goudron, en a vendu en 1913 pour plus de 142 millions; dans le même laps de temps, les ventes d'indigo artificiel sont passées de 6 millions de marks à 53 [2]. Les statistiques italiennes pour 1911 indiquent que sur 92 983 quintaux de couleurs et extraits colorants (20 millions de lire) importés en Italie, 70 721 sont venus d'Allemagne, représentant une valeur de plus de 16 millions. En 1913, sur 57 millions de quintaux importés, plus de 47 ont été fournis par l'Allemagne. Si on ajoute aux produits chimiques proprement dits les engrais chimiques, les importations allemandes auraient, en 1913, d'après M. Filippo Carli, dépassé la valeur de 50 millions.

Quant aux machines, la moyenne annuelle des importations effectuées durant les années 1911, 12, 13, a été, pour le travail de filature, de 35 000 quintaux, dont moitié de provenance allemande ; pour le travail de tissage, de 36 000 quintaux, dont les deux tiers de provenance allemande. Les importations de machines-outils ont représenté en 1913 104 758 quintaux :

1. Berlin, 1914.

2. On estime à plus de 200 000 le nombre des ouvriers et à plus de 2 000 celui des chimistes travaillant dans les usines de matières colorantes allemandes. Plus de 20 000 brevets protègent les découvertes. Les compagnies *Meister Lucius* et *Bruning, Badische Anilin und Soda Fabrik Bayer*, et plusieurs autres ont une importance mondiale.

64 841 venaient d'Allemagne. D'Allemagne aussi toutes les dynamos-électriques (30 000 quintaux sur 45), les transformateurs, les accumulateurs, les lampes, les instruments de mesure, etc. Sur 200 millions payés en moyenne chaque année par l'Italie à l'étranger pour ses achats de machines, plus des trois quarts étaient versés à l'Allemagne [1].

La position exceptionnelle que l'Allemagne a su acquérir en Italie pour les fournitures de machines et de produits chimiques, position qu'aucun pays n'a pu lui ravir malgré la clause de la nation la plus favorisée insérée dans les traités de commerce, a empêché les industries mécaniques, et chimiques italiennes de prendre un développement important. M. Riccardo Bachi, dans le volume très documenté qu'il a consacré à la situation économique de l'Italie en 1914 [2], indique que le capital des 37 sociétés anonymes exerçant actuellement dans le royaume l'industrie mécanique est seulement de 161 millions. 30 sociétés ont distribué des dividendes en 1914, 29 en 1913 et en 1912 ; la moyenne de ces dividendes a été de 5,39 p. 100 en 1914, de 5,76 en 1913, de 5,64 en 1912. Que sont ces chiffres en comparaison de ceux fournis par les statistiques allemandes ! En 1912, il existait en Allemagne 555 sociétés anonymes exerçant des industries mécaniques ;

1. Voici par exemple les chiffres des principales importations de machines allemandes en 1912 (en millions de lire) :

Instruments scientifiques	46,5
Machines non dénommées et parties de machines	24,9
Machines dynamos-électriques	7,8
Machines-outils pour le travail du bois et des métaux	7,6
Machines agricoles	7,7
Machines à coudre et machines pour la filature et le tissage	10
Lampes électriques et à incandescence	5,1
Outils, instruments, appareils en fer et acier pour les applications de l'électricité	8
Machines à vapeur et transformateurs d'électricité	5
Voitures automobiles	2,7
Locomotives, wagons, parties détachées de bicyclettes	6
Machines pour la fabrication du papier, des cartons, la lithographie et la typographie	2,9
Machines hydrauliques et moteurs à eau ou à vent et machines pour moulins	2
	136,2

2. L'*Italia Economica nel*, 1914 (Lapi, Citta di Castello, 1915). — *Adde*, à propos des impôts prélevés sur les sociétés par actions et la charge qui de ce fait pèse sur ces sociétés, deux études, l'une dans l'*Economista dell Italia Moderna* du 15 avril, l'autre dans la *Rivista delle Societa commerciali* du 31 mai 1916.

leur capital-actions était de 1 920 millions de marks et leur capital-obligations de 764 millions ; la moyenne des dividendes distribués était de 8,86 p. 100.

Même situation en ce qui concerne l'industrie électro-mécanique et l'industrie chimique. En 1909, le capital des sociétés allemandes exerçant les industries électro-techniques se montait à 338 millions de marks ; en 1913, celui des 16 sociétés italiennes ne dépassait pas 36 millions de lire. En 1912, l'industrie des produits chimiques était exercée en Allemagne par 308 sociétés, possédant un capital-actions de 666 millions et un capital-obligations de 174, le dividende moyen était de 13,95 p. 100 [1]. En Italie, on comptait 94 sociétés avec un capital de 275 millions : le total des dividendes distribués atteignait à peine 24 millions.

L'emprise allemande, dans le domaine des industries mécaniques et chimiques, — comme du reste dans le champ de beaucoup d'autres, — ne s'exerçait pas seulement par le moyen des importations. Les diverses sociétés constituées en Italie n'étaient pas toutes italiennes. Sous des apparences italiennes, les plus importantes n'étaient, en fait, que des sociétés allemandes, ou plus exactement des sociétés dépendant directement ou indirectement de sociétés allemandes, et par conséquent faisant leur jeu. Les intérêts économiques extrêmement importants de l'Allemagne en Italie étaient concentrés dans les mains de la *Banca Commerciale*, qui les gérait — fort bien du reste — selon des mots d'ordre venus directement de Berlin. La *Banca Commerciale*, et par elle l'Allemagne, a été la base de la plupart des grandes sociétés industrielles nées en Italie durant ces vingt-cinq dernières années. L'un des domaines où elle a le plus agi a été précisément celui de l'industrie électrique et électro-mécanique, où les industriels et les financiers allemands avaient tant intérêt à ne trouver devant eux aucune concurrence.

La presse italienne s'est, durant ces derniers mois, beaucoup occupée du rôle joué par la *Banca Commerciale* dans l'industrie

1. On estime à plus de 200 millions de marks le capital employé dans les seules usines de matières colorantes allemandes. En 1912, le capital des 21 usines de couleurs d'aniline atteignait 147 millions de marks ; ces usines distriquaient 46 millions de marks de dividendes, soit 21, 74 p. 100.

mécanique et électrique. L'*Idea Nazionale* et d'autres journaux ont, dans de nombreux articles, dénoncé son action, indiqué la part que soit elle, soit les membres allemands — naturalisés italiens, comme il est d'usage — de son conseil d'administration, avaient eu dans la constitution des sociétés mécaniques et électriques du royaume. En 1898, quatre ans après sa fondation, la *Banca Commerciale* créait à Milan la *Societa per lo sviluppo delle forze elettriche in Italia*, que présidait naguère encore son administrateur délégué, M. Otto Joel [1], et qui contrôle 19 sociétés de production et de distribution de force électrique. Ces 19 sociétés ont un capital-actions et obligations de plus de 200 millions et produisent près de 340 000 chevaux de force. A côté d'elles, existent 11 autres sociétés qui relèvent directement, les unes de la Société *Siemens Schukert* de Berlin, les autres de la Société *Brown Boveri* de Baden. Ces sociétés représentent un capital de 120 millions et une production de 180 000 chevaux. Il n'y a guère qu'une centaine de sociétés électriques qui soient à proprement parler italiennes : leur capital ne dépasse pas 250 millions de lire et leur production 400 000 chevaux. On a calculé récemment que dans les diverses sociétés électriques fonctionnant en Italie étaient placés près de 140 millions de fonds allemands et 180 millions de fonds suisses. Les fonds français, anglais et belges réunis ne donnent pas un total supérieur à 90 millions.

Dans le domaine de l'industrie électro-mécanique italienne, l'Allemagne et la *Banca Commerciale* ont pris une place prépondérante par le moyen de l'*A. E. G. Thomson-Houston, Societa Italiana di Elettricita*, qui est devenue il y a quelques mois, la *Societa Galileo Ferraris*. L'*A. E. G. Italiana* a été créée par la grande société de construction de machines électriques allemande l'*Allgemeine Electricitäts Gesellschaft* qui, répandue dans le monde entier, est au capital de 355 millions, et la Compagnie française *Thomson-Houston*. Jusqu'en 1907, l'*A. E. G.* italienne a eu un capital de 6 millions souscrit pour parties égales par ses deux fondateurs. En 1907, la part de ceux-ci a été réduite à 5 millions, et 4 autres millions

1. M. Otto Joel est décédé le 30 avril dernier.

furent souscrits par la *Banca Commerciale*, la *Societa delle Ferrovie Meridionali* et la *Societa delle Ferrovie del Mediterraneo*. Actuellement, la *Galileo Ferraris* est présidée par M. Tommaso Bertarelli, président de la *Banca d'Italia*, mais, avant sa transformation, l'*A. E. G.* était dirigée par M. Otto Joel, l'âme même de la *Banca Commerciale*. L'*Idea Nazionale*, au cours de plusieurs articles fortement documentés [1], illustrés de nombreuses pièces dont, à notre connaissance, l'authenticité n'a pas été démentie, a montré que l'*A. E. G.* italienne avait constamment fait le jeu de l'*A. E. G.* allemande. Elle a établi que l'usine créée à Milan réglait sa production selon la situation de celle de Berlin et que, même depuis la guerre, la société italienne avait transmis en Allemagne des fonds et des marchandises ; elle a établi encore que cette même société italienne adressait à Berlin des renseignements sur la situation commerciale des maisons avec lesquelles elle se trouvait en rapports, se faisant ainsi — inconsciemment, nous voulons le croire, — l'un des membres actifs de ce vaste et savant service d'espionnage que l'Allemagne était parvenue à établir dans l'Italie tout entière. L'*A. E. G.* italienne ne semble pas, contrairement à certaines affirmations récentes, avoir eu un programme nettement national. Elle semble bien plutôt avoir été un instrument aux mains de la finance et de la grande industrie allemandes. Combien d'autres exemples ne pourrait-on pas citer, notamment à propos de l'industrie sidérurgique, placée par la *Commerciale* dans la dépendance directe de l'Allemagne, et dans quelle faible mesure la production et le commerce italiens avaient pu se soustraire à l'ingérence germanique [2] !

IV

L'emprise économique allemande en Italie s'est faite à l'abri et par le moyen du tarif de 1887 et des traités de commerce

1. Du 26 octobre au 12 novembre 1915.
2. Voir sur ces divers points, notre article *l'Emprise financière allemande en Italie*, dans *le Correspondant* du 25 novembre 1915.

signés en 1891 et en 1904. Mais d'autres facteurs y ont également concouru. Le développement des exportations de l'Allemagne a été dû pour une forte part à l'organisation très habile qui a été faite dans ce pays à la fois de la production et de la vente. En France, M. Victor Cambon, dans son livre *l'Allemagne au travail*, et dans divers articles publiés par *l'Écho de Paris*; en Italie, M. Filippo Carli, dans son ouvrage la *Ricchezza e la Guerra*, ont mis récemment en pleine luimière les procédés employés par nos ennemis pour intensifier et perfectionner, selon les méthodes scientifiques les plus récentes, leur production industrielle et lui assurer les plus vastes débouchés. L'Allemagne, — et les rapports de nos consuls sont sur ce point concluants, — a su produire, non pas selon un type uniforme, mais selon les habitudes et les goûts les plus divers de sa clientèle étrangère.

Dans beaucoup de cas, lit-on dans un récent numéro du *Bulletin de la Chambre de commerce française de Milan*, le fabricant français serait bien disposé à faire quelques changements pour satisfaire son client, mais comme ces changements exigent toujours certains frais plus ou moins considérables, suivant l'article, il hésite à risquer ces frais, et renonce souvent à l'affaire s'il ne peut pas se couvrir du premier coup. C'est de la prévoyance poussée à l'excès. Il s'agit de trouver ici le juste milieu, c'est-à-dire que, sans suivre tous les caprices de la clientèle, désormais mal habituée par certains fournisseurs, il faut faire un choix judicieux et la contenter où la chose est possible.

Les industriels allemands, eux, vont plus loin encore. Ils ne font aucun choix, et livrent tout ce qui leur est demandé, quelque bizarre que soit la commande et quels que soient les frais qu'elle entraîne. Ils livrent de la camelote, et des produits soigneusement finis, des articles d'un prix élevé et d'autres bon marché ; ils accordent les délais de paiement qui leur sont demandés, — six mois et souvent plus, — cherchant en un mot tous les moyens possibles pour satisfaire l'acheteur étranger, et conserver sa clientèle.

Les Allemands ont organisé dans le monde entier un service fort complet de renseignements pour le commerce.

Partout, ils ont eu des agents commerciaux, hommes d'affaires consommés, écrit notre consul à Florence, dans un de ses rapports à l'*Office national du Commerce extérieur*, la plupart du temps, anciens

négociants, voyageant perpétuellement, défrayés de leurs frais de voyages, et gagnant 50 000 marks par an au minimum, quand ils voyagent en Europe (la Russie exceptée) et quatre ou cinq fois plus quand ils opèrent en Russie et hors d'Europe.

Ces agents étudient les besoins et les possibilités du marché, renseignent les producteurs sur la situation commerciale du pays où ils se trouvent, et les renseignent régulièrement. Car il ne suffit pas pour connaître, au point de vue économique, un pays, de s'y être rendu une fois et d'y être entré en rapports avec un certain nombre d'acheteurs : il est nécessaire de se tenir en contact constant avec ces derniers et de suivre l'évolution constante des habitudes et des goûts. Pour commercer pratiquement, il faut aussi, dans chaque ville importante, avoir des représentants intelligents et actifs, qui soient en mesure de fournir de suite de petites quantités de marchandises, de renouveler des traites, de recevoir des paiements. Et il faut enfin qu'à côté de ceux-ci des commis voyageurs « travaillent » constamment le marché et par de fréquentes visites, obligeants, « débrouillards », imposent leur marchandise à la clientèle. Les Allemands sont passés maîtres dans l'art d'organiser la vente de leurs produits. M. Henri Hauser, professeur à l'Université de Dijon, a eu récemment l'heureuse idée d'étudier la psychologie de ces représentants de commerce et de ces voyageurs qui ont tant fait pour la diffusion des *Made in Germany* et pour celle des idées allemandes. Son étude montre les moyens habiles employés par nos concurrents et les raisons de leurs succès [1].

En Italie, la propagande économique de l'Allemagne — on ne saurait trop insister sur ce point, — a été dirigée par la grande banque d'affaires fondée par la finance berlinoise, la *Banca Commerciale*. Celle-ci, très vivement attaquée depuis la rupture de la Triple Alliance pour le rôle politique qu'elle avait joué depuis vingt ans, a — naturellement — protesté, et prétendu s'être bornée à faire d'honnêtes opérations, dans le seul intérêt du commerce italien [2]. Mais ses démentis n'ont

1. *La Psicologia del commesso viaggiatore tedesco*, dans la *Vita italiana* du 15 décembre 1915, d'après son ouvrage, *les Méthodes allemandes d'expansion économique* (Armand Colin, 1916).

2. Voir notre article du *Correspondant* précité.

pas trouvé grand crédit dans l'opinion. Si certains Italiens, assez peu nombreux, volontairement aveugles, ne croient pas à son rôle politique, il n'en est pas, par contre, qui ne sache le concours d'ordre économique qu'elle a constamment donné à l'Allemagne.

La banque moderne, lit-on dans l'un des derniers *Bulletins de la Chambre de commerce française de Milan*, est le meilleur observatoire, et partant le meilleur guide, le guide le plus sûr du commerce d'exportation ; car c'est dans les banques que les négociants déposent leurs capitaux, escomptent leur papier, font connaître leur mouvement d'affaires, leur solvabilité et la solvabilité de leurs clients ; c'est aux banques que s'adressent toutes les nouvelles initiatives qui ont besoin de fonds, c'est-à-dire à peu près toutes les nouvelles affaires et toutes les affaires d'une certaine importance. A ce point de vue, le commerce allemand a été merveilleusement secondé, et, ce qu'il ne faut pas perdre de vue, moins peut-être par l'importance du capital-argent employé à l'étranger que par le capital-hommes que les Allemands ont su placer dans certaines banques à l'apparence nationale.

Il est en effet difficile d'oublier qu'il y a quelques semaines encore le conseiller délégué de la *Banca Commerciale* et un de ses vice-présidents étaient des Allemands naturalisés, et qu'un des directeurs généraux était un Germano-Polonais également naturalisé. Sans la *Banca Commerciale*, l'Allemagne, même à l'abri de traités de commerce avantageux, même secondée par un organisme de production et de vente soigneusement agencé, n'aurait jamais pu prendre sur le marché italien la place qu'elle a su y occuper.

V

La situation de l'Allemagne sur le marché italien apparaît dans toute son ampleur quand on la compare à celle des autres grandes puissances.

Avant la rupture commerciale survenue en 1887, la France importait en Italie pour un peu plus de 300 millions par an, les importations de l'Allemagne ne dépassaient pas 130 millions [1]. Tant que dura la rupture (1887-98), la France ne fit

1. En 1886, les importations françaises s'étaient chiffrées par 311 millions, et les allemandes par 129.

qu'un chiffre d'affaires très bas : en 1890, elle n'importa que pour 164 millions et en 1895 que pour 162. Pendant ce temps, les importations allemandes commencèrent de progresser : elles atteignirent 140 millions en 1890 et 144 en 1895. Après l'accord du 21 novembre 1898, basé sur le traitement de la nation la plus favorisée, exception faite pour les soies et les soieries, le commerce franco-italien reprit quelque activité : en 1900, nos importations furent de 167 millions. Dix ans plus tard, elles se chiffraient par 334 millions, chiffre qu'elles n'ont jamais plus atteint ; en 1913, elles ont été de 283 millions et en 1914 de 202. On sait que dans le même laps de temps (1900-1913) la valeur des ventes de l'Allemagne à l'Italie a triplé, celles-ci passant de 203 millions à 613 [1].

Les exportations de l'Italie vers la France, très importantes avant 1887 (441 millions en 1886), brusquement arrêtées par la rupture commerciale (161 millions en 1890 et 136 en 1895), se sont peu à peu relevées après 1898. Mais le mouvement ascendant qu'elles ont suivi a été assez lent : de 169 millions en 1900, elles sont passées à 231 en 1913. On sait déjà l'extension beaucoup plus importante qu'ont prises les exportations vers l'Allemagne, qui de 108 millions en 1886 ont atteint 170 millions en 1895 et 343 en 1913.

Les chiffres suivants résument très nettement la situation d'hier et celle d'aujourd'hui : en 1886, la France fournissait 21 p. 100 des importations de l'Italie, et l'Allemagne 8 p. 100. En 1913, l'Allemagne a fourni près de 17 p. 100, et la France un peu plus de 7,5 p. 100. En 1886 ,42 p. 100 des exportations italiennes allaient en France, et 10,50 p. 100 en Allemagne ; en 1913, 13,7 p. 100 sont allées en Allemagne, et 9 p. 100 en France.

En outre de la France et de l'Allemagne, les principaux fournisseurs de l'Italie sont l'Angleterre, les États-Unis, la Suisse et l'Autriche-Hongrie, qui sont également parmi ses meilleurs clients. L'Angleterre était, en 1886, après la France, la puissance qui importait le plus en Italie (18,8 p. 100 du total des importations — 274 millions). Actuellement, elle

1. V. *supra*. Les seuls produits pour la fourniture desquels nous devancions ces dernières années l'Allemagne en Italiet éaient les médicaments composés, les peaux brutes, les laines, la parfumerie, l'acide tannique et quelques autres de très minime importance.

occupe encore la seconde place, venant de suite après l'Allemagne, mais elle ne fournit plus que 16 p. 100 du total des importations (591 millions). L'Italie lui a vendu en 1913 pour 260 millions, presque autant qu'aux États-Unis, mais beaucoup moins qu'à l'Allemagne [1].

Le commerce de l'Italie avec les États-Unis a pris peu à peu un grand développement. Cependant, il reste encore bien au-dessous de celui avec l'Allemagne. Les États-Unis ont, en 1913, importé en Italie 14 p. 100 du total des importations (522 millions) ; l'Italie a exporté chez eux pour 267 millions.

La Suisse importe fort peu en Italie (86 millions); l'Italie lui vend au contraire pour une somme annuelle assez importante (environ 250 millions).

Le commerce italo-autrichien est beaucoup plus considérable. L'Italie achète à l'Autriche pour environ 260 millions par an et lui vend pour 230 millions. Ces dernières années, les importations ont eu tendance à diminuer et les exportations à s'accroître.

On peut résumer de la façon suivante la situation sur le marché italien des puissances autres que la France et l'Allemagne. Parmi les puissances importatrices, tandis que celle-là occupe le premier rang (17 p. 100 du total des importations) et celle-ci le quatrième (7,8 p. 100), l'Angleterre tient la seconde place (16,2 p. 100), les États-Unis la troisième (14,3 p. 100) et l'Autriche-Hongrie la cinquième (7,3 p. 100). Parmi les clients de l'Italie, l'Allemagne occupe la première place (13,7 p. 100 du total des exportations) et la France la cinquième ; les second, troisième, quatrième et sixième rangs sont tenus respectivement par les États-Unis (10,7 p. 100), l'Angleterre (10 p. 100), la Suisse (9,7 p. 100) et l'Autriche-Hongrie (8,8 p. 100).

L'emprise de l'Allemagne en Italie présente d'autant plus d'importance qu'à côté de son caractère économique elle a toujours eu un aspect politique, que ceux-là mêmes qui la dirigeaient ne prenaient même plus la peine de dissimuler. Quand, avant 1887, l'Italie commerçait surtout avec la France, les rapports d'affaires existants entre les deux pays n'affec-

1. Différence de 83 millions.

taient en rien leur indépendance réciproque : il n'est pas dans les habitudes françaises d'enchaîner, en « faisant des affaires » la liberté d'autrui. Et aujourd'hui encore, ni l'Angleterre, ni les États-Unis, ne profitent des échanges importants qu'ils font avec l'Italie pour essayer de dominer sa politique. L'Allemagne, elle, a toujours eu cet espoir : constamment, elle s'est efforcée d'asservir l'Italie et de la faire vivre dans son sillage. Constamment, elle a considéré l'Italie comme une puissance de second ordre, incapable de se diriger elle-même. L'Italie faisait partie de ces petites nations qui, selon le mot de M. de Jagow à notre ambassadeur à Berlin, M. Jules Cambon, devaient « disparaître ou graviter dans l'orbite des grandes puissances ».

L'Autriche-Hongrie, malgré la moins grande importance de ses transactions avec l'Italie, a usé cependant à l'égard de celle-ci des mêmes procédés que l'Allemagne. Comme les commis voyageurs allemands, les commis voyageurs austro-hongrois ne faisaient pas que du commerce : ils secondaient la diplomatie de leur pays et s'efforçaient d'aider à cette mainmise politique dont le gouvernement de Vienne avait fait l'un des principaux articles de son programme. Qu'était pour le Ballplatz l'Italie, sinon une puissance envers laquelle on pouvait tout se permettre parce qu'on la supposait incapable de ne pas tout accepter?

VI

Les Italiens, qui ont pris conscience d'eux-mêmes, qui ont longtemps, dans le recueillement et le silence, concentré et accru leurs forces, ne veulent plus à présent que l'Allemagne, et à ses côtés l'Autriche-Hongrie, domine leur vie économique et politique. « Il faut, écrivait récemment le *Popolo d'Italia*, conjurer le danger d'une reprise des rapports commerciaux avec l'Allemagne dans les conditions où nous les entretenions, car ce serait rendre possible la réoccupation pacifique de notre sol. » Il n'y a pas un Italien qui ne partage ces sentiments.

Divers moyens sont actuellement proposés pour mettre fin à l'emprise germanique.

L'un d'eux a fait l'objet d'une conférence à l'Université de Sienne et d'un intéressant article dans la *Nuova Antologia* du 15 décembre 1915, de M. Ghino Valenti. Il consiste à « nationaliser l'économie italienne », c'est-à-dire, d'après la définition même fournie par M. Valenti, « à donner leur développement maximum à toutes les ressources du pays, de manière qu'on n'importe plus que ce que celui-ci n'est pas capable de produire ». L'idée a trouvé dans l'opinion beaucoup de sympathies. L'*Idea Nazionale* a publié plusieurs articles sur la nécessité de l'indépendance économique et politique du royaume et l'intérêt qui existe à préparer dès maintenant l'œuvre de demain. L'*Economista d'Italia*, diverses associations privées, notamment le *Gruppo Nazionale di Azione economica* que préside M. Ghino Valenti et l'*Alleanza industriale e commerciale*, récemment constituée à Milan, plusieurs chambres de commerce ont commencé des enquêtes sur les moyens les plus propres à intensifier le rendement des ressources nationales.

Il semble bien en effet que l'Italie puisse produire beaucoup plus qu'elle n'a produit jusqu'ici. Son sous-sol renferme des minerais et des matières fossiles qui jusqu'à présent n'ont pas été exploités. D'autres matières premières, comme la laine grège, le bois, la pâte de bois, pour lesquelles le pays est tributaire de l'étranger, pourraient être facilement obtenues par l'activité nationale. De nombreuses industries, déjà existantes, les industries mécaniques, les industries textiles, entre autres, pourraient être développées et accrues; des industries nouvelles comme celle des produits chimiques, devraient pouvoir prendre racine. L'*Economista d'Italia*, dans son numéro du 22 décembre dernier, a fort bien exposé le développement dont paraît susceptible l'économie italienne.

Pour que ce développement puisse se produire, d'assez nombreuses mesures sont indispensables. La première devrait avoir pour objet de protéger, beaucoup plus qu'elle ne l'est à présent, l'industrie nationale, et plus spécialement les industries mécaniques et chimiques, qui tiennent l'une et l'autre une place spéciale dans l'économie générale. Il faudrait que les Allemands ne puissent plus importer, comme ils l'ont fait jusqu'ici, ces machines et ces produits chimiques à l'aide desquels ils tenaient en mains, à proprement parler, la majeure partie

de la production italienne. Aucune grande entreprise de construction de machines ni aucune usine importante de produits chimiques ne pourra se fonder et prospérer tant que les fabricants allemands auront les facilités qu'ils possèdent à présent pour inonder le marché italien de leurs produits [1].

Durant ces dernières années, à plusieurs reprises, le gouvernement italien s'était préoccupé de la modification du tarif de 1887. Des commissions furent constituées avec mission de préparer les bases nouvelles sur lesquelles de nouveaux traités de commerce pourraient être conclus [2]. La guerre est venue interrompre leurs travaux. Mais elles avaient déjà recueilli des renseignements précieux, notamment en ce qui concerne les industries chimiques et mécaniques.

M. Fenaroli, dans une étude publiée par la *Rivista delle Società commerciali* [3], a indiqué en détail les motifs pour lesquels le taux de la protection en faveur des produits chimiques devrait, pour certains de ceux-ci, atteindre au moins 25 p. 100 de la valeur, et pour d'autres, le plus grand nombre, aller jusqu'à 50 p. 100. M. Luigi Lojacono, dans la *Tribuna* [4], a insisté de même, avec beaucoup de raison, sur la nécessité, pour favoriser le développement de l'industrie nationale, d'une modification de la législation sur les brevets d'invention. Il serait utile que, comme on le fait en Allemagne, on soumît en Italie les demandes de brevets à un examen minutieux et

1. Le 27 février dernier, s'est tenue à Milan la troisième assemblée générale du *Comitato Nazionale per la revisione della tariffa doganale e dei trattati di commercio*, présidée par MM. les sénateurs marquis Ponti et Esterle. Voir les vœux émis par cet important congrès (notamment ceux relatifs à la réforme douanière) dans l'*Economista d'Italia* du 1er mars et la *Rivista delle Società commerciali* du 29 février. — Un décret du 17 février a édicté diverses mesures (exemptions d'impôts, de droits sur les machines, etc.) destinées à faciliter l'installation en Italie d'industries nouvelles, et notamment de l'industrie chimique. Mais ces mesures semblent bien anodines, pour qu'on puisse en espérer un résultat sérieux. Voir l'article de M. Branchini, cité en note ci-après.

2. Voir un résumé des travaux de ces commissions dans un article de M. Guarneri, secrétaire général de l'Union des Chambres de commerce, publié par l'*Idéa Nazionale* (numéro du 14 décembre 1915).

3. Numéro du 30 septembre 1915. *Adde* dans cette même Revue (numéro du 31 décembre) un excellent article de M. Emilio Lepetit, *Ostacoli fiscali all industria chimica*, et deux autres études de MM. Morselli et Branchini (numéros des 31 janvier et 31 mars 1916).

4. 3 novembre 1915. — *Adde* un intéressant article de M. Venezian dans l'*Economista dell' Italia moderna* du 3 juin 1916.

qu'avant d'y donner une suite, on expérimentât l'invention proposée afin de s'assurer qu'elle ne fait pas double emploi avec une invention déjà brevetée [1].

En ce qui concerne l'industrie mécanique, M. Filippo Carli a fort bien montré [2] que la protection actuellement établie en faveur de cette industrie ne donne, dans beaucoup de cas, aucun résultat positif. Ainsi les instruments électriques de mesure, qui sont compris dans la catégorie des instruments scientifiques, sont soumis au droit général de 125 lire au quintal, droit qui est réduit à 30 lire en vertu du traité de commerce de 1891 avec l'Allemagne, non seulement pour cette puissance, mais pour toutes les autres (France, Angleterre, Suisse, États-Unis, Autriche-Hongrie) jouissant du traitement de la nation la plus favorisée. Cependant, malgré les apparences, ce droit n'a, en fait, aucun effet protecteur. Les instruments électriques sont faits, en effet, en fer, en bronze, en cuivre, et ces matières paient à l'entrée en Italie une taxe allant de 12 à 80 lire. On comprend dans ces conditions que l'industrie nationale ne puisse rivaliser avec l'industrie étrangère et empêcher les importations effectuées par celle-ci. Il en est de même dans un très grand nombre d'autres cas. Une barre de fer travaillé, par exemple, pesant de quarante à cinquante kilogs, paie un droit de 12 lire au quintal : un tour ne paie que 9 lire, mais vaut de 250 à 300 lire au quintal, tandis que le prix de la barre de fer ne dépasse pas 20 à 24 lire. L'industrie italienne a plus d'avantages à acheter à l'étranger le produit travaillé dont elle a besoin qu'à importer les machines avec lesquelles elle pourrait elle-même travailler ce produit.

Toute modification à cet état de choses n'ira pas sans certains risques que d'assez nombreux Italiens n'ont pas manqué de signaler à l'attention des pouvoirs publics. Comme le rappelait à l'Université de Sienne M. Ghino Valenti, quand un pays renonce à importer, il perd par là même le moyen d'exporter. Si donc l'Italie impose aux empires centraux des tarifs qui

1. Voir les résolutions votées à ce sujet par la Conférence interparlementaire du Commerce et la Conférence économique des Alliés, réunies à Paris en avril et juin derniers.

2. *Rivista delle Societa commerciali*, numéro du 30 septembre 1915. — *Adde* un intéressant article de M. Allievi dans le numéro du 29 février 1916 de cette même revue.

diminueront les importations que ceux-ci faisaient chez elle, il n'est pas douteux que ses exportations vers ces pays auront, elles aussi, tendance à se resserrer. Il faudra donc qu'elle trouve le moyen de vendre ailleurs ce qu'elle leur vendait. Ses ventes en Allemagne consistaient surtout en soies et en produits agricoles; elle exportait aussi une certaine quantité de peaux brutes, de chanvres grèges, de marbres, etc. A l'Autriche-Hongrie elle vendait de même surtout des denrées alimentaires, des animaux vivants et un certain nombre de matières premières pour l'industrie, du soufre, des peaux, de la gomme élastique. L'Italie aura à pourvoir au placement sur d'autres marchés de ces divers produits. Les marchés français, anglais, américain, suisse, argentin, devront s'ouvrir à des exportations qui jusqu'alors ne leur parvenaient pas, ou ne leur parvenaient qu'en quantités plus restreintes.

La nationalisation de l'économie italienne dépend encore d'autres conditions non moins indispensables que la transformation du régime douanier. Pour mettre en valeur toutes les ressources du pays, pour développer les industries déjà existantes et leur assurer leur plein rendement, pour en créer de nouvelles, il faudra des hommes et il faudra de l'argent.

Il est hors de doute que l'Italie trouvera, même après la guerre, qui aura fait dans la population des vides nombreux, la main-d'œuvre qui lui sera nécessaire. L'émigration enlève chaque année au pays entre 500 et 600 000 individus. En 1913, près de 450 000 Italiens se sont rendus dans les Amériques. Le jour où l'Italie pourra les occuper, ils n'iront plus chercher ailleurs les moyens de vivre. Ils resteront sur le sol natal et contribueront à la mise en valeur de ses ressources. Mais on s'inquiète dès maintenant des hommes à qui devra incomber le soin de diriger et de surveiller cette main-d'œuvre. A ce sujet des craintes diverses ont été formulées. Un ingénieur, M. Pietro Lanino, écrivait dans l'*Idea Nazionale* du 12 octobre dernier : « En Italie manque, dans le domaine technique, l'union qui relie la direction et l'exécution. Il y a beaucoup d'ingénieurs, mais il n'y a pas cette catégorie de travailleurs intermédiaires qu'on trouve à l'étranger, en France sous le nom de *conducteurs de travaux*, en Allemagne sous celui de *dessinateurs*, et qui sont le vrai nerf de la production tech-

nique. » Les instituts italiens d'arts et métiers sont des organismes hybrides dont le rendement est fort peu important. Il faudrait, ainsi que l'indiquait récemment M. Filippo Carli dans une étude, *la Dottrina liberale e il problema dell insegnamento professionale* [1], que « l'école technique italienne devînt une école analogue aux écoles de perfectionnement allemandes et qu'elle eût pour seul but la formation d'apprentis ; il faudrait de même que l'institut technique se subdivisât en école d'agriculture, en école secondaire de commerce et en école secondaire d'industrie, où pussent se former des chefs techniciens. Ainsi l'Italie pourrait espérer conquérir son indépendance vis-à-vis de l'étranger, même en ce qui concerne le personnel de la production (dont une partie venait du dehors). Ainsi seraient mises en pleine valeur toutes les énergies nationales ». La transformation de l'enseignement professionnel s'impose si l'on veut donner à l'industrie et à l'agriculture des hommes pourvus de connaissances techniques et capables d'une action efficace sur les diverses branches de la production.

Comme pour les autres puissances, la guerre entraîne pour l'Italie des charges pécuniaires très lourdes. L'exercice 1914-15 s'est clos par un déficit de près de 2 milliards : les deux exercices précédents avaient également accusé des déficits, mais beaucoup moins considérables. Tandis que depuis 1900 d'importants excédents annuels s'étaient produits, en 1912-13 les dépenses dépassèrent les recettes de 7 millions 1/2 et en 1913-14 de 136 millions. L'expédition de Tripolitaine fut l'une des causes de cette situation. Dans son discours à la Chambre des députés du 8 décembre 1915, M. Carcano, ministre du Trésor, a indiqué que pour la fin de l'exercice 1915-16 on ne disposait guère que d'une somme de 1 200 millions. « Cette somme, a-t-il ajouté, est de beaucoup inférieure aux dépenses que la guerre entraînera. D'où la nécessité évidente de faire un nouvel appel aux Italiens pour un autre grand emprunt national [2]. » Les charges occasionnées par la

1. *Rivista delle Societa commerciali*, numéro du 31 octobre 1915 — *Adde* sur la transformation nécessaire de l'enseignement professionnel un article de M. Riccardo Bachi dans le *Giornale degli Economisti* (de juin 1916) et un autre de M. Lori dans l'*Idea Nazionale* du 7 juin 1916.

2. Cet emprunt (le troisième) a été émis il y a quelques mois. Il a produit 3 milliards.

guerre sont en effet d'environ 800 millions par mois. De juin à octobre dernier, les dépenses des ministères de la Guerre et de la Marine ont atteint un total d'un peu plus de 2 milliards, présentant un excédent sur les mêmes dépenses de l'exercice précédent de 1 827 millions. Plus la guerre se prolongera et plus elle coûtera cher. Il faut donc prévoir que, malgré la reprise des affaires qui apparaît depuis quelques mois et qui tend, selon l'expression de M. Carcano, « à restituer à l'économie nationale une physionomie peu éloignée de la normale », l'Italie se trouvera, au moment de la paix, comme tous les belligérants, dans une situation financière assez précaire, qui l'obligera à surveiller avec le plus grand soin ses dépenses. Il est à craindre que l'industrie et l'agriculture ne trouvent pas à ce moment toutes les disponibilités dont elles auraient besoin pour accroître leur rendement. Il faut cependant compter sur l'esprit d'épargne qui anime l'Italien, quel que soit son rang social, et qui est si profond qu'il se manifeste même actuellement, alors que la guerre diminue les ressources de chacun et fait hausser le coût de la vie. Si d'août 1914 à juin 1915, dans les caisses d'épargne postales, les retraits de fonds ont été chaque mois plus importants que les dépôts, depuis juillet 1915, cette situation s'est modifiée. En juillet, les dépôts ont atteint le même chiffre que les retraits : 54 500 lire. Mais, en août, ceux-là ont dépassé ceux-ci de 6 500 lire, en septembre de 7 000, en octobre de 16 500, et du 1er au 22 novembre, date à laquelle s'arrête la statistique rapportée par la *Finanza italiana*, de 8 600. Ces chiffres, que les statistiques des caisses d'épargne privées et des banques d'émission ou de dépôts confirment pleinement [1], témoignent

1.

Dépôts dans les :	30 juin 1913	30 juin 1914	30 juin 1915
	En millions de lire		
Instituts d'émission	100,3	100,0	649,6
Banques ordinaires	1 010,9	1 044,6	664,8
Banques populaires	687,7	703,5	583,4
Banques coopératives	485,8	507,8	427,4
Caisses ordinaires d'épargne	2 649,6	2 800	2 552,4
Monts-de-piété	199,8	214,5	220
Caisses rurales	101,6	103,6	96,8
Total général non compris les caisses d'épargne postales	5 235,5	5 474,2	5 194,6

à l'évidence d'une des plus solides qualités de la race italienne. L'esprit d'épargne qui lui est propre devra avoir, dans l'économie générale du pays, la paix revenue, alors qu'il faudra non seulement relever les ruines faites par la guerre, mais améliorer et développer la situation préexistante à celle-ci, les plus heureux et les plus profonds effets.

Dans sa conférence à Sienne et son étude de la *Nuova Antologia*, M. Ghino Valenti a indiqué diverses autres conditions dont dépendra demain l'extension de la production italienne. Il a rappelé avec raison que le développement de la production est, dans tous les pays, directement lié à l'approvisionnement en combustible et aux facilités du transport, aussi bien pour la matière première que pour la marchandise produite. L'agriculteur et l'industriel doivent tenir compte, dans l'établissement de leurs frais, des taxes qu'ils ont à payer aux transporteurs qu'ils emploient, et moins ces taxes seront élevées, plus ils pourront produire à bon compte. La rapidité et la facilité des communications les intéressent aussi : il ne leur est pas indifférent que les voies dont ils usent pour faire venir ce qu'ils emploient et vendre ce qu'ils ont produit soient nombreuses ou rares, pratiques ou non. Et ce n'est pas seulement aux conditions du transport par voie ferrée qu'ils sont intéressés : les conditions du transport fluvial, celles du transport par mer ont un effet direct sur l'économie générale d'un pays. A ce point de vue, de très nombreuses mesures seraient indispensables en Italie. On sait que le problème fluvial est tout entier à résoudre, et d'autre part la marine marchande italienne aurait à s'affranchir de la mainmise allemande qui a empêché le développement qu'elle aurait dû prendre. Par la *Banca Commerciale*, l'Allemagne s'est en effet emparée de la marine italienne et a orienté son activité de telle façon qu'elle ne puisse faire à la marine impériale aucune concurrence sérieuse[1].

L'Italie manque de charbon — et c'est pour son industrie une cause certaine de faiblesse. Cependant, un remède à cette

1. Voir notre article du *Correspondant* précité. La Conférence interparlementaire du Commerce, réunie à Paris au mois d'avril et la Conférence des Alliés, réunie au mois de juin, se sont beaucoup occupées de la question des transports par mer interalliés. La délégation italienne a pris une part active à l'élaboration des vœux qui ont été votés sur cette question.

situation se trouve dans la grande quantité de houille blanche qu'elle possède [1]. Mais celle-ci n'est encore qu'insuffisamment utilisée. D'autre part, presque toutes les sociétés de production et de distribution d'énergie électrique sont, on l'a vu, dans les mains des grandes sociétés financières ou industrielles germaniques. Une double obligation s'impose donc à l'Italie : elle doit mettre en valeur les réserves d'énergie que lui assurent ses ressources naturelles, elle doit d'autre part se libérer de la tutelle que les Allemands lui ont fort habilement imposée. Le problème, sous son premier aspect, est intimement lié à celui de la meilleure utilisation des fleuves. Les diverses formes d'utilisation des eaux (force motrice, eau d'irrigation, eau potable, navigation fluviale, bonification) font partie d'un même problème, auquel le gouvernement italien sera, dans un avenir proche, appelé à donner une solution d'ensemble.

Le développement de la production italienne est encore lié à beaucoup d'autres éléments de nature diverse. Il dépend du concours et de l'activité des organismes bancaires, il dépend de l'orientation générale de la politique intérieure, il dépend des tendances de la politique extérieure, en un mot il est la résultante, directe ou indirecte, de toutes les activités du pays, dans quelque domaine qu'elles se déploient.

VII

Pour remplacer sur le marché de la péninsule les importations allemandes, certains Italiens songent moins à développer

1. Une importante réunion à laquelle ont pris part d'assez nombreux députés s'est tenue le 9 janvier à Milan : on y a discuté dans tous ses détails la question de la houille blanche. M. l'ingénieur Conti a présenté un remarquable rapport dont on trouvera l'analyse dans l'*Economista d'Italia* du 14 janvier dernier. (*Adde* un article de M. Conti dans la *Nuova Antologia* du 1er mars 1916, un autre de M. F. Ricci dans l'*Idea Nazionale* du 18 janvier et un discours de M. Nitti, député, dans l'*Economista dell' Italia moderna* du 22 avril.) Deux décrets des 16 et 25 janvier 1916 ont amélioré le régime légal de la production et de la distribution de l'énergie hydro-électrique. (Voir l'*Economista d'Italia* du 1er février 1916.) D'autre part, dans beaucoup de milieux industriels, on insiste sur l'intérêt qu'il y aurait à utiliser les lignites qui se trouvent en assez grande quantité sur divers points du territoire italien, et notamment en Sardaigne. (Voir notamment divers numéros du *Giornale d'Italia* de janvier 1916, et un intéressant article de l'*Idea Nazionale* du 11 janvier. — *Adde* un décret du 13 février 1916 qui a facilité l'attention des permis de recherches des combustibles fossiles.)

la production nationale qu'à faciliter les importations des puissances avec lesquelles le pays est actuellement lié. La question de l'entente économique entre les Alliés, qui fait actuellement l'objet de négociations entre les gouvernements intéressés, a depuis longtemps donné lieu dans la presse italienne à des études détaillées. Divers articles récents parus dans la *Nuova Antologia* et signés *Victor* — pseudonyme qui cache un sénateur italien fort connu — ont notamment indiqué sur quelles bases l'entente pourrait se conclure.

Les partisans de cette entente et ceux de la nationalisation de la production ne sont nullement des adversaires. Les deux idées, en effet, ne sont pas contraires, mais bien plutôt complémentaires l'une de l'autre. Les partisans de la nationalisation savent fort bien qu'il y aura toujours un certain nombre d'articles que l'Italie ne pourra pas produire et dont elle aura cependant besoin : ces importations nécessaires pourraient s'effectuer selon le mode que les partisans de l'entente économique préconisent. A l'inverse, ces derniers ne sont nullement hostiles au développement de la production nationale, et M. Pantano, député, a indiqué au contraire, dans la séance de la Chambre du 4 décembre dernier, les avantages qui résulteraient pour le pays de celui-ci. La seule différence entre les uns et les autres consiste en ce que pour les partisans de la nationalisation l'entente économique n'est qu'une question accessoire, tandis que la nationalisation n'est elle-même qu'au second plan des préoccupations des partisans de l'entente.

Le bloc économique des Alliés serait destiné à faire front au *Zollverein* austro-allemand, qui est actuellement à l'étude à Vienne et à Berlin. Ce bloc pourrait se comprendre de plusieurs façons.

Certains journaux, notamment des feuilles anglaises, ont préconisé un système radical tendant à l'établissement d'une union douanière complète entre tous les Alliés.

Le *Morning Post*, lui, a proposé un système différent, mais encore assez compliqué, d'après lequel les Alliés devraient frapper les produits allemands d'un même droit dont le taux s'élèverait à mesure que la guerre se prolongerait.

Nous pourrions tous décider, disait en novembre 1915 le *Morning Post*, de frapper, pour chaque mois que la guerre a duré ou durera,

d'un droit de 1/2 p. 100 les importations allemandes. La guerre ayant déjà duré quatorze mois, nous devrions commencer avec un tarif de 7 p. 100 et nous pourrions annoncer notre intention commune de continuer à augmenter le tarif d'un autre 1/2 p. 100 pour chaque mois que l'Allemagne continuerait la guerre.

Le président d'honneur de la Chambre de commerce britannique de Paris, sir John Pilter, consulté par la Chambre de commerce de Londres, qui avait ouvert une enquête sur les relations commerciales futures des Alliés avec les empires du centre, a établi un projet beaucoup plus simple, qui a été accueilli très favorablement tant en France qu'en Angleterre. Sir John Pilter a proposé :

1° Un tarif maximum pour les Alliés (l'expression maximum signifiant « qui ne peut être dépassé ») ; ce tarif pourrait être réduit, ou même totalement supprimé, soit volontairement, soit à la suite d'une négociation avec un des Alliés. La base de ce tarif serait la moyenne des clauses de la nation la plus favorisée actuellement en vigueur parmi les Alliés.

2° Un tarif général beaucoup plus élevé pour les neutres et les ennemis. Pour ceux-ci, les tarifs ne pourraient jamais être inférieurs à 150 p. 100 de ceux des Alliés.

3° Un tarif maximum un peu inférieur à celui des Alliés pour l'empire britannique [1].

L'Association des Chambres de commerce du Royaume-Uni, qui s'est réunie en congrès à Londres en février dernier, a elle aussi voté un certain nombre de résolutions qui se rapprochent beaucoup de celles proposées par Sir John Pilter. L'Association a recommandé un tarif préférentiel et réciproque pour toutes les parties de l'empire, un tarif réciproque entre l'empire et les Alliés, un traitement favorable pour les neutres, enfin une restriction, par tarif ou autrement, dans les relations commerciales avec tous les ennemis, de façon à rendre impossible dans l'avenir le *dumping*.

L'union douanière entre les Alliés, de même que l'établisse-

1. Voir sur le projet Pilter, *le Temps* du 25 décembre 1915. Voir aussi une excellente brochure de M. Belin, publiée par les soins du *Comité franco-britannique* que préside M. Boutroux.

ment chez chacun d'eux de droits *identiques* contre les produits allemands, ont motivé en Italie d'assez nombreuses objections. Certains organes de la presse ont fait remarquer que l'industrie de la péninsule ne pourrait pas supporter la concurrence des produits anglais entrant librement, de même que l'agriculture souffrirait très vivement des céréales russes qu'on ne manquerait pas de verser sur le marché. La France, qui redoute la concurrence agricole de l'Italie, ne trouverait pas plus d'avantages à la combinaison. Quant à la Russie, elle verrait sans doute à celle-ci des obstacles sérieux, de caractère industriel. Ces diverses raisons ont amené plusieurs journaux italiens à proposer un système très simple, analogue dans son principe à ceux de Sir John Pilter et de l'Association des Chambres de commerce du Royaume-Uni. La *Finanza Italiana*, entre autres, a insisté pour que chacune des nations alliées restât libre de ses propres tarifs douaniers.

Ces nations signeront entre elles, lit-on dans le numéro du 11 décembre dernier de cette Revue, si elles le jugent utile, des traités de commerce. Elles devront seulement prendre l'engagement réciproque d'appliquer des tarifs différentiels contre les produits austro-allemands, transportés par terre ou par mer. Les avantages du système sont d'écarter les conflits d'intérêts économiques possibles entre les Alliés qui n'auront pas de raisons de se redouter mutuellement, et d'autre part de frapper l'ennemi commun. Quand ils auront vu les grands marchés européens se fermer devant leurs exportations, les empires centraux ne pourront que trouver difficilement des compensations au delà de l'Europe, et ainsi la reprise économique austro-allemande deviendra extrêmement difficile.

La Conférence interparlementaire du Commerce qui s'est réunie à Paris à la fin du mois d'avril dernier, avait volontairement laissé hors de son programme le problème du régime douanier inter-allié. Comme on l'a vu, elle ne s'est occupée que d'un certain nombre de questions d'ordre économique, intéressant les relations réciproques des pays de l'Entente, dont la solution lui a semblé à juste titre devoir faciliter et améliorer ces relations. La grande question du régime douanier a été au contraire l'une de celles qu'a discutées la Conférence économique, décidée par la Conférence diplomatique réunie à Paris le 28 mars. L'une des résolutions de la Confé-

rence des Alliés portait en effet que la Conférence à venir devrait « proposer aux gouvernements les mesures propres à assurer leur solidarité de vues et d'intérêts dans le domaine économique ». Cette Conférence nouvelle s'est tenue au mois de juin dernier, et les Alliés y ont envisagé en commun les moyens les plus propres à empêcher dans l'avenir, sur leur sol, l'invasion des produits allemands.

VIII

Quels que soient les moyens qu'on adopte pour remplacer les innombrables marchandises que chaque année l'Allemagne et l'Autriche envoyaient en Italie, il faut prévoir que la transformation qui s'opérera sur le marché de notre alliée ne se fera pas sans certains heurts. L'emprise économique de l'Allemagne en Italie est trop ancienne et trop profonde pour qu'on puisse supposer que le pays se dégagera aisément des liens dont on l'a enserré. Il faut prévoir aussi que les empires centraux useront, la guerre finie, de tous les moyens en leur pouvoir pour reprendre avec leur ancien allié les relations commerciales qu'ils avaient hier. L'Italie cependant saura résister à la pression qu'ils ne manqueront pas d'exercer sur elle, de même qu'en mai 1915 elle a dédaigné les offres de toute nature qui lui étaient faites avec tant d'insistance. Elle saura demain surmonter les embarras économiques passagers qui pourront se produire. Si l'économie italienne n'est pas encore arrivée au développement qu'elle peut atteindre, elle a cependant déjà, depuis cinquante ans, réalisé des progrès qui permettent d'avoir confiance dans l'avenir. Elle s'est heureusement relevée de certaines crises très graves : malgré les insuffisances actuelles et les difficultés de l'heure, elle parviendra de même à traverser la crise momentanée, qui sera la conséquence des transformations profondes qui s'opéreront en elle.

Le développement des relations commerciales de l'Italie avec ses nouveaux alliés sera d'autant plus intense que ceux-ci

sauront mieux prendre dans les pratiques allemandes ce qui peut s'y trouver de bon et ne pas tomber dans les erreurs auxquelles celles-ci ont souvent abouti. Il ne suffira pas, pour que les produits français et anglais remplacent dans une certaine mesure sur le marché de l'Italie les marchandises austro-allemandes, que les gouvernements intéressés aient modifié les tarifs douaniers et ouvert à leurs commerces respectifs les débouchés nécessaires ; tant que les Alliés n'auront pas transformé leurs habitudes commerciales vis-à-vis de l'étranger, tant qu'à l'exemple de l'Allemagne ils ne se seront pas pliés aux exigences de ceux qu'ils entendent fournir, les efforts des pouvoirs publics sinon resteront vains, du moins ne produiront pas l'effet qu'on serait en droit d'en attendre. Mais, à l'inverse, il faut que les Alliés sachent éviter de copier servilement la politique suivie par l'Allemagne, parce qu'ils soulèveraient contre eux au delà des Alpes une hostilité dont, en France et en Angleterre, beaucoup ne se rendent pas exactement compte.

En France, comme en Angleterre, dans certains milieux italophiles pleins d'ardeur, et même trop ardents, on se plaît à répéter que les Alliés doivent prendre en Italie la place qu'occupait l'Allemagne, qu'ils doivent se servir des moyens mêmes dont elle usait, viser les mêmes buts auxquels elle tendait. De pareilles idées sont — avec raison — fort mal vues au delà des Alpes. La volonté manifeste qui y existe de nationaliser le plus possible la production prouve que, dans la grande majorité de l'opinion, la dépendance vis-à-vis de l'étranger — quel qu'il soit — est devenue odieuse. Les Italiens savent que la dépendance économique ouvre la voie à la dépendance politique. Ils ne veulent pas que la mainmise de l'Allemagne ne prenne fin que pour que d'autres puissances établissent à leur tour un réseau où serait de nouveau enchaînée la liberté du pays ; ils ne veulent pas que la solennelle décision qu'ils ont prise il y a un an n'aboutisse qu'à leur faire changer de maîtres. Ils savent trop aujourd'hui combien leur a été néfaste l'emprise allemande pour supporter à nouveau une domination quelconque. Selon un mot heureux de M. Ghino Valenti qui résume l'opinion unanime de la péninsule : « En politique comme au point de vue commercial, les

Italiens peuvent être des associés, mais ils ne veulent pas être des esclaves[1]. » Il est nécessaire que les Alliés méditent ces mots et qu'ils sachent que l'entente commerciale et l'amitié politique avec l'Italie ont pour condition nécessaire et primordiale le respect absolu de son indépendance économique.

ERNEST LÉMONON

1. Cf. Les déclarations faites par M. Cavasola, alors ministre de l'Industrie et du Commerce, au *Messagero*, et reproduites dans *l'Economista dell' Italia moderna* du 3 juin 1916.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1916.

		Pages.
ÉMILE MALE	Études sur l'Art allemand. — III	5
Mrs BELLOC-LOWNDES	Bonne vieille Anna (2e *partie*)	39
AURORE LAUTH-SAND	Souvenirs de Nohant	81
UN OFFICIER ANGLAIS	Au Front de France. — III	110
HÉLÈNE VACARESCO	Le Duc de Rohan et ses Aïeux héroïques	146
JULES DUHEM	La Question d'Alsace-Lorraine. — II. En France	165
CHARLES GÉNIAUX	Symphorien Rouello	176
X. X.	Le Sultan ottoman et le Khalifat	206

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1916.

DOUGLAS W. JOHNSON	Lettre d'un Américain à un Allemand	225
Mrs BELLOC-LOWNDES	Bonne vieille Anna (3e *partie*)	256
LOUIS BARTHOU	L'Élection de Lamartine à l'Académie française	303
UN OFFICIER ANGLAIS	Au Front de France. — IV	324
GEORGES LACHAPELLE	Les Emprunts de la Défense nationale	342
JULES DUHEM	La Question d'Alsace-Lorraine. — III	365
GÉNÉRAL FONVILLE	L'Unité d'Action sur l'Unité de Front	401
JULES DESTRÉE	Sidney Sonnino	424

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1916.

		Pages.
CHARLES GÉNIAUX	Le grand Patern (1re *partie*)	445
JULES SAGERET	L'Avenir de l'Union sacrée	471
JACQUES-É. BLANCHE	Cahiers d'un Artiste	487
GABRIEL BOUNOURE	Images de la grande Guerre. — Alain-René	539
X...	Le « Gentleman temporaire »	577
UN SAPEUR	La Rupture des Fronts défensifs	584
Mrs BELLOC-LOWNDES	Bonne vieille Anna (*fin*)	603
GASTON CAHEN	Le Cinquantenaire du Zemstvo (1864-1914)	653

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1916.

ERNEST LAVISSE	Si la Guerre est bienfaisante ?	669
ABEL HERMANT	Le Caravansérail (1re *partie*)	677
MARC HENRY	Vienne	716
CHARLES GÉNIAUX	Le grand Patern (*fin*)	757
JOSEPH CHAILLEY	Le Maroc depuis la Guerre	782
FRANCIS DE MIOMANDRE	Robert d'Humières	816
ROBERT D'HUMIÈRES	Poèmes	823
PIERRE LA MAZIÈRE	A Bord de l'Hôpital flottant. — I	830
ERNEST LÉMONON	La Fin de la Triple Alliance et le Commerce italien	855

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione: **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.**

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux Exposition Universelle de 1900.

17, Boulevard de la Madeleine, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

TÉLÉPHONE : 245-92

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE) :

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

FOIRE DE FEZ

(15 Octobre-1er Novembre 1916)

A l'occasion de la Foire de Fez, la Compagnie d'Orléans accordera, pour le transport sur son réseau, aux instruments, objets, produits, etc., qui devront y être exposés, la réduction de 50 % prévue par ses tarifs G. V. N° 19 et P. V. N° 29.

Cette réduction sera appliquée, tant à l'aller qu'au retour, sur le vu du bulletin d'admission à la dite Foire, fourni par l'exposant.

Les envois destinés à cette manifestation devront emprunter la voie Bordeaux-Casablanca.

En outre, une réduction de 50 % sur le réseau d'Orléans sera concédée aux exposants sur le vu de leur certificat d'admission à cette Foire.

Enfin, pour le parcours maritime, il sera accordé, par la Compagnie Générale Transatlantique, une réduction de 30 % sur le tarif plein, tant à l'aller qu'au retour, aux exposants et à leurs envois.

DEUXIÈME EMPRUNT

DE LA

DÉFENSE NATIONALE

Pour hâter la Victoire, souscrivez à l'Emprunt. La France compte que chaque Français fera son devoir, que chacun, dans la mesure de ses ressources, apportera sa contribution à la Défense nationale.

La nouvelle rente française **5 %** **exempte d'impôts,** garantie contre toute conversion avant le 1er Janvier 1931, est émise à **88** fr. **75** payable en quatre termes : **15** francs en souscrivant ; **23** fr. **75** le 16 Décembre 1916, **25** francs le 16 Février 1917 ; **25** francs le 16 Avril 1917. **Les souscripteurs qui se libèrent en une seule fois** ont droit au coupon venant à échéance le 16 Novembre 1916, ce qui fait ressortir :

Le prix d'émission à 87 fr. 50
Le rendement net à 5 fr. 70 %

La souscription ouverte le 5 Octobre sera close, au plus tard, le 29 Octobre 1916.

La BANQUE DE FRANCE admettra cette rente en garantie d'escompte et d'avances.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisse d'Epargne, Banques et Etablissements de crédit, Agents de change et Notaires.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

LA CHASSE EN SOLOGNE

En vue de faciliter les déplacements des chasseurs désireux d'assister, en Sologne, aux battues autorisées, la Compagnie d'Orléans a décidé de faire arrêter, LES SAMEDIS ET VEILLES DE FÊTES, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 05 aux trois stations de la Ferté-Saint-Aubin (21 h. 19), la Motte-Beuvron (21 h. 32) et Salbris (21 h. 48).

Cet arrêt subsistera du samedi 30 septembre 1916 au 1er mars 1917.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

CARTES D'ABONNEMENT

ABONNEMENTS INDIVIDUELS ORDINAIRES

valables 1 mois, 3 mois, 6 mois, 9 mois ou 1 an au gré des abonnés.

ABONNEMENTS D'ÉTUDES OU D'APPRENTISSAGE

valables 3 mois, 6 mois, 9 mois ou 1 an, et comportant une réduction de 50 % sur les prix des abonnements ordinaires pour les *élèves* des établissements d'enseignement primaire, secondaire ou professionnel, les *étudiants* des Universités, les *apprentis*, sous certaines conditions d'âge.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

avec cartes individuelles comportant une réduction de 20 à 40 % pour les personnes d'une même famille (y compris les serviteurs) qui souscrivent des abonnements pour le même parcours et la même durée de validité.

ABONNEMENTS A L'USAGE DES ASSOCIÉS OU GÉRANTS D'ENTREPRISES DES ADMINISTRATEURS, DIRECTEURS ET SOUS-DIRECTEURS DES SOCIÉTÉS ANONYMES

Il est délivré :

Soit des cartes d'abonnement collectives utilisables facultativement par l'une ou l'autre des personnes aux noms desquelles elles sont établies (prix de l'abonnement ordinaire ; chacun de titulaires en sus du premier bénéficie d'une réduction de 50 %) ;

Soit des cartes individuelles comportant pour chaque carte en sus de la première des réductions de 20 ou 30 %.

Pour plus amples renseignements, consulter le tarif G. V. N° 3 de la Compagnie de l'Est.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Nouvelle relation de nuit de Paris avec Évian et Chamonix

Une nouvelle relation de nuit est établie entre Paris, Evian et Chamonix :

Paris	20 h. 35
Évian	9 h. 35
Saint-Gervais	10 h. 18
Chamonix	11 h. 37

Lits-salon avec ou sans draps, couchettes Paris-Évian ; lits-salon Paris Saint-Gervais ; wagon-lits Paris-Bellegarde ; wagon-restaurant Annemasse-Saint-Gervais.

Cette relation n'aura lieu, au départ de Bellegarde, qu'en 1re et 2e classes, mais les voyageurs de 3e classe trouveront à cette gare une correspondance qui leur permetrta d'arriver :

à Évian	10 h. 14
à Saint-Gervais	11 h. 45
à Chamonix	13 h. 08.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1re et 2e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyayeurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés, et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au payement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE

★

LA FRANCE
SE SAUVE ELLE-MÊME

De Juillet à mi-Novembre 1914

Ce volume constitue le premier volume des articles de guerre du grand écrivain. C'est un lumineux commentaire quotidien des quatre premiers mois de guerre : de l'enthousiasme patriotique que couronna le triomphe de la Marne aux premiers efforts héroïques de la résistance qui sauvèrent la nation. On peut dire de ce livre qu'il contient toutes les raisons et les disciplines de notre salut.

Un volume in-16 double-couronne de 476 pages. . . . . **4** francs

La publication des articles de guerre de Charles Maurras est faite par séries dont la première comporte quatre volumes donnant un total de 1.300 pages environ.

EN VENTE :

*** **MINISTÈRE ET PARLEMENT.** De Septembre à fin Décembre 1915.

Un volume in-16 double-couronne de 320 pages . . . . . **3** fr. **50**

PARAITRONT EN NOVEMBRE :

** **LE PARLEMENT SE RÉUNIT.** De mi-Novembre 1914 à fin Août 1915.

Un volume in-16 de 300 pages environ . . . . . » »

**** **VERS UN GOUVERNEMENT.** De Janvier à fin Mai 1916.

Un volume in-16 de 250 pages environ . . . . . » »

Prix de la souscription aux quatre volumes. . . . . **13 francs**

Ce prix pourra être augmenté après le 15 octobre.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

HENRI VAUGEOIS

NOTRE PAYS

FIGURES DE FRANCE. VOYAGES D'ACTION FRANÇAISE. LE TEMPS DE LA GUERRE

Précédé de Souvenirs sur Henri VAUGEOIS

PAR

CHARLES MAURRAS et LÉON DAUDET

Avec un portrait de l'auteur

PAR

MAURICE JORON

Un volume in-16 double-couronne de 288 pages. . . . . **3** fr. **50**

LOUIS DIMIER

BOSSUET

L'Orateur. — L'Historien. — L'Humaniste. — Le Philosophe. — Le Théologien.
L'Évêque. — Le Politique.
La Cour de Louis XIV. — Le Quiétisme.

C'est une des plus fortes études sur Bossuet présenté comme le meilleur guide de la renaissance française.

Un volume in-16 double-couronne de 320 pages. . . . . **3** fr. **50**

RÉCENTES PUBLICATIONS :

CHARLES MAURRAS

QUAND LES FRANÇAIS NE S'AIMAIENT PAS

CHRONIQUE D'UNE RENAISSANCE

1895-1905

Un volume in-16 double-couronne de 416 pages (*8e mille*). . . . . **3** fr. **50**

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés :

Paul ACKER

L'OISEAU VAINQUEUR

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

L'Oiseau Vainqueur est le roman d'amour d'un aviateur ; c'est une œuvre délicieuse, une œuvre émouvante et captivante. Paul Acker est mort, on le sait, en service commandé, le 27 juin 1915, près de Thann

Il faut lire **L'Oiseau Vainqueur** — avant de le placer, d'un geste mélancolique et pieux, dans sa bibliothèque, à côté des œuvres exquises de ce fin, subtil et pénétrant romancier.

Jean AICARD

de l'Académie française

DES CRIS DANS LA MÊLÉE

(1914-1916)

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

Libres Propos de Jean D'AURIOL

Y a bon la France. — Ces demoiselles. — Garros. — Leurs Majestés les peuples. — Les Oreilles du Mur. — La Poire pure. — Amour primè tout. — Les trois victoires françaises. — Masques plus vrais que les visages. — Gallieni. — Le Surboche. — La paix des choses, etc.

L'UNITÉ MORALE FRANÇAISE PAR L'ÉCOLE

Ce n'est pas une histoire de la guerre.

Ce sont bien véritablement **des cris dans la mêlée**, les réactions en idées et en sentiments des actions violentes, grandioses, émouvantes qui se réalisent au front, ou des actes de prévoyance, de charité, de défense morale qui sont ceux de l'arrière.

Henry DE FORGE

Caporal au ...e Territorial

AH ! LA BELLE FRANCE !

(Impressions du Front)

Un volume in-18. — Prix . . . . . **3 fr. 50**

Ce livre sincère et vibrant, très varié, dont chaque chapitre est un document et devient un souvenir, montre ce qu'il y eut de poignant comme de charmant chez tant de gens braves et tant de braves gens, qui, tous, ont été un peu, à leur manière, les artisans de la victoire finale de demain...

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

Edmond DE GONCOURT

LES FRÈRES ZEMGANNO

ROMAN

Couverture en couleurs de L. MÉTIVET

Un volume.

Charles-Henry HIRSCH

LES CHATEAUX DE SABLE

ROMAN

Couverture en couleurs d'ALBERT GUILLAUME

Un volume.

VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS :

FARRÈRE (C.) . . .	**Mlle Dax, Jeune Fille**	D'ESPARBÈS (G.).	**Les Demi-Solde.**
FISCHER (M. et A.)	**L'Amant de la Petite Dubois.**	CLARETIE (J.) . .	**L'Accusateur.**
THEURIET (A.) . .	**Hélène.**	DONNAY (M.) . .	**Éducation de Prince.**
DAUDET (A.) . . .	**Sapho.**	THEURIET (A.) . .	**Au Paradis des Enfants.**

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

L'Ame héroïque de la France

Douze estampes (50 × 65) de J. GEOFFROY
tirées en deux tons.

En feuilles . . . . . 18 francs — Montées sur carton. . 30 francs

Le grand artiste a su synthétiser l'épopée grandiose que nous vivons actuellement en douze scènes d'une émotion intense qui sont de véritables œuvres d'art.

La collection forme un tout bien complet :

I. L'Union Sacrée : Séance du 4 août 1914.
II. Départ d'un régiment pour le front.
III. La première classe de français en Alsace.
IV. Solidarité envers les victimes de la guerre.
V. L'Usine seconde l'armée.
VI. Les Nouvelles de la famille.
VII. L'Exemple du chef.
VIII. Le Dévouement du soldat à son chef.
IX. Les Blessés soignés avec affection et dévouement.
X. La Gloire des aînés servira d'enseignement aux cadets.
XI. Le Permissionnaire.
XII. Le Triomphe du Droit donne à la France sécurité et bonheur.

Envoi gratuitement sur demande du prospectus contenant les douze réductions.

Cours d'Automobile théorique et pratique

par les Lieutenants CORMIER et BALLIÈRE
du Service Automobile de l'Armée.

Un volume grand in-18, relié toile . . . . . **8 fr. 50**
67 figures dans le texte. — 26 planches hors texte en noir
4 planches en 15 couleurs.

Notions élémentaires et pratiques. — Description des organes. — Causes de mauvais fonctionnement. Magnéto reproduite en grandeur naturelle (15 couleurs).

Le Livre d'Or de l'Alsace

par Maurice DEVIRE

Un volume in-18, broché. . . . . **3 fr. 50**

Anthologie des plus belles pages groupées d'après un plan original. — Terre d'Alsace. — Légendes. Histoire. — Cités et Monuments. — Sites pittoresques. — Champs de bataille, etc.

Le Soldat Serbe

par le Colonel ANGELL

Traduction de JACQUES DE COUSSANGE. — Préface de M. R. VESNITCH.

Un volume in-18, illustré, broché . . . . . **2 fr. 50**

Récits animés et pittoresques exaltant le courage et l'abnégation de l'Armée serbe.

L'Expansion du Commerce extérieur et l'Organisation bancaire

par Ch. BERROGAIN

Un volume in-18, broché. . . . . **2 fr. 50**

C'est l'un des problèmes les plus passionnants de l'après-guerre. L'auteur l'étudie en détail et sait lui donner les solutions que les spécialistes ont approuvées.

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

COLLECTION DES "MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE"

JEAN-RENAUD

LA

Tranchée Rouge

FEUILLES DE ROUTE

(Septembre 1914-Mars 1916)

Sous ce titre tragique derrière lequel se cachent tous les drames, tous les espoirs, Jean-Renaud a réuni ses notes du front, qui magnifient et qui exaltent les soldats de l'avant.

C'est ici l'évocation brutale de la Tranchée dans tout ce qu'elle a d'épique et de surhumain, dans le geste et dans le sacrifice.

C'est la Tranchée même ; celle où tous luttent âprement dans le même élan de leur jeunesse et de leur vigueur offertes au pays ; c'est celle dont l'indignation flétrit les lâchetés des guet-apens, les félonies des liquides incendiaires, les traîtrises des maquillages d'uniformes, lâchetés, félonies, traîtrises, dont Jean-Renaud dit les poignantes tragédies ; c'est celle, surtout, qui est la Tranchée de nos enfants ; la Tranchée de ceux que nous aimons ; la Tranchée qui saigne, la Tranchée Rouge enfin vers qui monte cet ardent poème de la guerre.

Un volume in-16, broché . . . . . **3** fr. **50**

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION :

GASTON RIOU : *Journal d'un simple soldat. Guerre-Captivité.* Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

MAURICE GENEVOIX : *Sous Verdun (août-octobre 1914).* Un volume in-16, broché. **3** fr. **50**

JEAN LÉRY : *La Bataille dans la Forêt. Argonne 1915.* Récit d'un témoin. Un volume in-16, broché . . . . . **2** francs

VICTOR BOUDON : *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne.* Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

LOUIS-L. THOMSON : *La Retraite de Serbie (août-décembre 1915).* Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

SOUS PRESSE :

JOHN MORSE : *Un Anglais dans l'armée russe. Dix mois de guerre en Pologne.* Un volume in-16, broché . . . **3** fr. **50**

Librairie HACHETTE & Cie, 79, Bd Saint-Germain, PARIS

Mrs HUMPHRY WARD

L'Effort de l'Angleterre

SEPT LETTRES A UN AMI AMÉRICAIN

Préface de M. GABRIEL HANOTAUX

La victoire anglaise de la Somme, en liaison avec l'armée française, donne un caractère d'actualité à ces lettres de l'éminente romancière anglaise, qui ont été écrites pour faire connaître aux Américains les efforts gigantesques et sans précédent accomplis par l'Empire britannique. Elles ne seront pas lues sans bénéfice et sans intérêt par les Alliés, en général, et par les Français en particulier qui y apprendront maintes choses qu'ils ignorent.

Par l'étendue des sujets qu'elles embrassent et par leur puissant mérite littéraire ces sept lettres, inspirées par un patriotisme clairvoyant, répondront à maintes questions que l'on entend encore poser dans le public...

Vivantes et documentées, les lettres de Mrs Humphry Ward contribueront à sceller l'étroite union qui doit désormais régner entre les deux grandes nations libérales de l'Europe, la France et l'Angleterre.

Un volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

La Fille de Lady Rose (3e édition).
L'Erreur d'aimer (2e édition).
Carrière d'Artiste.
George Anderson.
Diane Malory.
La Famille Corysson.

Chaque volume in-16, broché. . . . . **3** fr. **50**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

PIERRE GOURDON

LA RÉFUGIÉE

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

MARCEL BERGER

LE MIRACLE DU FEU

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

La 20e édition de :

COLETTE YVER

LE MYSTÈRE DES BÉATITUDES

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 1063-16.

LIVRES NOUVEAUX

LES MARTYRS D'ALSACE ET DE LORRAINE,
par **André Fribourg.**

Ce petit livre substantiel devrait être lu et médité à l'arrière et aux armées. Composé à l'aide des débats des conseils de guerre allemands, il montre combien le régime de terreur a renforcé dans les pays annexés la haine de l'Allemand, et suscité, aussi vives qu'en février 1871, d'admirables preuves d'amour pour la France ; il fait connaître la société alsacienne-lorraine, le mélange, dans la vie quotidienne, des immigrés et des autochtones, cette atmosphère de délation, cette prudence perpétuelle et nécessaire, dans les gestes et dans les mots. Alors le lecteur comprendra qu'il était bien difficile aux paysans de la région de Dieuze de pavoiser à l'arrivée de nos soldats, et que, là-bas, les plus réservés ne sont pas les moins ardents.

LE MARIAGE DE HOCHE
par **Adolphe Aderer.**

La pièce de M. Adolphe Aderer fut accueillie naguère avec une faveur marquée par le public du Théâtre-Français. On goûta la finesse du style et la vérité de la couleur historique répandue sur ce petit ouvrage, qui sut également plaire et émouvoir à cause de la façon heureuse dont il évoque, en ces temps d'héroïsme, un des âges les plus héroïques de notre histoire. On aimera à relire le *Mariage de Hoche* pour ses qualités littéraires qui sont des plus distinguées.

D'AZUR, D'ARGENT ET DE POURPRE,
par **Angèle Maraval-Berthon.**

Dans cette sorte de « triptyque » que nous présente l'auteur, apparaissent successivement des terres de lumière, sous le ciel bleu de l'Orient, des scènes religieuses imprégnées d'une douceur pure et sereine, des tableaux guerriers teints de la pourpre des combats. Nous avons eu souvent à la lecture de ces vers, la sensation de la vraie poésie. L'éloge est moins banal qu'il ne semble. Une inspiration généreuse, un sens de la couleur avivé par la contemplation des déserts radieux, une sensibilité qui se fait jour à travers une forme frémissante, ne sont point non plus des dons ordinaires.

PARMI LES BLESSÉS,
par **Madame Tatiana Alexinsky.**

Ce *Carnet de route d'une aide-doctoresse russe* a un parfum bien particulier; dans ce train sanitaire dirigé par une doctoresse rigide, les événements de chaque jour nous révèlent l'âme russe, avec son mysticisme, son fatalisme, sa bonté héroïque et simple : une des infirmières, au passage d'un régiment, s'y engage comme soldat : une jeune femme accompagne aux tranchées son mari, travestie en infirmier. Les rapports si touchants des blessés et de leurs infirmières, les chansons, les danses et les prières des soldats, sont fidèlement décrits dans ce livre, d'où se dégage une émotion très prenante.

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS MORTS POUR LA PATRIE.

Ce nouveau volume d'une intéressante collection comprend des pages de ton très divers. On y trouvera des fragments poétiques de Jean Allard-Méeus, de Jacques Brunel de Pérard, des considérations politiques de Claude-Casimir Périer, et un beau passage sur les devoirs du gradé, où le colonel de Cissey a mis toute son âme de soldat et de chef autorisé.

COMMENT LES BELGES RÉSISTENT A LA DOMINATION ALLEMANDE,
par **Jean Massart.**

L'éminent savant qu'est M. Jean Massart a conçu et réalisé cet ouvrage avec la plus scrupuleuse méthode : resté en Belgique jusqu'au 15 août 1915, il a rassemblé tous les documents officiels et ceux à qui l'autorisation de la censure allemande donnait une consécration quasi-officielle, écartant ainsi toutes les sources suspectes de partialité ; et de ces documents irréfutables, il compose, sur la violation de la neutralité belge, les violations de la Convention de la Haye, et la neutralité allemande, le répertoire le plus complet et le plus objectif. C'est du fait brut, et non d'une littérature plus ou moins factice, que l'auteur attend tout l'effet de son œuvre.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.